This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

Math. 500.

Math. 500

MES RÊVERIES,

TOME PREMIER.

MES RÊVERIES.

OUVRAGE POSTHUME

DE

MAURICE COMTE DE SAXE,

DUC DE CURLANDE ET DE SÉMIGALLE, MARÉCHAL GÉNÉRAL DES ARMÉES DE SA MAJESTÉ TRÉS-CHRÉTIENNE :

Augmenté d'une histoire abrégée de sa vie, & de différentes pièces qui y ont rapport,

PAR MONSIEUR L'ABBE' PÉRAU.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE ET MERKUS.
Et se trouve à PARIS,
Chez DESAINT ET SAILLANT, rue saint Jean de Beauvais.
Chez DURAND, rue du Foin, près la rue saint Jacques.

M. DCC. LVII.

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE que nous publions aujourd'hui n'a besoin ni de recommandations, ni d'éloges. Le fond en est connu par différentes éditions, qui, malgré leur défectuosité, ont été accueillies par le public avec empressement: c'est un sûr garant de l'estime qu'il en fait. Il s'agit donc uniquement ici de rendre compte des avantages de notre édition sur toutes les autres.

1°. *Elle est faite sur le manuscrit même de monsieur* LE MARÉCHAL COMTE DE SAXE. *Les précédentes, au contraire, n'ont été imprimées que d'après une copie très-informe. Qu'on les compare avec la nôtre, on verra à chaque page des différences essentielles dans la narration.*

2°. *Les estampes, qui sont en grand nombre dans notre édition, ne sont point de simples ornemens; elles sont une partie essentielle de l'ouvrage. Nous l'avons déjà observé dans notre* prospectus; *monsieur le maréchal ne faisoit la plupart du tems qu'esquisser ses idées, & laissoit au*

deſſein le ſoin de les développer. De-là cette ſuite de tableaux intéreſſans que le maréchal a fait exécuter ſous ſes yeux pour l'intelligence de ſon ouvrage.

C'eſt d'après ces précieux originaux que nous avons fait travailler à nos deſſeins; ce qu'on n'avoit pas été en état de faire dans les premières éditions, où il eſt aiſé de remarquer que les eſtampes n'ont été faites que d'idée. Auſſi la plupart n'ont-elles avec l'ouvrage aucun rapport néceſſaire, & ne contribuent nullement à en faciliter l'intelligence. D'ailleurs, dans les endroits que le deſſinateur hollandois n'a pas été à portée d'entendre, ſes idées ne lui fourniſſant rien, il n'a oſé haſarder de rien donner à cet égard. C'eſt ce qui fait qu'il n'y a dans les premières éditions qu'une quarantaine de planches; au lieu que, dans celle-ci, on en verra quatre-vingt-quatre, d'après les deſſeins originaux, qui toutes, avec l'imprimé, ſervent à mettre le ſyſtème du maréchal dans le jour le plus avantageux.

*Toute cette partie a été conduite par un habile deſſinateur *, qui, jeune encore, joint à une grande*

* Monſieur PATTE, architecte & graveur, connu depuis longtems par différens ouvrages qui lui ont acquis une grande réputation parmi

connoiſſance des arts un goût exquis pour le deſſein, & un tact sûr pour choiſir les artiſtes les plus capables de rendre, par la gravure, la perfection & le fini que ſon crayon leur indique.

Quoique nous nous ſoyons fait un devoir de ſuivre en tout le manuſcrit original, nous avons cru pouvoir, à l'exemple des premiers éditeurs, partager cet ouvrage par livres, chapitres & articles; cette diviſion nous a paru avoir plus de grace que de ſimples titres, tels qu'ils ſont dans le manuſcrit.

Cet ouvrage eſt terminé par un morceau ſingulier, qui a pour titre, Réflexions ſur la propagation de l'eſpèce humaine. *Nous héſitions à en*

les artiſtes & les amateurs des beaux arts. On a de lui, 1°. d'excellens morceaux relatifs à l'architecture, imprimés dans le mercure. 2°. Un diſcours dans lequel il fait voir combien il ſeroit avantageux que l'étude de cet art entrât dans l'éducation des perſonnes de naiſſance. Ce diſcours a été publié en 1754. 3°. Deux ſuites des compoſitions du célèbre Piranèze, dont il a imité la manière en les gravant à une ſeule taille. 4°. Une ſuite de vingt planches d'architecture, contenant les proportions générales, entrecolonnemens, portes, niches, croiſées, profils, amortiſſemens, & détails choiſis des plus beaux édifices de France & d'Italie, qu'il a levés & deſſinés ſur les lieux. On y trouve entr'autres ceux du périſtile du louvre. 5°. Il a gravé une partie des planches d'architecture des ruïnes de la Grèce, que M. le Roi architecte doit mettre au jour inceſſamment. 6°. Divers autres ouvrages, tels qu'une bourſe pour des négocians, un portail de ſaint Euſtache, &c. &c.

faire usage, parce qu'il n'en est fait nulle mention dans le manuscrit du maréchal : cependant, comme il se trouve dans les éditions précédentes, on a été d'avis que nous le conservassions.

N. B. *Quelques personnes ayant paru souhaiter que l'on fît précéder l'ouvrage de M. le maréchal de quelques traits capables de caractériser ce grand homme, on a essayé de répondre à leurs desirs, en donnant une histoire abrégée de sa vie militaire. On n'a eu d'autres secours, pour la composition de ce morceau, que quelques mémoires particuliers, un ouvrage intitulé,* Histoire de Maurice, comte de Saxe, &c. *imprimée en 1752, & quelques lettres qui sont à la suite du* Traité des légions, *publié en 1753. Voilà les seuls garans que l'on ait des faits que l'on a avancés. A l'égard d'un détail plus circonstancié de la vie & des exploits de ce général, on en laisse le soin à ceux qui, pourvus de mémoires bien surs & bien autentiques, se sentiront d'ailleurs des forces suffisantes pour peindre ce héros à la postérité.*

Fin de l'avertissement.

AVIS AUX RELIEURS,

pour l'arrangement des planches.

TOME PREMIER.

Numéros des planches.	*Numéros des pages.*
I, II, III, IV, V, VI,	13
VII,	38
VIII, IX, X, XI,	50
XII, XIII, XIV,	53
XV,	57
XVI, XVII,	61
XVIII,	63
XIX,	65
XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV, XXV,	66
XXVI,	73
XXVII, XXVIII, XXIX,	83
XXX, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV,	91
XXXV,	93
XXXVI, XXXVII, XXXVIII,	94
XXXIX, XL, XLI,	100
XLII, XLIII,	103
XLIV,	106
XLV, XLVI,	113
XLVII, XLVIII, XLIX,	118
L,	124
LI,	140
LII, LIII, LIV, LV, LVI,	142
LVII, LVIII,	146

TOME SECOND.

Numéros des planches	*Numéros des pages.*
I,	41
II, III,	45
IV, V, VI, VII, VIII, IX,	47
X,	58
XI,	63
XII, XIII,	85
XIV,	87
XV,	89
XVI, XVII;	91
XVIII, XIX, XX,	94
XXI, XXII,	102
XXIII,	106
XXIV,	122
XXV, XXVI,	130

Le relieur observera de coler des onglets aux planches du premier tome, numérotées

I, II, III, IV, V, VI, XIV, XVI, XVII, XXVII, XXVIII, XXIX, XXXII, XXXI, XXXIII, XXXIV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XLVII, XLVIII & XLIX, du Tome I.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE

MAURICE COMTE DE SAXE,

DUC DE CURLANDE ET DE SEMIGALLE,

maréchal général des armées de ſa majeſté très-chrétienne.

MAURICE, comte DE SAXE, naquit à Dreſde le 19 octobre 1696. Il étoit fils naturel de Frédéric Auguſte * premier du nom, roi de Pologne, électeur de Saxe, grand-duc de Lithua-

1696.

Naiſſance du comte de Saxe.

* Ce prince eſt appellé, dans les actes publics, Auguſte premier, & quelquefois Auguſte ſecond. On peut dire l'un & l'autre à différens égards. Il eſt premier du nom par rapport au trône de Pologne, & ſecond par rapport à l'électorat de Saxe.

nie; & de Marie-Aurore de Konigſmarck, comteſſe de Weſterwich & de Stegholm, abbeſſe du monaſtère impérial, libre & ſéculier de Quedlinbourg, de la confeſſion d'Auſbourg. Il eut la même éducation que le prince électoral, aujourd'hui roi de Pologne, qui n'étoit ſon aîné que de quelques mois.

Son goût pour les exercices militaires.

Son goût pour les armes, & en général pour tout ce qui pouvoit concerner la guerre, ſe manifeſta, pour ainſi dire, dès le berceau, & ne fit que s'accroître à meſure que l'âge ſe développa. Le ſon des trompettes, le bruit des tymbales, des tambours, les revues de troupes, faiſoient ſur ſon ame l'impreſſion la plus vive. Après avoir aſſiſté à un exercice, il cherchoit auſſi-tôt à imiter ce qu'il avoit vu. Il raſſembloit des enfans de ſon âge, & exécutoit avec eux, dans ſon appartement, ce qu'il avoit pu retenir des évolutions dont il avoit été témoin.

Dès qu'il put ſe tenir à cheval, & faire des armes, il ſe livra à ces exercices avec une ardeur inconcevable, & y fit de rapides progrès. Il ne montra pas autant de goût pour les premiers élémens des ſciences : on eut même bien de la peine à lui faire apprendre à lire & à

écrire ; on imagina en vain différentes ruſes pour tâcher de le tenir à l'étude pendant quelque tems de la matinée. Le moyen qui réuſſiſſoit le mieux, étoit de lui promettre de le laiſſer monter à cheval, ou faire des armes, auſſi longtems qu'il voudroit dans l'après-midi : on étoit ſûr alors d'obtenir ce que l'on ſouhaitoit; c'eſt-à-dire, qu'il reſtoit en place & paroiſſoit s'appliquer, mais la tête plus occupée du plaiſir dont on le flattoit, que des objets qu'il avoit ſous ſes yeux, le tems d'étude étoit, pour l'ordinaire, aſſez mal employé.

On ne réuſſit pas mieux lorſqu'on voulut lui faire apprendre quelques-unes des langues qui lui étoient étrangères. Il ne témoigna quelque goût que pour la françoiſe. Il aimoit les François, & vouloit toujours en avoir auprès de lui : cela le mit dans l'obligation d'étudier les principes de leur langue : & la facilité qu'il avoit d'apprendre ce qui lui faiſoit plaiſir, le mit bientôt en état d'entendre le françois, & de le parler.

Tel fut, à peu près, le fruit qu'il retira de ſa première éducation. Il fit dans la ſuite de grands progrès dans la méchanique, la géométrie, les

mathématiques, & dans toutes les connoiſſances qui pouvoient avoir trait au goût qu'il avoit pour les armes. Mais ce fut de lui-même qu'il ſe preſcrivit cette étude, dès les premiers pas qu'il fit ſous différens généraux auſquels le roi ſon père le confia pour le former au grand art de la guerre.

1708. Ses premières armes, au ſiége de Lille.

Il fit ſes premières armes ſous le comte de Schulembourg, commandant des troupes ſaxones dans l'armée des puiſſances alliées contre la France. La Flandre étoit alors le théâtre de la guerre; & les alliés venoient de mettre le ſiége devant Lille. Le jeune comte, à peine âgé de douze ans, y ſervit en qualité d'aide-major général du commandant ſaxon. Il monta plusieurs fois la tranchée, tant à l'attaque de la ville que du château, & fit voir dès lors ce qu'on devoit attendre de lui, lorſqu'il ſeroit dans un âge plus avancé.

Le roi de Pologne, témoin de cette bravoure naiſſante, crut devoir lui laiſſer prendre un libre eſſor. Il permit au jeune comte de le ſuivre dans toutes ſes expéditions militaires. Les conjonctures étoient alors des plus favorables. Il y avoit déjà huit ans que les maiſons de Bourbon

& d'Autriche étoient en guerre pour la succession d'Espagne; & il ne paroissoit pas que l'on dût sitôt poser les armes.

Les alliés, après avoir emporté Lille sur les François, assiégèrent Tournai, & s'en emparèrent le 29 juillet 1709, après vingt & un jours de tranchée ouverte. Le comte de Saxe s'y distingua; & son intrépidité le portant à s'exposer aux attaques les plus vives, il se vit deux fois à l'instant de sa perte. Deux mois après, le 11 de septembre, se donna cette sanglante bataille de Malplaquet, une des plus meurtrières que l'on eût vues depuis longtems. Le comte s'y distingua par sa bravoure. Et, portant déjà partout ce sang froid qui caractérise le vrai courage, il remarqua dès lors les fautes qui avoient été réciproquement commises par les généraux des deux partis; & sur-tout par les François, qui, au moyen d'une meilleure disposition *, auroient pu mettre la victoire de leur côté. Le massacre affreux qui se fit dans cette bataille, loin de lui inspirer de l'horreur pour une profession aussi périlleuse, ne fit qu'allumer encore son courage; & le soir même, il dit à ses

1709.
Il se trouve au siége de Tournai.

Bataille de Malplaquet.

* Voyez tome II, page 94 & suiv.

amis, avec une espèce de transport d'allégresse, *qu'il étoit bien content de sa journée.*

1710. L'année suivante, il servit encore en Flandre, & se distingua au siége de Béthune. Tous les officiers généraux s'empressèrent de lui donner les plus grands éloges. Mais le prince Eugène, ce grand maître dans l'art de la guerre, crut devoir, au lieu d'éloges, lui donner des leçons sur le véritable courage, pour tempérer un peu cette pétulante impétuosité avec laquelle il l'avoit vu se précipiter au milieu des hasards. *La témérité*, lui dit-il, *ne passera jamais pour bravoure. Vous ne devez pas ainsi les confondre; car les connoisseurs ne s'y méprendront pas.*

. . sert au siége de Béthune.

Leçon que lui donne le prince Eugène.

Cette campagne fut la dernière qu'il fit contre une couronne à laquelle il devoit, dans la suite, rendre les services les plus importans. Mais, avant que de passer en France, il eut occasion de se signaler, dans différentes entreprises que tenta le roi son père contre les Suédois.

On sçait que Charles XII, roi de Suède, cet Alexandre du nord, avoit été, pendant plusieurs années, la terreur de ses voisins. Après avoir détrôné le roi de Pologne en 1704, & battu les Moscovites en différentes batailles pendant plu-

ſieurs années, il avoit enfin ſuccombé ſous leurs efforts à la journée de Pultowa, qui fut vraiment le terme des proſpérités de ce prince. Il ſe ſauva à Bender, chez les Turcs; & agit ſi vivement à la Porte, qu'il détermina cette puiſſance à déclarer la guerre au czar de Moſcovie. Les rois de Dannemarck & de Pologne, profitant des conjonctures, pour ſe vanger des traitemens qu'ils avoient reçus du roi de Suède durant le cours de ſes conquêtes, firent alliance avec le czar; & convinrent que, pendant que celui-ci défendroit ſes frontières contre les Turcs, ils feroient irruption de leur côté dans la Poméranie ſuédoiſe.

Le roi de Pologne y conduiſit ſes troupes, & fut ſuivi du comte de Saxe, qui fit des prodiges de bravoure dans le cours de cette expédition. Il ſe diſtingua d'abord à la priſe de Troptow. De-là, les Saxons allèrent à Stralſund pour en faire le ſiége. Les approches ſouffrirent beaucoup de difficultés, à cauſe de la poſition de cette place, qui eſt environnée d'eau de toutes parts. Tandis que la plupart de troupes tâchoient d'aborder par les digues, le comte de Saxe, à la tête d'une compagnie de braves auſſi 1711. Il ſert en Poméranie.

déterminés que lui, paſſa une rivière à la nage, le piſtolet à la main, ſans s'embarraſſer du feu des ennemis : trois officiers & vingt ſoldats furent tués à ſes côtés; il n'en parut nullement ému, & continua le trajet. Les attaques ſe firent avec beaucoup de vigueur, mais peu de ſuccès. La bravoure des aſſiégés, l'inondation de tous les environs de la place, & plus encore la rigueur de la ſaiſon, qui étoit déjà très-avancée, ces différens obſtacles furent cauſe que l'on renonça à l'entrepriſe. Les Saxons & les Danois levèrent le ſiége, & ſe diſposèrent à prendre leurs quartiers d'hyver. Cependant, avant que de ſe ſéparer, ils firent conjointement la conquête du fort de Pénamunde, dont ils s'emparèrent dans le mois de décembre.

Le comte de Saxe retourna enſuite à Dreſde avec le roi ſon père, qui, pour donner à ſes ſervices une récompenſe conforme à ſon goût, lui permit de lever un régiment de cavalerie. On ne peut exprimer la joie que cette permiſſion donna au jeune comte, ni la vivacité avec laquelle il ſe livra à former un corps qu'il entreprit de rendre le plus brillant que l'on eût encore vu.

Le roi de Pologne lui permet de lever un régiment.

On

On entroit alors dans le carnaval. Ce n'étoit que fêtes & réjouissances à la cour de Dresde. Le nouveau colonel, quoique très-amateur des plaisirs, n'en connut d'autres, pendant tout l'hyver de cette année, que de lever des hommes, de les discipliner; & sur-tout de les former à un exercice singulier, que son expérience & ses réflexions lui faisoient regarder comme le plus avantageux pour faire la guerre avec succès.

Dès que la saison permit de reprendre les ar- 1712.
mes, les rois de Pologne & de Danemarck se mirent en campagne pour recommencer les hostilités sur les états suédois. Le comte de Saxe, à la tête de son nouveau régiment, se rendit dans le duché de Brême qui devoit être le théatre de la guerre. Ce fut là qu'il vit, avec une satisfaction que les seuls amateurs peuvent imaginer, des soldats nouvellement formés, exécuter cependant, avec une exactitude & une précision admirable, les évolutions les plus difficiles: aussi braves que dispos dans les exercices, ils firent des prodiges de valeur au siége de Stade, place importante du duché de Brême.

Les armes des deux rois ne furent pas si heureuses dans le duché de Meckelbourg, où ils

Il se distingue à la bataille de Gadelbush dans le Meckelbourg.

paſsèrent enſuite. Après y avoir eu d'abord quelques avantages, ils furent battus à Gadelbush par le comte de Steinbock général ſuédois. La victoire fut longtems diſputée ; dix mille hommes reſtèrent ſur la place tués ou bleſſés ; mais enfin le champ de bataille demeura aux Suédois. Le comte de Saxe y eut un cheval tué ſous lui : ſon régiment fit des merveilles qui attirèrent au colonel & aux cavaliers les plus grands éloges, de la part même des ennemis ; mais cette bravoure leur fut funeſte, il en périt un grand nombre, tant d'officiers que de ſoldats.

Cette dernière bataille ſe donna le 20 de décembre 1712. Le roi Auguſte ayant réuſſi à remonter ſur ſon trône de Pologne, travailla à s'y affermir en portant toute ſon attention ſur l'intérieur de ſes états. Il put s'y livrer d'autant plus facilement, qu'il fut quelque tems ſans être obligé d'avoir les armes à la main.

Le comte de Saxe, qui étoit retourné à Dreſde auprès du roi, s'occupa du ſoin de remonter ſon régiment en hommes & en chevaux, & de leur faire faire l'exercice, ſur la perfection duquel il portoit toutes ſes vues.

Ce fut durant le cours de ce calme que madame de Konifmarck penfa à le marier. Le comte de Saxe, qui partageoit fon tems entre les armes & la galanterie, ne fentoit nul goût pour un engagement durable : il témoigna fa répugnance affez hautement. Cependant la jeuneffe, les attraits, la naiffance & les richeffes de la comteffe de Loben, que fa mère lui deftinoit, parurent ébranler fon inconftance; & il fe décida enfin tout-à-fait, lorfqu'il fçut qu'elle s'appelloit *Victoire.* Ce nom fi flatteur pour un guerrier, ne lui permit plus de balancer fur le parti qu'il devoit prendre. 1713. Il fe marie.

Le mariage fe fit avec une magnificence digne de la fomptuofité de la cour de Drefde, qui eft une des plus galantes de l'Allemagne.

On efpéroit, à l'égard des deux époux, que cette alliance auroit les fuites les plus heureufes : cependant le dégoût fuccéda bientôt aux plaifirs, & leur union ne fut pas de longue durée.

Un peu d'abfence eût peut-être remédié à ce dégoût naiffant; mais malheureufement ils eurent près de deux années de fuite à paffer enfemble : c'en étoit beaucoup trop pour des

caractères qui ne se convenoient pas.

1714. Vers la fin de 1714, on parla de reprendre les armes contre les Suédois. C'étoit la nouvelle la plus intéressante que le comte de Saxe pût apprendre, dans la position où il se trouvoit. Charles XII venoit de quitter les états du grand seigneur, pour retourner dans les siens. Il s'étoit rendu à Stralsund le 21 de novembre; & avoit commencé par en faire réparer en diligence les fortifications, pour se mettre en état de défense.

Les puissances ennemies de ce prince se réunirent alors, & projettèrent de marcher promptement contre lui, pour l'attaquer avant qu'il eût mis la dernière main aux travaux de la place.

Le roi de Pologne fit passer promptement des troupes en Poméranie, sous les ordres du comte de Walkerbath; & nomma le comte de Saxe pour servir sous ce général à la tête de son régiment. Jamais commission ne fut acceptée avec plus de joie. L'envie extrême qu'il avoit de voir de près Charles XII, & de combattre ce jeune héros qu'il admiroit, lui fit prendre promptement toutes les mesures nécessaires pour

que ses équipages fussent bientôt prêts. Son régiment & un détachement de quinze cent Prussiens eurent ordre de se rendre en diligence auprès d'Usedom, petite isle de la Poméranie royale, que l'on devoit attaquer d'abord. Il alla le joindre vers la fin du mois de janvier; & fit sa route, n'ayant avec lui que cinq officiers de son régiment & environ douze domestiques.

Il retourne en Poméranie.

1715.

Cette mince escorte ne l'empêcha pas de tenir tête à un parti considérable, auquel il eut le bonheur d'échapper, après avoir fait la défense la plus brave. Ce fut dans un bourg, appellé Crachnitz, que se passa cette affaire. Les ennemis ayant été avertis que le comte étoit arrivé très-tard dans une auberge de ce bourg, & que le maréchal comte de Fleming étoit avec lui; ils détachèrent un parti de deux cens dragons & de six cent cavaliers, pour les enlever l'un & l'autre.

Un parti vient pour l'enlever dans une auberge du bourg de Crachnitz.

Il étoit déjà tard, on se préparoit à souper; & le comte alloit se mettre à table, lorsqu'on vint lui annoncer qu'on avoit vu entrer beaucoup de cavalerie dans le bourg, & qu'elle s'avançoit du côté de l'auberge. Il prit à l'instant son parti, fit barricader les portes; & n'ayant

reux, qu'en brusquant une sortie dès cette même nuit ; qu'il falloit se faire jour l'épée à la main à travers les ennemis, qui se trouvant en si grand nombre contre une poignée de monde, ne feroient pas une garde bien exacte ; qu'enfin il espéroit pouvoir tomber à l'improviste sur une de leurs arrières-gardes, laquelle, ne s'attendant à rien, feroit bientôt défaite ; & qu'ils auroient le tems de gagner un bois peu éloigné du bourg, pour assurer leur retraite.

Extrémité où il se trouve réduit.

Il falloit, en effet, prendre ce parti ou se rendre prisonniers, car il ne s'agissoit plus de se défendre: les munitions étoient consommées. Ils avoient encore de la poudre, mais point de balles, elles leur avoient même manqué de bonne heure ; mais, au lieu de plomb, ils avoient employé des cloux, de l'argent monoyé ; enfin ils avoient fait usage de tout ce que leur imagination avoit pu leur suggérer dans une circonstance aussi critique.

Il est blessé.

Quelqu'étonnante que pût être la proposition du comte, elle fut cependant acceptée. Il sortit avec tout son monde ; car il n'avoit pas perdu un seul homme dans tout ce tumulte ; lui seul avoit reçu un coup de feu dans la cuisse

dont

dont il s'eſt reſſenti toute ſa vie : mais alors il ne s'apperçut que légèrement de ſa bleſſure. Toutes ſes idées ſe portèrent à franchir le paſſage projetté.

Il ſe fit avec tout le ſuccès qu'il pouvoit deſirer. Ce que le comte avoit prévu arriva. Il donna, avec ſa petite troupe, dans une garde, qui, ne ſe défiant de rien, avoit mis pied à terre pour ſe repoſer. Ils firent main baſſe deſſus, ſans leur donner le tems de tirer un coup de fuſil ; & prenant enſuite autant de chevaux qu'ils en avoient beſoin, ils s'éloignèrent à toutes brides, & arrivèrent avant le jour à Sandomir, capitale du palatinat du même nom, où il y avoit une garniſon ſaxone.

Il échappe enfin au parti qui vouloit l'enlever.

Ce fut là qu'ils commencèrent un peu à reſpirer. Le comte s'y fit traiter de ſa bleſſure : mais comme il étoit preſſé de ſe rendre au gros de l'armée ſaxone, il ne prit pas toutes les précautions néceſſaires : il partit en diligence pour ſe mettre à la tête de ſon régiment. Dès ſon arrivée, il prit part à toutes les opérations de la campagne. Il fut même commandé en particulier pour aller attaquer l'iſle d'Uzedom. Il partit le premier août pour s'y rendre ; & il

Il ſe rend à l'armée ſaxone.

Il s'empare de l'iſle d'Uzedom.

s'en empara dans l'espace de quinze jours. Après cette expédition, il alla rejoindre la grande armée qui se préparoit à faire le siége de Stralsund, place qui joignoit à l'avantage de ses fortifications, celui d'être défendue par le roi de Suède en personne.

Siége de Stralsund.

Dans les différentes attaques qui se livrèrent, le comte de Saxe étonna les officiers & les soldats, par l'audace avec laquelle il se porta dans tous les endroits où le péril étoit le plus évident; & cela pour satisfaire l'envie extrême qu'il avoit de voir de près Charles XII. Comme ce monarque ne connoissoit aucun ménagement pour sa personne, c'étoit véritablement dans les endroits où l'action étoit la plus vive qu'il falloit l'aller chercher. Le comte vit enfin ce jeune héros au milieu de ses grenadiers, défendant un ouvrage, animant ses soldats de la voix & de l'exemple, faisant des prodiges de valeur, & s'exposant au feu & au carnage avec la plus grande intrépidité. La fermeté de la contenance de ce prince fit, sur le jeune comte, l'impression la plus vive. Il redoubla d'estime pour ce monarque; & il conserva toujours pour sa mémoire la plus grande vénération.

Le comte s'expose dans les endroits les plus dangereux, pour voir Charles XII.

Impression que lui fit la bravoure du roi de Suède.

Stralſund fut emportée. Après cette conquête, les troupes prirent leurs quartiers. Il étoit tems de penſer à leur donner quelque repos; cette expédition s'étoit faite au fort de l'hyver, & la ſaiſon devenoit de plus en plus impraticable. On comptoit l'année ſuivante reprendre les armes avec une nouvelle vigueur : mais le roi de Suède ayant laiſſé entrevoir quelque diſpoſition à entendre parler de paix, on ſuſpendit toute hoſtilité. Priſe de Stralſund.

Le comte de Saxe profita de cet intervalle pour faire différens voyages, tant en Ruſſie qu'en Pologne & en Pruſſe, & retourna enſuite à Dreſde, où il eut, preſqu'en arrivant, un violent ſujet de chagrin qui penſa avoir de funeſtes ſuites. 1716.

Le miniſtre principal du roi électeur haïſſoit depuis longtems la comteſſe de Konigſmarck; & cette haine, par contre-coup, s'étendit juſqu'à ſon fils, & parut s'accroître encore à meſure que le jeune comte augmentoit en gloire & en réputation. Ne pouvant le perdre, il chercha du moins à lui donner du chagrin; & il s'y prit par l'endroit qui pouvoit le toucher le plus ſenſiblement. Il profita de l'empire qu'il

Il eſt deſſervi à la cour par le miniſtre favori du roi de Pologne.

avoit ſur l'eſprit du roi, pour l'engager à faire quelque changement dans ſes troupes. Les raiſons d'état ne manquent jamais à un miniſtre qui veut nuire ou favoriſer : ainſi il fut écouté; & bientôt l'on apprit, entr'autres changemens, que l'on avoit réformé deux régimens de cavalerie, celui du comte de Saxe, & celui du prince Louis de Wirtemberg. Ce dernier avoit auſſi part dans la haine du miniſtre.

Son régiment eſt réformé.

Le comte de Saxe ne fut pas plutôt informé de cette affligeante nouvelle, qu'il courut chez le roi répandre toute l'amertume de ſon fiel contre l'auteur de ſa diſgrace : la colère l'empêchant de mettre du choix dans ſes expreſſions, il déclama contre le miniſtre, & dit bien des vérités qui ſont ordinairement des crimes puniſſables, lorſqu'elles regardent un favori. Enfin, ne ſe poſſédant plus, il s'avança juſqu'à dire au roi que, ſi ſa majeſté ne lui rendoit pas juſtice, il ſçauroit bien ſe la faire à lui-même, à quelque prix que ce fût.

Il ſe plaint trop vivement au roi.

Le roi lui laiſſant évaporer toute ſa bile, parut l'écouter aſſez tranquillement : &, du même ſang-froid dont il l'avoit entendu, il lui dit, ſur la menace qu'il venoit de proffé-

Réponſe du roi.

rer, qu'il pourroit bien, après de tels propos, aller coucher au château de Konigſtein *. Le jeune comte, ſans répliquer un mot, fit une profonde révérence, & courut du même pas aux écuries du roi, y prit un des plus beaux chevaux de ſa majeſté, & alla à toutes brides ſe réfugier dans une terre, à vingt lieues de Dreſde.

Le comte ſe retire à vingt lieues de Dreſde.

Cette terre appartenoit à la comteſſe de Saxe, elle l'habitoit alors: c'en fut aſſez pour que ce ſéjour déplût ſouverainement au comte. Il y reſta néanmoins pendant cinq jours; mais, le ſixième, il envoya un exprès à madame de Konigſmarck, pour lui expoſer l'état violent où il ſe trouvoit. Il lui écrivit, en propres termes, qu'il aimoit encore mieux être enfermé au château de Konigſtein, que de reſter encore huit jours où il étoit; & il termina ſa lettre par la ſupplier de parler au roi en ſa faveur, & de faire ſa paix avec ce prince.

La négociation ne ſouffrit point de difficulté. Le roi de Pologne avoit toujours conſervé beaucoup de conſidération pour madame de Konigſmarck; il aimoit tendrement ſon fils: ainſi la paix fut bientôt conclue. Le comte re-

Madame de Konigſmarck fait ſa paix avec le roi.

* Château où l'on enferme les priſonniers d'état.

vint à la cour, d'où il eut la permiſſion de partir peu après pour aller en Hongrie, où l'empereur, qui venoit de déclarer la guerre aux Turcs, avoit déjà envoyé une armée de cent cinquante mille hommes ſous les ordres du prince Eugène.

Le roi de Pologne, en lui permettant de partir, lui fit faire un équipage des plus riches; mais le jeune comte n'eut pas la patience d'attendre qu'il fût prêt : il prit les devans, & ſe rendit au camp de Belgrade, où il trouva raſſemblé un nombre conſidérable de princes & de ſeigneurs des différentes cours de l'Europe, qui étoient accourus pour ſervir dans l'armée impériale.

Le comte va ſervir en Hongrie, contre les Turcs.

Le comte de Charolois, prince du ſang de France, qui étoit arrivé des premiers, s'y diſtingua par ſa bravoure & ſa magnificence. Le comte de Saxe lui ayant été préſenté par le prince Eugène, la conformité des caractères forma entr'eux une liaiſon, qui renouvella dans le cœur du jeune Saxon le deſir qu'il avoit de s'attacher à la France : & il le ſatisfit peu après, en paſſant au ſervice de cette couronne.

Jamais général ne s'étoit vu une cour auſſi brillante que le fut alors celle du prince Eugène : mais, d'un autre côté, ce ne fut pas un petit embarras pour lui d'avoir à contenir une jeuneſſe impétueuſe qui brûloit d'envie de ſe diſtinguer. Le plus âgé avoit environ vingt ans. Une vive émulation règnoit parmi eux; nul ne connoiſſoit le danger; chacun vouloit avoir part aux entrepriſes les plus haſardeuſes.

Le prince, qui ne vouloit point expoſer des têtes auſſi précieuſes, chercha à les contenir, en leur donnant les leçons que lui dictoient ſon expérience & ſa profonde connoiſſance de l'art militaire. Mais, ne comptant pas trop ſur le profit que cette bouillante jeuneſſe pourroit faire de ces lecons, il chargea en particulier deux officiers généraux, des plus expérimentés, de les accompagner par-tout, & de veiller ſur eux. Tout cela fut inutile. Ces illuſtres volontaires ſe livrèrent aveuglément à ce que leur ardeur leur inſpiroit : & ayant réſolu de nétoyer le rivage du Danube des troupes qui empêchoient les approches de Belgrade, ils franchirent le paſſage de ce fleuve à la vue des ennemis, les chaſsèrent du terrein qu'ils occu-

poient; & cette entreprise téméraire fut cause que l'on fit le siége de Belgrade bien plutôt qu'on ne l'espéroit.

1717. Les Turcs sont battus. Les attaques furent interrompues par l'armée mahométane, qui vint livrer bataille aux Impériaux le 26 août. Le prince Eugène remporta une victoire complette, qui décida du sort de la place. Le lendemain 17, le commandant de Belgrade demanda à capituler; & le 22, la ville fut remise aux Impériaux. Prise de Belgrade. Les princes & tous les seigneurs volontaires prirent alors congé du prince Eugène. Il n'y eut que le comte de Charolois & le comte de Saxe qui restèrent des derniers, espérant toujours que les Turcs feroient encore quelques tentatives, où ils auroient occasion de se distinguer.

Ils ne partirent que lorsqu'ils virent les conférences entamées pour la paix. Le comte retourne en Pologne. Le comte de Saxe retourna trouver le roi de Pologne, qui

1718. tenoit alors sa cour à Frawenstat. Il y arriva au commencement de 1718, & y reçut l'ordre de l'aigle blanc. Le roi lui donne l'ordre de l'aigle blanc.

Il retrouva à la cour la comtesse de Saxe: Le comte se dégoûte de sa femme. ce n'étoit point elle qu'il y cherchoit. Le dégoût parut augmenter par la présence de l'objet. Elle-même

même y contribua par les reproches trop souvent réitérés qu'elle faisoit à son mari sur ses infidélités. Elle ne devoit plus en être surprise : le comte de Saxe fut toujours assez sans façon sur ce point : peu capable de se fixer, il alloit d'objets en objets, & donnoit chaque jour de nouvelles preuves de son inconstance. Le roi entreprit en vain de le raccommoder avec sa femme; madame de Konigsmarck, qui avoit été la cause de ce mariage, y employa aussi tous ses soins : ces sollicitations, si souvent redoublées, n'eurent d'autre effet, que de le rebuter à un point, qu'il prit le parti de passer en France. Il passe en France.

Il fut présenté au duc d'Orléans régent, qui 1719. le connoissoit déjà de réputation, sur le compte que lui en avoient rendu les princes & les seigneurs qui avoient fait la campagne de Hongrie. Le duc d'Orléans lui fit l'accueil le plus obligeant : & dès que le comte lui eût parlé de l'envie extrême qu'il avoit de s'attacher au service de France, le prince aussi-tôt lui offrit de l'emploi.

Sensible aux offres de son altesse, le comte lui représenta que, n'étant pas maître de sa

perſonne, il ne pouvoit prendre de parti qu'avec l'attache du roi de Pologne. Il ajouta, que pénétré des bontés de ſon alteſſe royale, il alloit ſe rendre à Dreſde, pour obtenir du roi ſon père une permiſſion qui faiſoit l'objet de ſes deſirs. Le duc d'Orléans le mit à portée d'obtenir ce qu'il ſouhaitoit. Il lui fit expédier ſur le champ un brevet de maréchal de camp, comptant bien que cette faveur ſeroit une puiſſante ſollicitation auprès du roi de Pologne, pour permettre à ſon fils de s'établir dans un royaume où tout ſembloit l'aſſurer de ſon avancement.

Le duc d'Orléans lui donne un brevet de maréchal de camp.

1720. Le roi de Pologne fit quelques difficultés; le comte de Saxe n'eut pas de peine à les réſoudre. Il fut aidé, dans cette occurrence, par le miniſtre favori, qui, ayant de fortes raiſons pour éloigner le comte de la cour de Dreſde, s'employa avec chaleur pour déterminer le roi à lui accorder ce qu'il ſouhaitoit. Une dernière objection du monarque regardoit la comteſſe de Saxe. Le roi repréſenta au comte que cette dame pourroit bien ne pas conſentir à s'expatrier pour le ſuivre. Il répondit qu'il n'avoit nullement deſſein de lui en

faire la propoſition : il profita même de cette circonſtance, pour exagérer ſes dégoûts; & ſupplia très-inſtamment ſa majeſté de lui permettre de prendre toutes les meſures poſſibles pour s'en ſéparer par une caſſation de mariage contre laquelle il n'y eût plus à revenir.

Le roi lui accorda toute permiſſion : & dès lors il ne tarda pas à exécuter ſon deſſein. Il avoit déjà conſulté les plus habiles juriſconſultes de la communion d'Auſbourg, dont il étoit, auſſi bien que ſa femme. Mais, ſelon les loix, le divorce ne pouvoit avoir lieu que dans le cas de preuve d'adultère contre l'un ou l'autre. D'un autre côté, l'adultère, bien prouvé, étoit un crime capital qui emportoit peine de mort contre celui qui en étoit convaincu. Ces obſtacles ne lui causèrent nul embarras, ſûr de l'impunité d'une part; & de l'autre, obtenant ce qu'il ſouhaitoit paſſionément, il ne vit plus de difficultés pour parvenir à ſes fins. 1721.

Il conſulte pour faire caſſer ſon mariage.

Il s'agiſſoit encore de faire agréer le tout à la comteſſe, afin que, ſur ſa plainte, les juges puſſent prononcer la ſéparation : il ſe chargea encore de lever cette difficulté, comptant bien s'y prendre de manière à lui inſpirer le même dé-

goût qu'il avoit pour elle. A cet effet, il alla un jour la trouver dans une de ses terres; & affectant encore plus d'humeur & de mauvaises façons qu'il n'en avoit eu jusqu'alors, il réussit à la mettre en colère : on en vint aux reproches insultans. Le comte, pour les terminer, lui proposa une séparation : elle entra dans ses vues, & consentit par écrit à adopter toutes les voies possibles pour accélérer le divorce.

Moyen dont il se sert pour y parvenir.

Le comte, charmé du succès de sa négociation, la pria de se rendre dans quelque tems à Dresde : ce fut là que l'affaire fut entièrement terminée. Le comte fut surpris en adultère avec une des femmes de la comtesse; six témoins apostés certifièrent le fait : il y eut plainte en conséquence, & le mariage fut cassé par un decret du sénat, qui, jugeant ensuite le comte en toute rigueur, le condamna à mort. Cette partie du decret fut annullée dès le jour même, par des lettres de grace que le roi son père lui accorda : le comte les trouva sous sa serviette, en se mettant à table pour dîner avec sa majesté.

Son mariage est cassé.

Quelque tems après ce divorce, la comtesse

épousa un officier saxon, avec lequel elle a vécu en très-bonne intelligence. Elle est morte depuis peu d'années, & a laissé trois enfans. Elle en avoit eu un de son premier mariage, mais il étoit mort quelque tems avant la séparation.

Sa femme épouse un officier saxon.

Ce qu'il y eut de singulier, de la part du comte, c'est que, dès que cette dame ne fut plus sa femme, il la trouva plus supportable. Il la voyoit même avec quelque plaisir; & dans les différens voyages qu'il fit dans la suite à Dresde, il ne manquoit jamais de lui rendre visite, & avoit pour elle les manières les plus polies.

Libre de tout embarras, muni d'une permission du roi son père pour s'établir en France, il s'y rendit au commencement de 1722: & profitant de la paix qui règnoit alors entre cette couronne & les puissances voisines, il travailla à se perfectionner dans la théorie militaire, afin d'être plus en état de servir la nouvelle patrie qu'il venoit d'adopter, lorsque l'occasion se présenteroit d'en venir à la pratique.

1722.

Il vient s'établir en France.

Son dessein étoit d'avoir le premier régiment étranger qui viendroit à être vacant: mais

comme il y avoit apparence qu'il faudroit attendre longtems, il satisfit son impatience, en donnant presque le double de la valeur d'un régiment allemand, qui portoit le nom de *Spaar*, & auparavant *Gredder*. Ce régiment prit alors le nom de son nouveau colonel. On l'appelle aujourd'hui *le régiment de Bentheim*.

Il achete un régiment étranger.

1723. Le tems du comte de Saxe se trouva alors agréablement partagé entre les études sérieuses du génie, des mathématiques, des fortifications, & le soin de donner une nouvelle forme à son régiment. Toujours attaché à l'exercice qu'il avoit imaginé dès sa première jeunesse, & qu'il avoit fait exécuter en Saxe avec tant de succès, il le fit prendre à ce nouveau corps; & il eut la satisfaction de le voir approuvé par tout ce qu'il y avoit de connoisseurs.

Il fait prendre un nouvel exercice à son régiment.

Le chevalier Follard, officier de réputation, qui, par sa bravoure & sa bonne conduite, s'étoit déjà distingué dans plusieurs occasions, travailloit alors à son sçavant commentaire sur Polybe, dans lequel il compare la tactique moderne avec celle des anciens. Il lia connoissance avec le comte, & fut plusieurs fois pré-

ſent aux exercices qu'il faiſoit faire à ſes ſoldats. Charmé de l'exactitude & de la préciſion qu'il y remarquoit, & plus encore de l'ardeur que le nouveau colonel paroiſſoit avoir pour ſe perfectionner dans un art qu'il poſſédoit déjà dans un degré éminent, il prévit dès lors les ſervices importans que le comte ſeroit en état de rendre, dans les entrepriſes dont on le chargeroit. . . . .

Sentiment du chevalier Follard ſur l'exercice imaginé par le comte de Saxe.

On voit, dans une de ſes obſervations ſur Polybe, quel cas il faiſoit de la nouvelle tactique. Après avoir parlé de l'avantage que pouvoient procurer différens exercices, il ajoute *: *Ce que je viens de dire eſt excellent ; mais il faut encore exercer les troupes à tirer ſelon la nouvelle méthode que le comte de Saxe a introduite dans ſon régiment : méthode dont je fais grand cas, ainſi que de ſon inventeur, qui eſt un des plus beaux génies pour la guerre que j'aie connu. L'on verra, à la première guerre, que je ne me trompe point dans ce que je penſe.* . . .

La diſcipline de ſon régiment, l'étude des mathématiques, de la géométrie, de la méchanique, les plaiſirs qu'offre Paris à un ſeigneur

* Commentaires ſur Polybe, tom. III, liv. II, ch. XIV, §. 4.

jeune, d'une ſanté à l'épreuve des accidens, & aſſez riche pour ſatisfaire ſes différens goûts; telles furent les occupations qui remplirent le tems du comte juſqu'en 1726, qu'il penſa être enlevé à la France par un événement qui mérite d'être rapporté.

1726. Le comte va paſſer le carnaval à Warſovie.

Le comte de Saxe ayant été faire un voyage à Dreſde, ſe rendit à Warſovie au commencement de 1726, avec le roi de Pologne, pour y prendre part aux fêtes du carnaval. Dans le cours des mouvemens tumultueux qu'occaſionnoient les plaiſirs, le comte reçut un jour la viſite du réſident que les états de Curlande avoient à Warſovie, lequel lui communiqua un projet important pour ſa fortune : c'étoit la ſouveraineté même de Curlande, qu'on lui propoſoit de la part des états du pays.

Il y reçoit la viſite du réſident de Curlande.

Ferdinand, alors duc de Curlande & de Sémigalle, qui étoit d'une complexion extrémement valétudinaire, avoit été à toute extrémité vers la fin de décembre 1725. La république de Pologne voulut profiter de cette conjoncture pour éteindre cette ſouveraineté à la mort de Ferdinand, & partager ce duché en différens palatinats, comme on avoit fait du duché de Mazovie.

Les

Les Curlandois, informés du projet du ſénat, mirent tout en œuvre pour le rompre, & chargèrent de cette négociation un officier nommé Caſimir-Chriſtophe de Brakel, capitaine major de Mittaw, homme fin & délié, qui ayant vu les obſtacles qui empêcheroient ſa négociation de réuſſir, imagina d'engager les états de Curlande à pourvoir à la ſucceſſion éventuelle de Ferdinand, en faiſant promptement l'élection d'un ſujet qui eût aſſez de crédit pour ſoutenir ſa nomination.

Le comte de Saxe lui parut être plus propre qu'aucun autre prince, pour l'objet qu'il ſe propoſoit. La haute réputation que ce ſeigneur s'étoit déjà faite dans les cours du nord, & la qualité de fils du roi de Pologne, devoient, ſelon lui, applanir toutes les difficultés. Il croyoit bien cependant que ſa majeſté polonoiſe parleroit d'abord ſelon les vues du ſénat; mais auſſi il eſpéroit que le monarque ne s'oppoſeroit que mollement à un établiſſement ſplendide pour un fils qu'il chériſſoit tendrement; & que, d'un autre côté, le ſénat s'en appercevant, auroit quelque déférence pour un monarque qu'il reſpectoit.

On lui propose la souveraineté de Curlande.

Brakel, après avoir bien médité son projet, en fit part aux états de Curlande. On l'adopta : & ce même résident fut chargé de le communiquer au comte de Saxe. La proposition fut très-bien reçue : mais le comte fit observer qu'il ne pouvoit prendre de parti, sans en conférer avec le roi son père. Il lui en parla, en effet, dès le même jour. Le monarque pressentant les obstacles qu'il faudroit vaincre, & les inconvéniens qui pouvoient d'ailleurs résulter de cette élection, ordonna au comte d'attendre quelque tems pour répondre aux Curlandois ; &, dans l'intervalle, de ne prendre avec eux aucun engagement, & même de suspendre toute correspondance.

Cet ordre fut mal exécuté. Le comte se familiarisant avec les idées de souveraineté, commençoit à y prendre goût. D'un autre côté, ses amis, & Brakel sur-tout, le pressèrent si vivement de profiter des conjonctures, qu'enfin il résolut de se prêter à ce qu'on souhaitoit de lui. Il demanda la permission de faire un voyage en Russie, sous prétexte d'y veiller aux intérêts de madame de Konigsmarck, qui avoit quelques prétentions sur

l'isle de Moh, & se rendit à Mittaw *.

Le comte se rend à Mittaw.

La duchesse douairière †, belle-sœur du duc règnant, résidoit alors dans cette ville. Cette princesse étoit dans le secret, & avoit pris parti pour le comte; sa présence augmenta encore l'intérêt qu'elle prenoit à sa fortune: elle lui promit de ne rien négliger pour faire réussir le projet. Le comte lui en témoigna toute sa reconnoissance; il affecta même de la passion: la duchesse y parut sensible; & elle se flatta dès lors qu'en servant le comte, & l'épousant par la suite, elle pourroit partager les honneurs d'une souveraineté dont elle avoit déjà joui. Dès-là, elle se donna tous les mouvemens nécessaires pour arriver à ses fins.

La duchesse douairière de Curlande entre dans intérêts.

Tout sembloit annoncer une prompte réussite. La duchesse accéléra l'assemblée des états. Ils publièrent, dès le 22 de mai, des universaux, par lesquels ils indiquèrent une assemblée générale au 26 de juin, pour prendre des mesures sur les moyens de conserver à perpétuité

Convocation des états de Curlande.

* Mittaw, ville du Sémigalle: c'est la résidence ordinaire des ducs de Curlande.

† C'étoit Anne Iwanowna, seconde fille du czar Iwan-Alexiowitz, frère de Pierre le grand. Elle monta depuis sur le thrône de Russie.

les privilèges & les libertés du pays, & en général pour y ſtatuer tout ce qu'on trouveroit de plus convenable pour le bien de la province.

Ces univerſaux, ſelon l'uſage, furent publiés au nom du duc règnant; mais ce prince, qui n'avoit point été conſulté, fit le 4 de juin une proteſtation ſolemnelle, & défendit que l'on tînt aucune aſſemblée ſans ſa permiſſion.

Ce prince n'étoit point aimé : la dureté de ſon gouvernement, quelques injuſtices qu'on lui reprochoit, avoient aliéné les eſprits de manière que l'on n'eut aucun égard ni à ſa proteſtation, ni à ſes défenſes, & on ſe prépara à lui donner un ſucceſſeur malgré lui. L'aſſemblée des états ſe tint le 28 de juin : le comte de Saxe fut élu duc de Curlande & de Sémigalle; & huit jours après, le diplôme en fut expédié * en bonne forme.

Le comte de Saxe est élu duc de Curlande.

Le comte de Saxe écrivit auſſi-tôt au roi ſon père, pour lui faire part de tout ce qui s'étoit paſſé. Il notifia auſſi ſon élection au primat † de Pologne; & il accompagna ſa lettre d'un

* Voyez à la fin du tome II, page 167.

† *Ibid.* page 172.

long mémoire ſigné de tous les principaux de la nobleſſe de Curlande, par lequel ils expoſoient au roi & à la république les motifs qui les avoient guidés dans la conduite qu'ils avoient tenue.

Deux jours après l'expédition du diplôme d'élection, on vit arriver à Mittaw le prince Dolgoruki, qui demanda pour le lendemain l'aſſemblée de la régence de Curlande. Il y expoſa, de la part de l'impératrice de Ruſſie, le mécontentement qu'avoit ſa majeſté czarienne de ce que les états avoient voulu ſe ſouſtraire à ſa protection *, en faiſant une élection ſans l'avoir prévenue auparavant. Il ajouta que ſa majeſté czarienne ne conſentiroit jamais à aucune élection, à moins que le choix ne tombât ſur le duc de Holſtein, ou ſur le prince Menzikoff, ou enfin ſur l'un des deux princes de Heſſe.

Oppoſition à ſon élection de la part de la czarine.

On écouta avec beaucoup de reſpect les propoſitions de la czarine, mais on refuſa d'y ſouſcrire. Les états repréſentèrent au prince

Réponſe des états de Curlande à l'oppoſition de la czarine.

* Le duché de Curlande avoit été ſous la protection de la Moſcovie, dans le tems qu'il faiſoit partie de la Livonie: mais la Curlande ayant été ravagée par les Suédois & les Moſcovites, cette province ſe mit ſous la protection du roi & de la république de Pologne.

Dolgoruki qu'ils ne reconnoiſſoient d'autre protection que celle du roi & de la république de Pologne; que, dans l'élection qu'ils venoient de faire, ils avoient uſé de leurs droits; que ce ſeroit vouloir les en priver, que de leur faire recevoir un ſouverain malgré eux; & qu'enfin, ſi l'on entreprenoit d'anéantir leurs privilèges à cet égard, les puiſſances voiſines ſeroient elles-mêmes intéreſſées à les ſoutenir.

La czarine deſtine ce duché au prince Menzikoff.

Quoique l'on eût déſigné, de la part de la czarine, pluſieurs ſujets pour le duché de Curlande, ſon deſſein étoit cependant d'y faire nommer le prince de Menzikoff, à l'excluſion de tout autre. Ce prince s'y attendoit, & il s'étoit même avancé juſqu'à Riga avec quelques troupes, pour agir de vive force, au cas que le prince Dolgoruki ne reçut pas une réponſe ſatisfaiſante.

En effet, dès que ce dernier l'eut inſtruit de la diſpoſition des états, il fit filer à Mittaw un détachement de dix-huit cent hommes; & arriva peu après avec une eſcorte très-nombreuſe. Cet appareil fit peu d'impreſſion ſur le comte de Saxe. Il alla voir ce prince, &

Menzikoff vient à Mittaw.

s'entretint avec lui ſur l'objet de ſon voyage. La converſation s'anima : le prince faiſoit valoir les droits de la Ruſſie, le comte ſoutenoit la légitimité de ſon élection. Enfin on diſputa beaucoup, & l'on ne termina rien. Menzikoff ne voulant ou n'oſant pas pouſſer les choſes aux extrémités, offrit de donner quelque tems pour que les états fiſſent leurs réflexions; & il partit de Mittaw, en proteſtant que ſi, dans dix jours, il n'avoit point, de la part des états, une réponſe telle qu'il avoit lieu de l'attendre, il enverroit vingt mille Moſcovites vivre à diſcrétion dans le pays.

Le comte de Saxe con. fère avec lui.

Le comte de Saxe n'étoit point en forces pour empêcher l'effet de ces menaces : il réſolut néanmoins de faire bonne contenance, & fut encouragé dans le parti qu'il prenoit par les aſſurances que la nobleſſe & la bourgeoiſie lui donnèrent, de prendre les armes pour ſa défenſe.

Dès les premières propoſitions qu'on lui avoit faites de l'entrepriſe où il ſe trouvoit engagé, le comte avoit bien prévu qu'il auroit beſoin d'argent & de troupes pour ſe ſoutenir. Auſſi avoit-il pris ſes meſures de loin, & il

Les amis du comte s'intéreſſent à lui fournir de l'argent & des troupes.

avoit trouvé dans ses amis & dans ses connoissances des secours considérables. On ne doit point oublier ici un trait généreux de la célèbre le Couvreur, une des plus excellentes actrices qui aient paru au théâtre françois. L'attachement qu'elle avoit pour ce seigneur lui fit faire le sacrifice de ses diamans & de sa vaisselle, qu'elle mit en gages pour une somme de 40000 liv. qu'elle lui envoya.

Trait généreux de mademoiselle le Couvreur, actrice célèbre.

Il ne fut pas aussi aisé de lui fournir des troupes. Tout ce qu'on put faire d'abord, ce fut de rassembler un corps de dix-huit cent hommes; mais comme la plupart étoient d'assez mauvais sujets, il en déserta une grande partie, avant que l'on fût arrivé à Lubeck où l'embarquement devoit se faire : il ne resta de cette levée qu'environ huit cent hommes, qu'il eut bientôt formés aux exercices selon sa méthode.

Ce peu de troupes n'étoit pas encore arrivé à Mittaw, dans le tems qu'il eut avec le prince Menzikoff la discussion dont je viens de parler; ç'auroit été peu de chose pour opposer aux troupes que ce prince avoit menacé d'envoyer vivre à discrétion dans la Curlande : mais le comte

comte en auroit du moins tiré un grand ſecours dans une conjonƐture extrêmement critique où il ſe trouva peu après. Le prince Menzikoff ayant apparemment fait réflexion qu'il ſeroit bien plus expédient pour ſon deſſein de ſe ſaiſir de ſon rival, que de ſe vanger ſur la Curlande de l'éleƐtion qu'on en avoit faite, envoya à Mittaw un officier de confiance, à la tête d'un détachement de huit cent Ruſſes, & le chargea de s'aſſurer de la perſonne du comte. Le prince Menzikoff cherche à ſe ſaiſir du comte de Saxe.

Le jour même que ce détachement entra dans Mittaw, le comte de Saxe avoit la tête occupée d'une nouvelle extrêmement déſagréable. Il ſçut que le roi & le ſénat de Pologne déſapprouvoient ſon éleƐtion : le primat venoit de lui écrire à ce ſujet; & il l'avertiſſoit même que, quelque bonne volonté qu'il eût pour lui, il étoit obligé, par le devoir de ſa charge, de lui être contraire, & de faire une proteſtation ſolemnelle.

Le comte, frappé de cette lettre, réfléchiſſoit ſur les obſtacles qui s'élevoient contre lui du côté de la Pologne, lorſqu'un bruit confus de troupes en marche le tira de ſa rêverie. Il vit de ſa fenêtre que c'étoit un corps de Moſcovites Un corps de Moſcovites inveſtit la maiſon du comte.

qui filoient vers sa maison ; & que quelques autres s'étoient déjà emparé des maisons voisines. Il n'avoit alors avec lui qu'environ soixante personnes. Il osa néanmoins, avec ce peu de monde, tenir tête à ceux qui lui en vouloient. Après avoir promptement fait barricader les portes, il distribua des armes à ses gens ; &, par la disposition la mieux entendue, il trouva moyen, non seulement d'arrêter les assiégeans, mais de leur tuer encore environ seize soldats, & d'en blesser plus de soixante, du nombre desquels fut l'officier qui les commandoit.

Il fait une vigoureuse défense.

Celui-ci, outré de sa blessure, & de la résistance d'une poignée de monde, se prépara à pousser l'attaque : & il est hors de doute qu'en sacrifiant encore quelques-uns de ses gens, il auroit enfin forcé le logis du comte. Mais un corps de troupes, qui parut pour le défendre, empêcha que l'on ne poussât les choses aux dernières extrémités : la duchesse douairière de Curlande ayant été informée de la position où se trouvoit le comte, fit marcher à son secours toute la garde du palais. L'officier Russien voyant arriver ce corps en ordre de bataille, ne

La duchesse douairière de Curlande envoie ses gardes à son secours.

crut pas devoir expoſer ſes gens dans une affaire, qui ayant déjà commencé ſi ſérieuſement pour lui, pouvoit enfin avoir des ſuites encore plus funeſtes. Il fit retirer ſon monde, & ſortit de la ville dès le même jour. Retraite des Moſcovites.

La ducheſſe prenant, comme on le voit, un vif intérêt à ce qui concernoit le comte, voulut encore lui rendre un nouveau ſervice. L'aſſaut qu'il avoit ſoutenu dans ſon logis, la démolition des planchers & des cloiſons qu'il avoit promptement fait jetter bas pour ſe mettre en défenſe, ayant rendu ſa maiſon abſolument impraticable, elle lui fit prendre un appartement dans ſon palais; & lui donna de plus, en toute occaſion, des preuves d'un attachement qui auroit pu ſans doute lui aſſurer dans la ſuite la ſouveraineté de la Curlande, & même le trône de Ruſſie, s'il eût pu avoir pour cette princeſſe les mêmes ſentimens qu'il lui avoit inſpirés. La ducheſſe loge le comte dans ſon palais.

Elle avoit pour lui des attentions, dont peut-être fut-il excédé: car en tout il ſe conduiſoit aſſez militairement; & on riſquoit de le fatiguer par des démonſtrations trop ſouvent réitérées de ce qu'on ſentoit pour lui. Tous Attentions de la ducheſſe pour le comte.

les matins, un page de la princeſſe ſe trouvoit à ſon lever, pour ſçavoir comment il avoit paſſé la nuit : peu après, un officier venoit prendre ſes ordres pour le courant de la journée. Avoit-il la moindre indiſpoſition ? tout étoit en allarme dans la cour de la princeſſe. Le comte n'étoit pas d'un caractère à s'amuſer de tant de ſoins : d'ailleurs, n'ayant aucun goût pour la ducheſſe, il étoit encore moins en état de ſentir tout le prix de ſes démarches.

Elle engage le prince Menzikoff à ſe déſiſter de ſes prétentions ſur la Curlande.

Elle va à Péterſbourg pour le même ſujet.

Elle en fit de plus eſſentielles, qui auroient dû lui mériter toute la reconnoiſſance du comte, & l'engager à ſupporter patiemment les attentions, peut-être exceſſives, qu'elle avoit pour lui. Elle alla trouver le prince Menzikoff à Riga, pour l'engager à ſe déſiſter de ſes prétentions ſur le duché de Curlande : elle paſſa enſuite à Péterſbourg, où elle ſe donna tous les mouvemens poſſibles pour aſſurer l'élection du comte : enfin elle n'omit rien de ce qui pouvoit dépendre d'elle pour lui procurer une fortune qu'elle eſpéroit partager un jour avec lui. Le comte, de ſon côté, fit auſſi ſes repréſentations à la cour de Ruſſie ; & il écrivit à ce ſu-

jet une lettre * bien capable de prévenir en sa faveur, & de faire abandonner la protection dont cette cour appuyoit les sollicitations du prince Menzikoff. Sa lettre étoit adressée au baron d'Osterman, conseiller privé de l'impératrice de Russie.

Durant le cours de ces mouvemens, parut une déclaration que le roi de Pologne fit signifier au résident de Russie à Warsovie. Sa majesté polonoise se plaignoit vivement des procédés des Princes Menzikoff & Dolgoruki, qui avoient de leur propre autorité fait avancer des troupes dans la Curlande. Cette déclaration fit son effet : le baron d'Osterman donna aussitôt des ordres, & les troupes russiennes évacuèrent cette province.

Le roi de Pologne se plaint de l'entrée des Moscovites en Curlande.

Ils ont ordre de se retirer.

Le comte de Saxe, charmé de la démarche de sa majesté polonoise, commençoit à concevoir les plus belles espérances; mais le principe qui faisoit agir le roi de Pologne étoit également contraire à l'élection déjà faite, & aux prétentions de ceux qui vouloient qu'on en fît une autre. La Pologne avoit toujours dessein d'éteindre la souveraineté de Curlande,

* Voyez tome II, page 175.

& de divifer cette province en palatinats. Dès là, on ne vouloit entendre parler d'aucune forte d'élection.

Le fénat de Pologne fupplie le roi d'annuller le diplôme d'élection du comte de Saxe.

Le fénat polonois, voulant terminer cette affaire fans qu'il pût déformais y avoir de retour, indiqua une diète à Grodno, pour le 28 de feptembre ; & fit un arrêté qui portoit que, préalablement à aucune délibération fur le duché de Curlande, le roi de Pologne feroit fupplié de rappeller le comte de Saxe, & d'annuller le diplôme de fon élection. Le fénat demanda même qu'il fût informé contre ceux qui avoient contribué à le faire élire, ou qui lui en avoient infpiré le deffein.

Le roi de Pologne, qui, au fond, n'auroit peut-être pas été fâché de voir le comte de Saxe pourvu d'une fouveraineté, ne put néanmoins fe difpenfer de fuivre les impreffions du fénat polonois ; il avoit des raifons effentielles de ménager les efprits. Les intérêts du prince électoral, fon fils, devoient lui être plus chers que ceux d'un fils naturel : & en protégeant celui-ci contre le vœu de la nation, il rifquoit de ruiner les efpérances que l'héritier de fes états devoit avoir, de fuccéder en même tems à une

couronne, qu'on ne pouvoit poſſéder que par le choix de cette même nation.

Il écrivit donc au comte de Saxe conformément aux vues du ſénat. La première lettre, qui eſt du 11 octobre, demeura ſans réponſe. Le roi en écrivit une ſeconde le 18 du même mois. Le comte répondit * à celle-ci avec beaucoup de reſpect; mais en aſſurant qu'il n'obéiroit pas.

Sa majeſté polonoiſe écrit à ce ſujet au comte; qui répond point.

Seconde lettre à laquelle il répond.

Après une réponſe auſſi préciſe, on ne crut pas devoir uſer d'aucun ménagement. Le roi donna, le 26 octobre, un diplôme revêtu de toutes les formalités, par lequel il déclaroit, que le duché de Curlande devant rentrer ſous la dépendance de la couronne, & des états de Pologne & du grand duc de Lithuanie, il n'accorderoit jamais l'inveſtiture à aucun prince élu. Il ordonnoit de plus au comte de Saxe de ſortir au plutôt des terres de ce duché, & de rapporter à la diète, qui ſe tenoit actuellement, le diplôme de ſon élection, & tous les actes qui avoient pu être faits en ſa faveur, dans une aſſemblée qui avoit été tenue contre les loix.

Diplôme du roi, contre l'élection du comte.

Il eſt mandé à la diète.

* Voyez tome II, page 236.

Il n'y comparoît point & est mis au ban du royaume.

Le comte n'ayant point comparu, fut mis au ban du royaume. La diète nomma des commissaires pour la recherche de ceux qui avoient eu part à la convocation des états de Curlande; & enfin on prononça la réunion de ce duché à la Pologne. Tout cela fut énoncé dans un acte du 9 de novembre, veille de la clôture de la diète de Grodno.

Le comte de Saxe prend des mesures pour se soutenir en Curlande.

La vigueur de ce procédé mit le comte dans le plus cruel embarras. Cependant, malgré tant d'obstacles, il résolut de tenir ferme, & de prendre les mesures les plus efficaces pour soutenir son élection. Ses finances commençant alors à diminuer considérablement, il se rendit en Saxe *incognito*, y ramassa le plus d'argent qu'il lui fut possible, & retourna à Mittaw où il se forma une garde de trois cent hommes, dans le dessein de tenir jusqu'à la dernière extrémité.

1727.

Le roi de Pologne donne de nouveaux ordres au comte de Saxe, pour abandonner la Curlande.

Une résistance aussi marquée indisposa le roi de Pologne. Ce prince, qui ne vouloit point passer pour agir mollement dans une affaire aussi intéressante pour une nation qu'il vouloit ménager, écrivit au comte de Saxe plus fortement qu'il n'avoit encore fait: il lui ordonna de sortir au

au plutôt de Curlande, & d'aller en France joindre le régiment dont il étoit pourvu.

Ces derniers ordres furent auſſi mal exécutés que les précédens. Toujours occupé de ſon objet principal, le comte ſe donna des mouvemens incroyables, pour vaincre les difficultés qui naiſſoient de toutes parts. Cela occaſionna des voyages, des négociations, des dépenſes qui demandoient qu'il fût toujours en action, afin de pourvoir à tout. Un voyage qu'il fit ſecretement à Leypſick rétablit un peu ſes finances, qui étoient extrémement diminuées : mais il n'en fut pas pour cela plus tranquille. En butte aux Polonois d'une part, & aux Moſcovites de l'autre, il y avoit des partis en campagne pour s'aſſurer de ſa perſonne; de ſorte qu'il ne put regagner Mittaw qu'à travers mille dangers, & toujours à la veille d'être arrêté. Il tente en vain de s'y ſoutenir.

Voyant enfin que tout ſe déclaroit contre lui, & qu'il n'étoit pas même en ſureté à Mittaw, il prit congé de la ducheſſe de Curlande, & ſe retira à Konigſberg, pour y attendre des nouvelles de quelques négociations qu'il avoit entamées dans différentes cours de l'Europe. De là, il paſſa à Libau : ſes gardes & ſa maiſon Il ſort enfin de Mittaw, & ſe retire à Konigſberg.

Il passe dans l'isle d'Usmaiz, & travaille à s'y fortifier.

étant venu l'y joindre, il se rendit le 8 août dans l'isle d'Usmaiz. Son premier soin fut de se fortifier, & de rassembler promptement des munitions de guerre & de bouche, pour être en état de faire une vigoureuse résistance, au cas que l'on prétendît le forcer.

Les Moscovites demandent aux Curlandois qu'ils se désistent de l'élection du comte de Saxe.

On s'y préparoit, en effet : les nouvelles qu'il reçut alors lui donnèrent lieu de craindre d'avoir bientôt les Russiens sur les bras. Lasci & Bibikoff, deux de leurs généraux, venoient d'arriver à Mittaw, & avoient promis aux principaux conseillers de la régence de Curlande d'engager la Pologne à se désister de l'incorporation de la Curlande & de sa division en palatinats, pourvu que, de leur côté, ils renonçassent solemnellement à l'élection qu'ils avoient faite du comte de Saxe pour leur souverain.

Le chancelier & le grand maréchal de Curlande ayant demandé du tems pour délibérer, ils envoyèrent sur le champ deux députés au comte de Saxe, pour l'informer de ce qui se passoit, & lui demander son avis en conséquence : mais le comte ne répondit rien. Comme le tems pressoit, & que les généraux russiens

vouloient absolument avoir une réponse de sa part, avant que d'entreprendre d'empêcher l'exécution des desseins de la Pologne sur la Curlande, comme ils en étoient chargés, ils résolurent d'aller eux-mêmes conférer avec le comte de Saxe.

Ils firent d'abord filer quelques troupes vers le lac d'Usmaiz ; puis Bibikoff s'étant rendu auprès du comte, lui exposa le sujet de son voyage. Le comte, usant de dissimulation, lui avoua que, se sentant trop foible pour tenir contre tous les obstacles qui naissoient chaque jour, il avoit enfin pris la résolution de renoncer à ses engagemens; mais que, pour l'exécuter convenablement, il vouloit être sûr d'une retraite honorable, & que d'ailleurs il lui falloit au moins dix jours pour mettre ordre à ses affaires & retirer ses effets. Mais le tems que demandoit le comte n'étoit point destiné pour faire une retraite; il vouloit, au contraire, l'employer à se fortifier, & mettre la dernière main aux ouvrages qu'il faisoit faire.

Un général moscovite va conférer avec le comte dans son isle.

Le général Lasci s'en douta, sur le récit que Bibikoff lui fit de sa conférence avec le comte; & dès lors, il résolut de brusquer l'aventure &

On se propose le surprendre.

de le ſurprendre. Il voulut eſſayer d'abord de le tirer hors de ſon iſle; & lui envoya à cet effet un trompette, pour l'inviter à une entrevue dans un endroit qu'il lui indiqua. Le comte de Saxe refuſa de s'y rendre, & fit dire au général ruſſien que, s'il vouloit lui parler, il pouvoit ſe donner la peine de venir lui-même, mais ſeul & ſans aucune eſcorte. On va voir qu'il avoit de juſtes raiſons de ſe défier du Moſcovite.

Laſci conſentit à l'aller trouver. Il parut ſeul, à la vérité : mais le comte fut informé que le Ruſſien avoit fait occuper un poſte peu éloigné par un corps de douze cent hommes qui avoient ordre de marcher à lui au premier ſignal. Il ſçut auſſi qu'il y avoit d'ailleurs près de trois mille hommes un peu plus loin. Irrité d'un procédé auſſi indigne, le comte lui parla avec une hauteur & une fermeté qui penſa faire perdre contenance au Ruſſien. Il lui dit, entr'autres choſes, que, s'il n'étoit pas plus généreux que lui, il le poignarderoit ſur le champ, pour le punir d'avoir oſé, ayant quatre mille hommes de troupes, employer la trahiſon contre un homme qui n'en avoit que trois

Fermeté du du comte vis-à-vis du général Laſci.

cent. L'entrevue ſe termina à ces reproches: le comte lui tournant le dos, refuſa de conférer ſur le reſte.

Laſci fut tellement interdit, qu'il ne répliqua rien : il n'oſa pas même pouſſer les choſes auſſi loin qu'il auroit pu, étant en forces. Il ſe retira donc, & envoya ordre à ſes douze cent hommes de ſe retirer auſſi. Il fit cependant dire au comte, qu'il ne lui donnoit que vingt-quatre heures pour faire ſa retraite; & que, ce tems expiré, il ne devoit plus s'attendre à avoir aucun quartier. Cette ſcène ſe paſſa le 18 août 1727.

Le comte ſe voyant à la veille d'être accablé par le nombre, ſans pouvoir ſe mettre en état de ſe défendre, parceque ſes retranchemens ne pouvoient pas être finis en ſi peu de tems, réſolut enfin de quitter ſon iſle; mais, dans cette extrémité, conſervant encore les ſentimens & le ton de ſouverain, il fit ſignifier aux Curlandois un reſcript * par lequel il ordonnoit à tous qui étoient en état de porter les armes, de venir promptement le joindre, pour recevoir ſes ordres.

Le comte donne un reſcript pour inviter les Curlandois à venir le joindre.

* Voyez tome II, page 191.

Il se retire de l'isle d'Usmaiz.

Le lendemain dix-neuf, il se retira secrettement de l'isle; & indiqua à ses gens un rendez-vous, où il leur ordonna de venir le trouver, après qu'ils auroient mis ordre aux effets qu'il laissoit : mais les Russiens ne leur en donnèrent pas le tems. Ils entrèrent dans l'isle, s'emparèrent de tous les bagages du comte, & firent ses gens prisonniers. Du reste, on les traita avec beaucoup d'égards; & l'isle même où ils étoient leur servit de prison.

Les Moscovites saisissent ses effets, & font ses gens prisonniers.

A l'égard du comte, il passa à Konigsberg, ensuite à Elbourg, & enfin à Dantzig, où madame de Konigsmarck eut soin de lui faire tenir des sommes considérables : ce secours lui vint d'autant plus à propos, qu'en partant d'Usmaiz il ne possédoit d'autre argent que ce qu'il avoit sur lui. Quelques seigneurs Curlandois vinrent le joindre à Dantzig; mais c'étoit plus par attachement pour sa personne, que par une suite du rescript qu'il avoit voulu faire publier en Curlande. Cette pièce fit peu d'effet. D'ailleurs, les Curlandois, qui étoient à la veille de voir arriver chez eux les commissaires nommés par le sénat de Pologne pour prendre connoissance de tout ce qui s'étoit pas-

ſé au ſujet de l'élection du comte, ne voulurent point, par une priſe d'armes hors de propos, indiſpoſer contre eux le roi & le ſénat : ils crurent, au contraire, devoir employer les moyens les plus pacifiques pour éloigner de chez eux les troubles dont ils étoient menacés. On n'eut donc aucun égard au reſcript du comte, & les principaux du conſeil ne voulurent pas même qu'il fût publié dans le pays.

Arrivée des commiſſaires polonois en Curlande.

Les commiſſaires de Pologne arrivèrent à Mittaw le 26 août, & ſe mirent en devoir d'exercer leur commiſſion. Le général Laſci, qui étoit chargé de prendre des meſures pour la traverſer, alla trouver les commiſſaires; & leur repréſenta que le comte de Saxe ayant évacué l'iſle d'Uſmaiz, & abandonné la Curlande, la commiſſion devenoit abſolument inutile.

Cette remontrance fut très mal reçue. Un des commiſſaires lui répondit, que les Polonois étant en état de déloger le comte de Saxe par eux-mêmes, trouvoient fort extraordinaire que des étrangers euſſent oſé entrer en armes, & agir de vive force dans une province dépendante de la Pologne. Cette réprimande fut

ſuivie d'une injonction à ce général de faire retirer au plutôt ſes troupes. Il crut adoucir un peu l'aigreur du commiſſaire, en propoſant de lui remettre les effets du comte de Saxe, auſſi bien que les priſonniers; mais on inſiſta préalablement ſur la ſortie des troupes ruſſiennes, & cela fut exécuté.

Ils font retirer les Moſcovites.

Ils convoquent l'aſſemblée des états de Curlande.

Les commiſſaires indiquèrent enſuite la tenue des états de Curlande pour le 15 de ſeptembre : cette aſſemblée ſolemnelle dura juſqu'au 8 décembre. On commença par informer contre ceux qui avoient eu part à l'élection du comte de Saxe : on ne pouſſa pas d'abord cette information avec beaucoup de vivacité, parcequ'on croyoit tout découvrir au moyen de la caſſette du comte, que le général Laſci avoit promis de remettre à l'aſſemblée. Effectivement cette caſſette arriva avec les équipages du comte, & les priſonniers faits dans l'iſle d'Uſmaiz.

On tira des papiers aſſez d'éclairciſſement pour connoître les principaux moteurs de cette affaire; mais on ne trouva pas la pièce principale que l'on cherchoit : c'étoit le diplôme d'élection. Un valet de chambre de confiance, que

que le comte avoit chargé de mettre le feu à ſes papiers, n'en ayant pas eu le tems, s'étoit ſeulement ſaiſi du diplôme, & l'avoit rendu à ſon maître.

La diète ne procéda pas à toute rigueur contre ceux qui avoient eu part à l'élection du comte. On ſe contenta de leur faire une vive réprimande. Du reſte, cette aſſemblée ſe termina par annuller cette élection. On dreſſa un nouveau plan de régence pour les états de Curlande; & on décida que cette province, auſſi bien que le Sémigalle, ſeroient réunis aux états de Pologne, après la mort du duc Ferdinand.

On annulle l'élection du comte de Saxe.

Le comte de Saxe ne manqua pas de proteſter contre tout ce qui s'étoit fait à ſon préjudice dans cette aſſemblée : c'étoit alors tout ce qu'il pouvoit faire de mieux. Du reſte, il ne perdit jamais de vue ſon établiſſement en Curlande : & dans toutes les occaſions qui ſe rencontrèrent dans la ſuite, on le vit s'occuper avec ardeur du ſoin de faire revivre ſes eſpérances; mais il fut toujours contraint de s'en tenir à des proteſtations.

Le comte fait une proteſtation.

Se trouvant alors maître de ſon tems, il le partagea entre l'étude, les plaiſirs & les voyages. 1728.

Il pensa d'abord à se rétablir dans les bonnes graces du roi de Pologne. Il profita d'une occasion favorable qui se présenta au commencement de 1728. Le roi de Prusse étant allé à la cour de Dresde, le comte lui fit parler; & ce monarque se portant pour médiateur entre le père & le fils, la paix fut bientôt conclue. Lorsqu'il parut devant le roi de Pologne, ce prince lui donna des preuves d'une réconciliation parfaite, en lui faisant des présens considérables, qui le mirent en état de figurer à la cour de Dresde avec un train de domestiques & d'équipages convenables à sa naissance.

Le roi de Prusse le réconcilie avec le roi de Pologne.

Peu après, il passa en France: n'ayant rien autre chose qui l'y appellât, que le plaisir de voir ses amis, & de faire la revue de son régiment, il repartit bientôt pour se rendre à Dantzick, où résidoit alors la duchesse douairière de Curlande. Il alla lui faire sa cour, persuadé que sa présence pourroit ranimer les sentimens qu'elle avoit eus pour lui. Mais il en fut reçu avec une froideur qui le convainquit du contraire. Cette princesse, après avoir essayé vainement de le fixer, après lui avoir fait sur sa conduite des reproches, qui étoient autant de preuves de ses bonnes dispositions pour lui, s'étoit

Il fait un voyage en France, & va ensuite à Dantzick.

Il rend visite à la duchesse douairière de Curlande, qui le reçoit avec beaucoup de froideur.

enfin rebutée de le ſçavoir ſans ceſſe occupé de nouvelles galanteries : une aventure arrivée * dans ſon propre palais, lorſque le comte étoit encore à Mittaw, avoit mis le comble aux ſujets de mécontentement qu'il lui donnoit chaque jour ; & enfin, elle avoit ſçu prendre ſon parti de manière qu'il n'y avoit plus d'apparence d'aucun retour.

L'indiſcrétion de ſa conduite lui fit manquer quelque tems après un autre établiſſement, moins ſplendide à la vérité, mais toujours extrémement avantageux. Le miniſtre du roi de

Il manque un mariage avantageux en Pologne.

* Voici quelle fut cette aventure. Le comte, étant devenu amoureux d'une dés demoiſelles de la ſuite de cette princeſſe, & ne pouvant avoir accès dans ſa chambre à cauſe du voiſinage des autres, convint avec elle d'aller, pendant la nuit, lui aider à ſortir de ſon appartement par les fenêtres, de la conduire chez lui, & de la reconduire enſuite chez elle avant le jour. Cela pouvoit ſe faire d'autant plus commodément, que la princeſſe & ſa ſuite occupoient le rez de chauſſée. Il arriva qu'une nuit, que la terre étoit couverte de verglas & de neige, le comte, pour faciliter le retour de la demoiſelle, la prit ſur ſes épaules pour la reporter chez elle : dans le tems qu'il traverſoit la cour, une vieille femme qui avoit une lanterne paſſa auprès d'eux. Le comte, pour l'empêcher de rien appercevoir, donna un coup de pied dans la lanterne ; mais malheureuſement l'autre pied ayant gliſſé ſur le verglas, il tomba avec ſa charge par deſſus la vieille, qui ſe mit à faire des cris affreux. La garde accourut : mais elle s'en retourna, dès qu'elle eût apperçu le comte, & cette affaire n'alla pas plus loin. Cet événement, comme on peut le croire, ne manqua pas d'être ſçu ; on crut en amuſer la princeſſe à ſon lever, mais il en arriva tout autrement. Elle diſſimula néanmoins avec le comte : & ſans lui faire aucun reproche, elle prit le parti de l'abandonner abſolument.

Pologne, ce favori qui avoit tant de fois cherché à nuire au comte, venoit de mourir à Vienne, & laiſſoit une veuve qui joignoit, aux agrémens de la jeuneſſe & de la beauté, une fortune très-conſidérable; elle étoit d'ailleurs d'une des premières maiſons de Pologne. Le comte, qui, du vivant de ſon mari, haïſſoit cette dame par contre coup, prit des ſentimens bien opposés, lorſqu'il la trouva veuve dans un voyage qu'il fit à Dreſde. Il y eut des paroles de portées pour le mariage; mais des aventures galantes, qui firent alors quelque bruit, indiſposèrent la veuve; le comte fut remercié.

Mort de madame de Konigſmarck.

Il fit dans ce même tems une perte à laquelle il fut extrémement ſenſible. Madame de Konigſmarck, ſa mère, dame de beaucoup d'eſprit & de mérite, & qui avoit fait pendant longtems les délices de la cour de Saxe, tomba malade, & mourut. Le comte avoit dans ſa perſonne un puiſſant appui auprès du roi: il auroit pu d'ailleurs, s'il eût voulu ſuivre ſes conſeils, y trouver des reſſources aſſurées pour parer ſes imprudences; mais la fougue de ſon tempérament ne lui permettoit pas toujours d'écouter la voix de la raiſon.

Cette mort lui procura beaucoup de richesses : outre les sommes immenses qu'il avoit reçues de cette dame, dans le tems que ses entreprises exigeoient qu'il dépensât beaucoup, il hérita encore de quelques terres & d'un mobilier très-considérable. Cette succession lui occasionna des affaires qui l'occupèrent en Saxe durant le reste de cette année : il ne retourna en France qu'au commencement de 1729.

Il ne fit, pour ainsi dire, que paroître à Paris. De nouvelles idées, au sujet du duché de Curlande, lui passant par la tête, il partit dès le mois d'avril pour aller en conférer dans différentes cours d'Allemagne. Il s'arrêta quelque tems à Dantzick, & se rendit à Berlin vers la fin de l'année. Le roi de Prusse ayant été invité à une fête billante que le roi de Pologne donnoit en Saxe, le comte y accompagna sa majesté prussienne. 1729. Le comte de Saxe revient à Paris, & repasse en Allemagne.

Il y eut un camp à Mulberg, où l'on vit arriver tout ce qu'il y avoit de plus considérable parmi les princes & les seigneurs allemands. Un mois entier fut employé en évolutions militaires, en fêtes, en divertissemens, en chasses. Dans tous ces différens exercices, le comte 1730. Il se distingue au camp de Mulberg, en Saxe.

s'attira l'applaudiſſement univerſel par ſon adreſſe, ſa force & ſa bonne grace. Il reconduiſit enſuite le roi de Pologne à Dreſde, puis il revint à Paris reprendre ſon train ordinaire de vie : c'eſt-à-dire, ſe livrant volontiers aux plaiſirs, mais ſe faiſant un devoir eſſentiel de l'étude des mathématiques, de la méchanique, en un mot, de tout ce qui pouvoit avoir trait à l'art de la guerre.

Son retour à Paris.

Au milieu de ſes plaiſirs & de ſes occupations, il ne pouvoit ſe diſtraire de la Curlande, ſes idées le ramenoient toujours à cet objet; & il venoit encore tout récemment de former des eſpérances qui l'engagèrent à renouveller le bail d'un très-bel hôtel qu'il avoit loué a Dantzick.

La ducheſſe douairière de Curlande monte ſur le trône de Ruſſie.

Le jeune czar étant mort dans le mois de janvier 1730, la duoheſſe douairière de Curlande avoit été appellée au trône de Ruſſie, & elle avoit pris poſſeſſion de cet empire le mois ſuivant. Le comte de Saxe ne pouvant s'imaginer qu'il fût abſolument mal dans l'eſprit de cette princeſſe, malgré la froideur qu'elle lui avoit témoignée, lorſqu'il l'avoit été voir à Dantzick, fit alors une tentative pour recouvrer ſes

bonnes graces. Il gagna un chambellan, qui se chargea de porter les premières paroles. On ne fit pas languir le comte sur ce qu'il avoit à espérer de cette démarche. Le chambellan n'eut pas plutôt proféré le nom du comte de Saxe, que l'impératrice lui ordonna de se retirer. Peu après, il fut disgracié dans toutes les formes & chassé de la cour. On lui substitua un gentilhomme Danois, qui s'étoit, depuis du tems, introduit à la cour de Russie par l'entremise du prince Menzikoff, auquel il étoit attaché. Ce gentilhomme, si connu sous le nom de *comte de Biron* *, ayant eu le bonheur de plaire à l'impératrice, elle le prit d'abord pour son chambellan; peu après, elle le nomma colonel de ses gardes: & enfin, à la mort de Ferdinand, duc de Curlande, elle eut le crédit, comme on le verra bientôt, de faire tomber la souveraineté de Curlande à ce même favori.

Le comte tâche en vain de renouer avec elle.

1731.

Le peu de succès de cette tentative auprès de la czarine, la disgrace du chambellan, le

* Selon l'auteur de *la description historique de l'empire russien*, imprimée cette année (1757,) il se nommoit *Biren* ou *Biron*. On le dit originaire de Curlande, né dans la roture.

choix d'un favori qui ne manqueroit pas de le desservir dans l'occasion, tout cela lui mit dans l'esprit une mélancolie profonde que la dissipation où il vivoit ne pouvoit vaincre. Sa principale ressource fut dans l'étude de l'art militaire. C'étoit véritablement sa passion favorite, & la plus capable d'effacer les impressions désagréables que les conjonctures faisoient
1732. sur son ame. Dans un voyage qu'il fit à Dresde, il se lia intimement avec le chevalier Follard qu'il trouva dans cette cour; ils passèrent ensemble des jours charmans à conférer sur la guerre, science pour laquelle ils avoient l'un & l'autre un goût dominant, une véritable passion que l'on ne peut concevoir à moins que d'être du métier.

Ses liaisons avec le chevalier Follard.

Les conférences habituelles avec le chevalier, l'étude continue qu'il faisoit des différentes parties de l'art militaire, lui acquirent la réputation qu'il méritoit: & l'on voit, par une lettre que le roi de Pologne lui écrivit sur quelques régimens que ce prince vouloit former pour son service, quel cas il faisoit des connoissances & de l'expérience du comte sur cette matière. On voit aussi, par sa réponse, avec

Le roi de Pologne consulte le comte sur la levée d'un régiment.

avec quelle attention il réfléchiſſoit ſur toutes les parties de l'art militaire. Il paroît, par le ſoin qu'il a eu de conſerver une copie de cette réponſe, & d'y faire dans la ſuite différentes additions, qu'il n'étoit pas oppoſé à ce qu'on en fît part au public. On la trouvera, avec la lettre du roi, à la fin du tome II de cet ouvrage, page 194 & ſuivantes.

Ce fut auſſi dans ce même tems d'embarras, de chagrin, & de mélancolie, qu'il rédigea en un corps d'ouvrage les obſervations qu'il avoit faites depuis longtems ſur l'art de la guerre. Il a jugé à propos de lui donner le titre de RÊVERIES, ſoit parcequ'il regardoit les différentes phaſes de la vie comme autant de rêves, ſoit parcequ'étant malade dans le tems qu'il fit cette rédaction, il crut que la fièvre & de plus l'ennui, dont il étoit accablé, auroient pu ſe faire remarquer dans la texture de cet excellent traité; ſur-tout, n'y ayant travaillé que pendant la nuit. *J'ai compoſé cet ouvrage en treize nuits*, dit-il à la fin de ce traité *; *j'étois malade : ainſi il pourroit bien ſe reſſentir de la fièvre que j'avois. Cela doit m'excuſer ſur la régu-* 1732. Il compoſe ſes rêveries.

* Voyez tom. II, page 151.

larité & l'arrangement, ainsi que sur l'élégance du style. J'ai écrit militairement, & pour dissiper mes ennuis.

Ce fut à la fin de décembre 1732 qu'il termina cet ouvrage. L'indisposition qu'il avoit ressentie dans le courant de ce mois s'étant enfin un peu dissipée, il alla, au commencement

1733. de janvier, faire sa cour à Versailles; & le 12 du même mois, il partit pour Dresde. Il n'eut pas le bonheur d'y voir le roi son père : ce prince venoit de partir, pour aller tenir une diète générale qu'il avoit indiquée à Varsovie. Ce monarque tomba malade presqu'en arrivant, & enfin il mourut le premier février suivant.

Il part pour Dresde.

Mort du roi de Pologne, électeur de Saxe.

Le prince électoral, devenu par cette mort possesseur de la riche succession de son père, se vit obligé de suspendre sa douleur, pour penser efficacement aux moyens de se ménager aussi la couronne de Pologne.

Deux concurrens aspirent au trône de Pologne.

Ce prince se trouva alors dans des conjonctures très-embarrassantes. On vit paroître sur les rangs Stanislas Leczinski, rival d'autant plus redoutable, qu'il avoit dans un degré éminent toutes les qualités requises pour monter sur un

trône qu'il avoit déjà occupé en vertu d'une élection aussi solemnelle que légitime. Contraint, après un règne assez court, de céder à la fatalité des conjonctures, il avoit abdiqué la couronne, en conservant un titre qu'il méritoit à tant d'égards. Devenu ensuite beau-père du roi de France, cette alliance auguste donnoit un nouveau poids à ses prétentions, & augmentoit l'attachement des seigneurs polonois, avec lesquels il avoit conservé des liaisons. Il fut élu de nouveau, le 12 de septembre. L'électeur de Saxe, protégé par les armes de l'empereur Charles VI & de la Russie, fut couronné le cinq octobre suivant.

Stanislas Leczinski remonte sur le trône.

L'électeur de Saxe est aussi couronné peu après.

Les puissances protectrices de ces deux illustres concurrens s'étant déclaré la guerre, le comte de Saxe revint en France pour y servir: l'électeur, son frère, fit en vain des efforts pour le retenir; il lui offrit même le commandement général de ses troupes. Le comte, qui regardoit alors la France comme sa patrie, remercia le prince, prit congé de la cour de Dresde, & se rendit à Paris, d'où il partit peu après pour aller servir sur le Rhin, dans l'armée qu'y commandoit le maréchal de Berwick.

Le comte de Saxe refuse le commandement des troupes de l'électeur de Saxe.

Il revient en France, pour y servir.

Ce général, qui connoissoit les talens du comte, le chargea de tenter le passage du Rhin. Cette commission fut exécutée avec une intelligence, une promptitude & un secret admirable. Le comte, à la tête de vingt compagnies de grenadiers & de deux mille fusiliers, trouva moyen de passer le fleuve, & d'aborder vers un endroit où il n'y avoit point d'ennemi. Ce passage se fit le 12 octobre : le lendemain, il y eut un pont de construit, à la gauche du fort de Khel; une grande partie de l'armée y passa le même jour, & le reste suivit le lendemain. On jetta alors un nouveau pont sur la droite du fort : la place fut investie, puis assiégée dans les formes; & l'on ouvrit la tranchée la nuit du 17 au 18. Le comte fut de tranchée la nuit du 23 au 24, & y donna des preuves de la plus grande intrépidité, aussi bien qu'à l'assaut qui fut donné le 26. Cette attaque, quoique très-vigoureuse, n'ayant pas réussi, on résolut de la reprendre le 28 : mais le gouverneur capitula le 27.

Il franchit le passage du Rhin.

Siége du fort de Khel.

La place est emportée.

On s'étoit mis trop tard en campagne pour être en état de la tenir longtems. Contens de cette expédition, les François s'assurèrent de

Cette expédition termine la campagne.

trois paſſages ſur le Rhin, l'un au fort de Khel, l'autre à l'iſle du Marquiſat, & le dernier au pont de Huningue. Le 13 novembre, les troupes repaſsèrent le Rhin, pour prendre leurs quartiers d'hyver.

On reprit la campagne au mois de mars ſuivant, & on ſe propoſa de faire le ſiége de Philiſbourg : mais, pour donner le change aux ennemis, on fit marcher un corps conſidérable vers Luxembourg. On s'exerça alors pendant quelque tems à la petite guerre; & le comte, qui aimoit toujours à faire des choſes extraordinaires, ſe propoſa d'aller, à la tête de deux cent dragons, attaquer un convoi conſidérable qui étoit eſcorté de douze cent hommes. Cette téméraire entrepriſe lui réuſſit : il battit l'eſcorte, & ſe rendit maître du convoi. 1734. On rentre en campagne. Le comte s'empare d'un convoi.

L'armée de France en Allemagne étoit diviſée en trois corps; l'un, commandé par le maréchal de Berwick; le ſecond, par le duc de Noailles; & le troiſième, par le comte de Belliſle. C'étoit dans ce dernier corps que le comte de Saxe étoit deſtiné à ſervir. Il eut une grande part aux attaques de Traërback. Cette

place ayant été investie le 8 du mois d'avril, il y eut le 27 du même mois deux assauts consécutifs, où le comte, emporté par sa valeur, courut les plus grands risques. Il y eut, entre autres, dans le second, sept grenadiers qui furent tués à côté de lui, sans qu'un péril aussi évident fût capable de rallentir son ardeur. La place fut emportée le 2 mai suivant.

Prise de Traerback.

Après cette expédition, le comte de Bellisle ayant reçu ordre de marcher à Coblentz, il s'y rendit, & fit le blocus de cette place. Le comte de Saxe ne voyant point alors d'occasion de se signaler, passa dans l'armée du maréchal de Berwick qui marchoit à Etlinghen, pour chasser les ennemis de leurs lignes. Le maréchal le voyant arriver, lui donna, dans le compliment qu'il lui fit, les preuves les plus signalées d'estime & de confiance. *J'allois*, lui dit-il, *faire venir trois mille hommes du corps de monsieur de Noailles; mais vous seul me valez ce renfort. Il s'agit ici de l'honneur de la France; il est inutile que je vous le recommande.* Le comte répondit parfaitement à l'idée que le maréchal avoit de lui : il pénétra dans les lignes à la tête d'un détachement de grenadiers,

Le comte passe dans l'armée du maréchal de Berwick.

Compliment que lui fait le maréchal.

fit un maſſacre affreux de ce qui ſe trouva devant lui, força le reſte de fuir & d'abandonner l'artillerie.

On fit enſuite le ſiége de Philiſbourg, qui ſe rendit le 17 du mois de juillet, après ſix ſemaines de tranchée ouverte.

Le comte ſe diſtingue au ſiége & à la priſe de Philiſbourg.

Le comte de Saxe ſe ſignala de manière, dans les différentes opérations de ce ſiége, que ſa majeſté le nomma lieutenant général de ſes armées; le brevet fut ſigné par le roi le premier du mois d'août 1734. Le maréchal de Berwick ayant été tué le 12 juin d'un coup de canon, le maréchal d'Asfeld, qui prit enſuite le commandement de l'armée, témoigna au comte la même confiance, & l'appelloit ordinairement *ſon bras droit*. Il l'employa dans toutes les conjonctures difficiles; & principalement dans ce qu'on appelle les coups de main, où il falloit de la tête & de la réſolution.

Il eſt fait lieutenant général.

Le comte de Saxe ſe diſtingua de même dans la campagne ſuivante, par ſa bravoure & ſon intrépidité; mais ce qui lui mérita les plus grands éloges dans cette campagne, ce fut l'intelligence ſupérieure avec laquelle il ſçut, avec très-peu de monde, tenir en reſpect un ennemi beaucoup plus fort que lui. 1735.

On lui confie la garde du Rhin.

Le prince Eugène avoit conſervé ſon camp de Bruchſal & celui de Heidelberg, dans l'intention de paſſer le Rhin à Manheim avec ſon armée, & d'entrer enſuite dans le pays Meſſin. Le maréchal de Coigni, qui avoit pénétré ſes vues, rappella les troupes qu'il avoit ſous Mayence, donna au comte de Saxe quatorze bataillons & dix eſcadrons, & le chargea du ſoin d'arrêter le prince à Manheim. Le comte s'y rendit : & mettant en uſage ſes réflexions & ſon expérience, il ſçut, par une manœuvre admirable, tenir tellement l'armée ennemie en reſpect, que jamais les Impériaux n'osèrent tenter le paſſage du Rhin. La dextérité de ſa conduite, dans cette occurrence, ſauva les provinces frontières d'une invaſion qu'il n'étoit pas facile d'éviter.

Il empêche le prince Eugène de paſſer ce fleuve.

Différentes commiſſions plus ou moins importantes, dont il fut chargé durant le cours de cette campagne, le tinrent dans une activité continuelle, juſqu'au mois de novembre, qu'il y eut enfin une ſuſpenſion d'armes. Elle fut ſuivie de la paix, dont les articles furent longtems à ſe conclure, à cauſe de l'importance des objets.

Fin de la guerre.

Ce

Ce fut en conséquence de cette paix que le roi Auguſte, électeur de Saxe, demeura poſſeſſeur du trône de Pologne, par l'abdication que fit en ſa faveur le roi Staniſlas, en ſe conſervant néanmoins le nom, les titres, & les honneurs de roi de Pologne & de grand duc de Lithuanie. Le grand duché de Toſcane fut donné au duc de Lorraine, pour l'indemniſer des duchés de Lorraine & de Bar qu'il céda à la couronne de France, laquelle les rétrocéda au roi Staniſlas, avec toutes leurs dépendances, pour être, après la mort de ce prince, réunies en pleine ſouveraineté & pour toujours à la France. Tels furent les principaux articles du traité qui fut conclu alors.

L'électeur de Saxe reste poſſeſſeur du trône de Pologne.

Le roi Staniſlas est duc de Lorraine.

Durant le cours de ces arrangemens, on reçut la nouvelle de la mort du prince Ferdinand duc de Curlande, dont la ſucceſſion éventuelle avoit cauſé juſqu'alors tant d'agitations entre la Moſcovie & la Pologne. Biron, qui avoit ſuccédé au comte de Saxe dans la faveur de la ducheſſe douairière de Curlande, alors impératrice de Ruſſie, ſçut bien mieux ſe conſerver dans ſes bonnes graces. Auſſi s'intéreſſa-t-elle ſi vivement pour lui à la mort de Ferdi-

Mort de Ferdinand, duc de Curlande.

Le comte de Biron lui succède.

nand, qu'elle le fit élire duc de Curlande. Le comte de Saxe, ſenſiblement piqué de voir un rival revêtu de ſes dépouilles, n'eut cependant d'autre parti à prendre que de recourir à la voie impuiſſante des proteſtations.

Proteſtation du comte de Saxe.

Pour charmer ſon dépit, & en même tems mettre à profit le repos auquel il ſe voyoit condamné par la paix, il ſe remit à l'étude de l'art de la guerre. Ainſi, loin de ſe tranquilliſer ſur la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & ſur les notions que ſon expérience lui avoit procurées ſur la guerre, il n'eut pas la vanité de croire qu'il en ſçavoit aſſez ſur un art auſſi étendu. Il voulut conſulter les auteurs anciens qui en avoient traité avec ſuccès. Ce fut alors qu'il lut en entier Polybe & d'autres auteurs. Non content de travailler ſeul, il chercha à conférer avec les ſçavans & les connoiſſeurs. Le chevalier Follard étoit celui qu'il conſultoit par préférence. Il paſſoit ordinairement trois heures par jour avec lui; & ils ſe communiquoient réciproquement leurs idées & leurs réflexions ſur les opérations militaires.

Le comte de Saxe ſe livre à l'étude de l'art militaire.

1740. Il employa auſſi quelque partie de ce tems à relire *ſes rêveries*; & y fit quelques augmen-

Il fait quelques aug-

tations, dans lequelles il aisé de remarquer la connoissance profonde qu'il avoit de son art, & quelle attention il apportoit pour perfectionner notre tactique sur ce qu'il observoit de plus utile, soit dans les anciens, soit dans les modernes. Il avoit une prédilection singulière pour Onozander*, auteur grec peu connu parmi nous : la lecture qu'il fit de son ouvrage, quoique d'après une fort mauvaise traduction, lui plut tellement, qu'il ne lui étoit pas possible de la quitter : dans quelque circonstance que ce pût être, on pouvoit être sûr que le comte de Saxe avoit un *Onozander* dans sa poche.

mentations à ses rêveries.

Son affection pour Onozander, auteur grec.

Ce qui sans doute pourra surprendre, c'est

* Onozander, auteur grec, vivoit sous les empereurs romains. Il s'est rendu célèbre par son ouvrage intitulé, Λόγος στρατηγικὸς, *discours pour la conduite d'une armée*; ou, comme on l'a traduit, *du devoir, & des vertus d'un général d'armée*. La traduction françoise est en vieux langage & très-désagréable à lire; mais le comte de Saxe, qui en trouvoit le fond très-excellent, en faisoit le sujet ordinaire de se, réflexions, sans trop s'embarrasser si la diction étoit exacte ou non. On nous promet actuellement une traduction de cet auteur, sur l'excellence de laquelle on peut prononcer d'avance. Il suffit de dire qu'on en sera redevable aux soins d'un officier de réputation, également recommandable dans les lettres & dans les armes. C'est monsieur le baron de Zurlauben, de l'académie royale des inscriptions, brigadier des armées du roi, & auteur de l'histoire militaire des Suisses. Les notes, dont il enrichit sa traduction d'Onozander, donneront un nouveau prix à cet ouvrage.

que cette férieufe application ne l'empêchoit nullement de fe livrer aux plaifirs : tout marchoit enfemble, un tempérament des plus robuftes fourniffoit à tout : occupé de l'étude de la guerre, avec tout le recueillement de l'homme de cabinet, il paroiffoit, hors de là, n'être fait que pour la plus grande diffipation; peu conftant dans fes goûts, il ne cherchoit qu'à les varier; & en tout il fe conduifoit affez cavalièrement, & fouvent fans beaucoup de délicateffe.

Il ne perd point de vue fes prétentions fur la Curlande.

Au milieu de ce cahos d'occupations & de plaifirs, il ne perdoit point de vue fes prétentions fur la Curlande; & il entretenoit toujours des relations intimes avec les principaux des états de ce pays : les obftacles infurmontables que devoit lui former l'élection du comte de Biron, fi fortement protégé par la czarine, ne furent point capables de le faire renoncer à fes efpérances.

Il va à Drefde.

Pour être plus à portée de fuivre fes correfpondances, & veiller de près aux négociations qu'il entretenoit pour la validité de fes droits, il réfolut de faire un voyage à Drefde. C'étoit la feconde fois qu'il y alloit depuis la fin de

la guerre. Dans le premier voyage, il n'avoit eu pour objet que de regagner les bonnes graces du roi ſon frère, contre lequel il avoit porté les armes, en ſervant en France pour ſoutenir les droits du roi Staniſlas. Le raccommodement fut bientôt fait. Le comte de Livri étoit de ce premier voyage : comme il avoit été lié intimement avec le monarque Polonois, lorſque ce prince, du vivant du roi ſon père, étoit venu voir la cour de France, ſon entremiſe ne fut pas inutile au comte de Saxe. La réconciliation fut cimentée par de riches préſens que lui fit le roi Auguſte.

Le ſecond voyage, qui eſt celui dont il s'agit ici, ne fut pas heureux pour le comte de Saxe. Accoutumé à ſe diſtinguer dans toutes les occaſions, ſoit dans les exercices militaires, ſoit dans les parties de chaſſe ou dans les fêtes galantes, il ſe bleſſa dangereuſement dans une grande chaſſe qui ſe fit à Mauritzbourg. Une chûte violente lui fracaſſa le genou, & renouvella la bleſſure qu'il avoit reçue à la cuiſſe, il y avoit déjà pluſieurs années, lorſqu'il s'étoit ſi vigoureuſement défendu contre un parti ennemi qui vouloit l'enlever dans l'auberge de

Il ſe bleſſe à la chaſſe.

Crachnitz. Il fut traité avec tout le soin possible : cependant tout le secret de l'art ne put le guérir parfaitement ; & on ne trouva d'autre ressource que de lui ordonner les eaux minérales de France, qui ont effectivement une vertu souveraine pour les plaies.

Il passe en Languedoc, pour y prendre les eaux de Balaruc.

Il fut donc obligé de repasser en France, & se rendit en Languedoc, où les eaux si renommées de Balaruc lui procurèrent le soulagement qu'il desiroit. Il profita de cette occasion pour parcourir la Provence ; il vit entr'autres les ports de Marseille & de Toulon, & fut reçu partout avec beaucoup de distinction. Matthews, amiral d'Angleterre, dont la flotte étoit alors vis-à-vis de Toulon, lui donna une fête magnifique sur son bord, & lui fit rendre tous les honneurs possibles.

Le comte de Saxe fut bientôt rappellé à Paris, par un événement qui menaçoit l'Europe de grandes révolutions. L'empereur Charles VI mourut, & laissa une succession immense, sur laquelle l'Espagne, la Pologne, la Prusse & la Bavière formèrent leurs prétentions. L'archiduchesse Marie-Thérèse, grande duchesse de Toscane, & fille aînée de Charles VI, préten-

Mort de l'empereur Charles VI.

doit, de son côté, succéder seule à son père, en vertu d'une pragmatique sanction, par laquelle ce prince lui avoit assigné la succession indivisible de ses états héréditaires. Il lui avoit fait épouser le grand duc de Toscane, dans l'espérance qu'un fils de cette aînée, conservant le patrimoine de la maison d'Autriche, pourroit dans la suite parvenir à y joindre l'empire.

Charles VI se donna beaucoup de soins pour faire garantir sa pragmatique par toutes les puissances de l'Europe & par les états de l'empire. Il y eut à ce sujet quelques oppositions; & même les parties intéressées, qui adhérèrent dans le tems au décret impérial, se réservèrent toujours une porte ouverte pour revenir contre leur garantie, sur ce que l'empereur, en l'exigeant des états, avoit déclaré qu'il n'entendoit en cela préjudicier aux droits & aux prétentions de qui que ce fût.

Prétentions de différentes puissances sur la succession de ce prince.

Après la mort de ce prince, les puissances qui prétendoient à sa succession s'empressèrent de faire valoir leurs droits par des écrits de toute espèce. L'archiduchesse Marie-Thérèse fit usage des siens, en commençant par se faire couronner reine de Hongrie. Après que l'on eût ré-

pandu de part & d'autre beaucoup de manifestes, où chacun prétendoit mettre de son côté la raison & la justice, on en vint à des démarches plus sérieuses & plus décisives. On prit les armes.

1741. La France épousant les intérêts de Charles, électeur de Bavière, qui étoit un des principaux prétendans, lui fournit des troupes. Elles passèrent le Rhin au mois d'août, & se rendirent à Donavert, où elles s'embarquèrent sur le Danube pour aller à Passau, dont l'électeur s'étoit emparé le mois précédent. Ce prince entra ensuite en Bohême, & alla camper le 19 Novembre à quelque distance de Prague, où il fut bientôt joint par le roi de Prusse, autre prétendant redoutable, qui s'étoit déjà signalé par des exploits. Ce monarque, trouvant les voies de fait plus courtes & plus efficaces que les négociations & les mémoires, avoit pris le parti de démontrer ses prétentions sur la Silésie, en commençant par s'emparer de cette riche province.

La France appuie les prétentions de l'électeur de Bavière.

Pendant les premières agitations qu'avoit occasionnées la succession de Charles VI, le comte de Saxe avoit été occupé du soin de

redonner

redonner quelque vigueur à ses inutiles espérances sur la possession du duché de Curlande. L'impératrice de Russie étoit morte le 28 octobre 1740, huit jours après Charles VI. Elle avoit nommé, pour son successeur au trône, un prince encore enfant; &, en attendant qu'il fût en âge de gouverner ses états, elle avoit désigné, pour régent de l'empire moscovite, ce même comte de Biron qu'elle avoit fait duc de Curlande. Peu après, les affaires changèrent de face. Le jeune prince fut déposé : Elisabeth Petrowna, fille de Pierre le grand, monta sur le trône. Biron fut disgracié, & chassé de la cour & du duché de Curlande, qui se trouva encore une fois vacant. C'étoit une belle occasion au comte de Saxe pour faire valoir ses anciens droits; mais le prince Ernest de Brunswick-Lunebourg s'étant mis sur les rangs, sçut si bien disposer les esprits, tant en Pologne qu'en Curlande, qu'il parvint à obtenir ce duché : le comte de Saxe n'eut autre chose à faire qu'à protester de nouveau; ce fut aussi le parti qu'il prit. Cette protestation * est dattée de Paris, le 5 mai 1741.

Mort de l'impératrice de Russie.

Le comte de Biron est chassé du duché de Curlande.

Le prince Ernest de Brunswick-Lunebourg est élu duc de Curlande.

Protestation du comte de Saxe.

* Voyez tome II, pag. 112.

Ne pouvant alors rien faire de plus pour une souveraineté que le possesseur actuel paroissoit devoir garder longtems, le comte de Saxe ne pensa plus qu'à faire ses préparatifs pour aller à l'armée. Il partit de Paris le 11 août, passa à Strasbourg, d'où il alla joindre les troupes auxiliaires de France, dont l'électeur de Bavière venoit d'être déclaré généralissime.

Il se rend à l'armée du duc de Bavière.

Après s'être acquitté avec succès de quelques expéditions qui n'étoient que les préliminaires du grand projet que l'on avoit en vue, il se rendit au camp près de Prague, & fut chargé par l'électeur de tout ce qui concernoit l'entreprise sur cette grande ville. On peut voir une partie de ce détail, & la conduite qu'il tint alors, dans les lettres que l'électeur de Bavière lui écrivit, & dans les réponses qu'il fit à ce prince : ces différentes pièces font partie d'une longue lettre * qu'il écrivit au chevalier Follard le 28 novembre 1741. On ne fera ici que rapporter succinctement le fait principal.

On voit, par cette datte, que la saison étoit déjà très-avancée, lorsqu'on fit les approches de Prague. Il avoit fallu en effet quelque tems

* Voyez tome II, pag. 218.

pour que l'électeur de Bavière pût se rendre en Bohême, & que les troupes auxiliaires de France allassent le joindre. D'ailleurs, la marche avoit peut-être été retardée par l'indécision où l'on avoit été par rapport aux opérations de cette campagne. Il avoit semblé d'abord que l'électeur, étant entré dans l'Autriche, avoit eu dessein de faire le siége de Vienne. Les Autrichiens avoient paru l'appréhender; & leur crainte avoit été d'autant mieux fondée, que l'électeur de Bavière avoit fait faire une sommation au comte de Kevenhuller, gouverneur de Vienne. Quoi qu'il en soit, cette ville ne fut point assiégée, & l'on passa en Bohême.

On n'arriva près de Prague que vers la fin de novembre. L'électeur s'étant rendu à son camp, chargea le comte de Saxe des opérations du siége. La rigueur de la saison, le défaut de vivres, le grand nombre de troupes qui formoient la garnison, trente mille hommes qui accouroient au secours de la place, ces différens obstacles faisoient penser différemment sur le succès de l'entreprise. Les uns étoient persuadés qu'on seroit obligé d'y renoncer; d'autres ne voyoient d'espérance de réussir, qu'en

L'électeur de Bavière campe près de Prague.

Le comte de Saxe est chargé des opérations du siége.

brusquant une attaque : mais la difficulté étoit de sçavoir comment on s'y prendroit. Les avis ne s'accordoient point, & le tems pressoit ; les trente mille hommes de secours n'étoient plus qu'à cinq lieues de Prague ; il falloit dans l'instant prendre un parti décisif.

Ce fut aussi ce que fit le comte de Saxe : il forma le plus hardi projet que l'on pût concevoir, & il l'exécuta avec une vivacité, telle que l'exigeoient les conjonctures. Le 25 novembre, la tranchée fut ouverte ; cette même nuit, Prague fut emportée. Voici en peu de mots comment cette affaire se passa.

Le comte, qui se connoissoit en hommes, en avoit choisi un bien capable de suivre & d'exécuter le projet qu'il avoit conçu. C'étoit monsieur de Chevert, aujourd'hui lieutenant général, alors lieutenant colonel au régiment de Beauce, homme de tête & de main, également en état d'inspirer dans un conseil les plus sages résolutions, & d'exécuter les plus hardies à la tête de gens de sa trempe. Tel étoit l'officier que le comte de Saxe fit dépositaire du secret de son entreprise. Il le chargea d'escalader Prague d'un côté, tandis que d'ailleurs

Son projet sur Prague.

Il le confie à monsieur de Chevert, alors lieutenant colonel.

on formeroit deux attaques, vers lesquelles la plus grande partie de la garnison ne manqueroit pas de se porter.

Escalade de Prague par monsieur de Chevert.

Tout fut ponctuellement exécuté. Dans le plus fort du fracas de l'artillerie, on planta les échelles, l'escalade se fit ; & le brave Chevert fut le premier officier qui entra dans la place. Il se fit précéder par un sergent déterminé, qui suivant avec confiance l'instruction * singulière que lui avoit donné ce commandant, franchit les murs de Prague, & égorgea la sentinelle qui étoit là en faction : monsieur de Chevert, qui étoit sur ses pas, suivi du fils aîné du maréchal de Broglio, & d'une foule de grenadiers & de dragons, marcha aussitôt vers une des portes de la ville où étoit le comte de Saxe. Il fallut, chemin faisant, croiser les baïonnettes avec quelques troupes de la garnison, qui voulurent faire résistance ; mais elles cédèrent bientôt au nombre des assaillans. Monsieur de Chevert,

* Telle fut l'instruction que M. de Chevert donna au sergent qu'il chargea de tenter, le premier, l'escalade du rempart. *Tu monteras par-là*, lui dit-il d'un ton capable d'inspirer du courage & de la résolution ; *en approchant du haut du rempart, on criera* QUI VIVE ? *tu ne répondras rien ; on criera la même chose une seconde fois, tu ne répondras rien encore, non plus qu'au troisième cri. On te tirera, on te manquera : tu égorgeras la sentinelle ; & j'arrive là pour te soutenir.*

arrivé à la porte de la ville, désarme le corps de garde, baisse le pont-levis; & le comte de Saxe se vit dans un instant maître de Prague. En s'emparant de cette ville, il sçut la conserver; les ordres qu'il avoit donnés à cet égard furent si bien observés, qu'il n'y eut ni brigandage, ni effusion de sang : exemple peut-être unique d'une ville prise de nuit, l'épée à la main, sans massacre ni pillage.

L'électeur de Bavière entre dans Prague : il est couronné roi de Bohème.

L'électeur de Bavière y entra le jour même. Il s'y fit couronner roi de Bohème le 7 décembre; le lendemain il reçut les hommages de la ville, & dîna en public. Ce fut pendant ce dîner que le comte de Saxe ayant fait son compliment au nouveau roi sur sa dignité, ce prince lui répondit, en riant : *Oui, me voilà roi de Bohème, à peu près comme vous êtes duc de Curlande.*

En effet, cette royauté ne fut pas d'une durée bien longue. La reine de Hongrie recouvra Prague environ dix-huit mois après, & s'y fit couronner le 11 avril 1743.

Le nouveau roi de Bohème partit de Prague quelque temps après son couronnement, pour se rendre à Munick. Comme il devoit prendre

ſa route par Dreſde, le comte de Saxe l'accompagna juſques dans cette ville, & y paſſa une partie du mois de janvier. Pendant ce peu de ſéjour, le roi de Bohème, qui s'étoit rendu dans ſon électorat de Bavière, y avoit déjà eſſuyé diverſes révolutions. Il ne fut pas plutôt dans ſa capitale, qu'il fallut penſer à s'en éloigner. Les Autrichiens s'en étant approchés en forces, s'en emparèrent vers le milieu de janvier; & le prince n'eut que le tems de ſe retirer à Manheim, où il reſta juſqu'au 24 janvier, qu'ayant été élu empereur, il paſſa à Francfort pour s'y faire couronner.

Le comte ſe rend à Dreſde.

1742.

Les Autrichiens s'emparent de la Bavière.

L'électeur eſt élu empereur.

Sur la fin de janvier, le comte ſe rendit à Pilſek en Bohème, où étoit le quartier général de monſieur le maréchal de Broglio. La rigueur de la ſaiſon ayant obligé de part & d'autre à ſuſpendre toute hoſtilité, on demeura tranquille juſqu'au mois de mars.

Le comte paſſa ce tems de repos à Prague, d'où il partit le 15 de mars pour une expédition dont il fut chargé. Il s'agiſſoit de s'emparer d'Egra, ville de Bohème, dont la conſervation étoit d'autant plus importante aux ennemis, qu'ils y avoient tous leurs ma-

Le comte eſt chargé d'une entrepriſe ſur Egra.

gaſins. La place étoit bien fortifiée ; elle avoit d'ailleurs une bonne garniſon ; en un mot, elle étoit tellement pourvue de tout ce qu'il falloit pour faire une longue & vigoureuſe défenſe, que le prince Charles, qui commandoit alors l'armée Autrichienne, avoit cru pouvoir ſe diſpenſer d'y jetter du ſecours.

Le comte de Saxe l'inveſtit le deux avril : la nuit du 7 au 8, la tranchée fut ouverte ; & après différentes attaques très-vivement ſoutenues de de part & d'autre, la ville fut forcée de ſe rendre. Cette conquête, qui aſſuroit celle de la Bohème, facilitoit d'ailleurs la communication avec la Bavière & le haut Palatinat.

Il s'en empare.

Cette brillante expédition, qui ſuccédoit de ſi près à la priſe de Prague, donna un nouveau luſtre à la réputation du comte. L'empereur en particulier fut tranſporté de joie lorſqu'il reçut cette nouvelle ; & il lui écrivit de ſa propre main dans des termes qui font bien voir combien il étoit ſenſible à un événement d'une telle conſéquence.

Lettre de l'empereur au comte de Saxe, ſur la priſe d'Egra.

Souffrez à mon amitié, cher comte de Saxe, lui dit-il, *de prendre pour elle le zèle que vous ne devez qu'à la gloire du puiſſant monarque que vous*

vous servez, afin qu'il me soit permis de vous en remercier, & de vous complimenter sur la conquête importante, que vous venez de faire, de la forte place d'Egra. Je vous devois déjà celle de Prague; & c'en étoit assez pour mériter mon estime particulière : mais vous en voulez à ma reconnoissance. Que ne puis-je vous rendre des services aussi essentiels que ceux que vous me rendez! Mes ennemis ont évacué quelques places de mes états, à l'approche de l'armée françoise; mais les désordres qu'ils y ont commis sont irréparables. Que ne pouvez-vous être partout! &c. *Sur ce, je prie dieu, cher comte de Saxe, qu'il vous ait en sa sainte & digne garde*, &c. A Francfort, ce 25 avril 1742.

Le comte de Saxe se rendit à Dresde peu après l'expédition d'Egra. Comme il avoit dessein de passer en Russie, pour y solliciter la réstitution d'une terre* qu'il avoit en commun, du côté de sa mère, avec le comte de Lowenhaupt, il voulut auparavant en conférer avec le ministre de cette cour qui étoit alors à Dresde. Celui-ci le confirma dans son dessein, & lui donna, pour la cour de Russie, des lettres de

Le comte se rend à Dresde.

Il passe en Russie, & retourne à Dresde.

* Cette terre avoit été confisquée sous le règne précédent.

recommandation, qui firent leur effet. La confiſcation fut révoquée : peu après, il repartit pour Dreſde où il arriva vers la fin du mois de juillet.

Changement dans les affaires en Allemagne.

Les affaires d'Allemagne étoient alors dans un état bien différent de celui où il les avoit laiſſées. Le roi de Pruſſe, après avoir gagné ſur les Autrichiens une bataille à Czaſlaw, avoit fait ſa paix, & ſigné un traité de neutralité. L'Angleterre, la Pologne, le Danemarck, la Moſcovie & la Hollande y avoient accédé : ainſi tout le poids de la guerre rouloit alors ſur les Bavarois & ſur les troupes auxiliaires de France.

L'accommodement du roi de Pruſſe avoit dérangé tous les projets de la campagne; de manière, qu'au lieu de penſer à aller attaquer les Autrichiens, il fallut prendre des meſures pour ſe défendre. Les troupes que la reine de Hongrie avoit en Siléſie s'étoient retirées de cette province, pour venir renforcer l'armée qu'elle avoit en Bohème. Prague fut inveſtie, & enſuite aſſiégée; & bientôt les troupes qui étoient dans la place éprouvèrent la plus affreuſe diſette.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque le comte de Saxe partit de Dreſde pour ſe rendre à l'armée. Comme il n'y avoit pas moyen de penſer à entrer dans Prague, il paſſa en Bavière, dans le corps d'armée qu'y commandoit le maréchal de Maillebois. Le comte de Saxe paſſe en Bavière.

L'objet principal étoit alors de ſecourir les troupes aſſiégées dans Prague. Pendant que l'on prenoit des meſures pour exécuter ce projet, le prince Charles, qui commandoit les Autrichiens, fit ouvrir la tranchée la nuit du 16 au 17 d'août, & il pouſſa les attaques avec une extrème vigueur. D'une autre part, les aſſiégés firent la plus belle défenſe, & tinrent ainſi l'ennemi en échec juſqu'au 13 ſeptembre que le prince Charles leva le ſiége, pour aller diſputer l'entrée de la Bohème aux troupes qui accouroient au ſecours de Prague. Effectivement le maréchal de Maillebois & le comte de Saxe s'étoient mis en marche, après avoir concerté leurs opérations avec le comte de Seckendorff, général bavarois. Ils comptoient s'avancer juſqu'à Saltz, où la jonction devoit ſe faire avec le maréchal de Broglio. Elle fut empêchée par les Autrichiens, qui, informés des mouvemens

Le maréchal de Maillebois & le comte de Saxe marchent au ſecours de Prague.

Ils ne peuvent faire leur jonction avec le maréchal de Broglio.

des François, s'étoient déjà emparés de ce poste. On tenta inutilement de vaincre les obstacles; on essaya de donner le change aux ennemis par des marches & des contre-marches très-fatigantes, sur-tout dans le plus rigoureux de la saison; tout cela ne fit que ruiner les troupes: & enfin le maréchal de Maillebois fut obligé de se mettre à couvert, en se repliant sur Egra.

Le maréchal de Broglio n'ayant donc pas pu faire la jonction projettée, reconduisit ses troupes à Prague, d'où il partit peu après pour aller relever monsieur de Maillebois; lequel, après avoir quitté Egra, avoit pris la route du haut Palatinat, dans la crainte d'être coupé par les Autrichiens, qui le côtoyèrent longtems, & le suivirent jusques sur le Danube.

Le maréchal de Broglio va relever le maréchal de Maillebois.

Le maréchal de Broglio arriva le 16 de novembre à l'armée de monsieur de Maillebois, laquelle il trouva aussi délabrée, pour le moins, que celle qu'il avoit laissée à Prague. Les soldats & les officiers, exténués de fatigue, ne respiroient que les quartiers d'hyver. On commença par les cantonner entre l'Iser & le Danube. Mais à peine commençoit-on à jouir de quel-

que repos, qu'il fallut reprendre les armes. Le prince Charles, informé du peu de résistance qu'il y avoit à craindre de la part des troupes rendues de fatigues, s'avança vers Deckendorff & Landau, s'empara de ces deux places, & fit environ cinq cent prisonniers. Le comte de Saxe ayant été chargé de se porter de ce côté-là, reprit les deux places, chassa les Autrichiens, & les força de se retirer du côté de Passau. Les ennemis ne réussirent pas mieux devant Branaw qu'ils assiégèrent ensuite; ils furent bientôt contraints de se retirer.

Le comte de Saxe reprend deux places, dont les ennemis s'étoient emparés.

Après ces derniers efforts, il ne fallut plus penser qu'à prendre du repos. Ce fut en vain que monsieur de Seckendorff voulut faire entrer le maréchal de Broglio dans un projet qu'il avoit formé contre le général Bérenklaw: le maréchal ne voulut point y entendre; il ne s'occupa plus que du soin de faire prendre des quartiers d'hyver à ses troupes. Il les logea entre l'Inn & l'Iser, & envoya la partie commandée par le comte de Saxe, en cantonnement, de l'autre côté du Danube.

On prend les quartiers d'hyver.

Le comte, qui avoit quelque peine à se voir éloigné de Prague & d'Egra, dont la prise étoit

Le comte, mécontent du quartier qui lui étoit assigné, s'en plaint au maréchal de Broglio.

son ouvrage, fit de fortes représentations au maréchal, pour l'engager à changer ces dispositions : il lui en marqua même ce qu'il en pensoit, dans une lettre * qu'il lui écrivit à ce sujet; mais toutes les remontrances furent inutiles : les arrangemens pris subsistèrent.

Pendant ce tems-là, l'armée françoise, enfermée dans Prague, se trouvoit réduite aux plus affreuses extrémités. On n'entrevoyoit aucune apparence de pouvoir être secouru, & l'on n'y reçut d'autre nouvelle alors qu'un ordre d'évacuer Prague, & de sauver l'armée françoise, à quelque prix que ce fût.

Cet ordre n'étoit pas facile à exécuter. La ville se trouvoit environnée de troupes, les habitans étoient autant d'espions, on ne pouvoit faire aucun mouvement que l'ennemi n'en fût informé. D'ailleurs, la saison devenoit de jour en jour plus rigoureuse : la plupart des officiers & des soldats étoient malades; le maréchal de Bellisle l'étoit lui-même. Ce général, néanmoins, surmonta tous ces obstacles, & entreprit une des plus belles retraites dont jamais l'histoire ait fait mention. Elle se fit la nuit du 16 au 17 dé-

Le maréchal de Bellisle sauve l'armée enfermée dans Prague.

* Voyez tome II, page 237.

cembre, à travers les glaces & les neiges ; & l'on arriva à Egra, après une marche de dix jours, par un froid excessif qui emporta bien du monde, mais non pas autant que l'on avoit lieu de le craindre. *

Le prince Lobkowitz, auquel le maréchal de Bellisle avoit adroitement sçu dérober vingt-quatre heures de sa marche, n'en fut pas plutôt informé, qu'il envoya des troupes à sa poursuite, pour le harceler, & pour tâcher en même tems de lui couper le chemin d'Egra ; mais l'habileté du maréchal mit les troupes à couvert des insultes de l'ennemi.

* Voici ce que l'on trouve sur cette perte, dans une lettre qu'écrivit d'Egra, l'habile général qui avoit imaginé & conduit toute la manœuvre de cette retraite.

Je n'ai perdu, dit-il, *que ce qui n'a pu supporter la fatigue & la rigueur inexprimable du froid, qui ont été l'un & l'autre au-delà de toute expression. Je crois même qu'il n'y a jamais eu d'exemple qu'une armée françoise ait essuyé rien de pareil. Je compte qu'à vue de pays, il a péri 7 à 800 hommes, morts dans les neiges, ou restés sans forces de pouvoir suivre : & depuis trois jours que je suis ici, en voilà plus de 500 que l'on porte à l'hôpital avec des pieds & des membres gelés. Il a fallu marcher autant de nuit que de jour : & comme le froid & la fatigue ont été communs, les officiers généraux n'ont pas été plus épargnés que les autres ; les plus heureux sont ceux qui en sont quittes pour de gros rhûmes. Je suis de ce nombre, avec la fièvre qui ne m'a point quitté depuis six jours : ce qui, joint à mes autres infirmités, & à l'état d'épuisement où je suis de longue main, m'a mis totalement à bout. Le courage de l'esprit & du cœur a poussé ma machine au-delà de ses forces ; & je me trouve bien récompensé, par le succès d'une entreprise la plus difficile & la plus périlleuse, &c.*

Le général Lobkowitz entreprend de faire prisonniers de guerre les François en garnison à Prague.

Pendant que le général autrichien faisoit poursuivre inutilement l'armée françoise, il s'approcha de Prague avec tout ce qu'il avoit rassemblé de troupes, & regardoit déjà comme prisonniers de guerre ceux des François qui y étoient en garnison; comptant bien que, sur une simple sommation, ils ne manqueroient pas de se rendre : mais il fut trompé dans ses espérances. Le maréchal de Bellisle, en sortant de Prague, y avoit laissé pour commandant, l'homme le plus capable de ressources dans des circonstances aussi critiques. Monsieur de Chevert, alors brigadier d'infanterie, le même que l'on a vu escalader Prague, fut chargé de la difficile commission de mettre la garnison en sureté, & il y réussit *.

* Monsieur le maréchal de Bellisle, en retirant de Prague l'armée françoise, y laissa 6000 hommes, dont cinq mille deux cent étoient malades dans les hôpitaux: voilà tout ce qui formoit la garnison. Avec ce peu de monde, monsieur de Chevert entreprit néanmoins d'en imposer à une bourgeoisie nombreuse, & de tenir en arrêt une armée de quarante mille hommes qui venoit l'assiéger. Il tira des hôpitaux ceux des soldats qui pouvoient un peu se soutenir: & fascinant, pour ainsi dire, les yeux des ennemis par des montres d'appareil, & par des demandes qu'il fit de logemens considérables pour du monde qu'il n'avoit pas, il sçut adroitement multiplier, en apparence, le nombre effectif de ses troupes, & fit courir le bruit qu'il prétendoit se maintenir dans Prague pendant tout l'hyver. On dressa, par

Après

Après avoir répondu, à la ſommation du prince Lobkowitz, qu'il réduiroit Prague en cendres, & s'enterreroit ſous ſes ruines, plutôt

L'intrépidité de M. de Chevert ſauve la garniſon.

ſon ordre, des bûchers dans les principaux quartiers de la ville ; on mit quantité de barils de poudre dans ſa propre maiſon, où étoient enfermés quelques-uns des principaux de la ville ; & cela dans la réſolution de ſe faire ſauter avec eux, en même temps qu'on allumeroit les bûchers, ſi l'on ſe mettoit en devoir d'exercer contre lui quelque violence, ſoit de la part des habitans, ſoit de la part des ennemis du dehors. Cet audacieux projet effraya la bourgeoiſie, & conſterna le camp autrichien : car, quoique monſieur de Chevert eût interdit toute communication entre ce camp & la ville, il laiſſa néanmoins ſubſiſter quelques intelligences, ſur leſquelles il ferma les yeux, parce-qu'elles pouvoient lui être utiles. Il chercha même à inſtruire l'ennemi de toute ſa manœuvre, ſans cependant paroître le vouloir. Il avoit, entr'autres priſonniers de guerre, monſieur de Monti, général-major des troupes de la reine de Hongrie. On l'avoit logé de maniére que, de ſes fenêtres, il pouvoit appercevoir un grand mouvement de chariots, de voitures, d'approviſionemens : cela paroiſſoit ſe renouveller tous les jours ; mais c'étoient toujours les mêmes que l'on avoit ſoin chaque fois de maſquer différemment. Outre cela, un officier qui tenoit compagnie au priſonnier, affectant de lui parler avec une intime confiance, lui faiſoit part, comme en ſecret, des reſſources immenſes qu'avoit monſieur de Chevert pour ſe ſoutenir. Il lui exagéroit auſſi la fermeté du caractère de ce commandant, & la diſpoſition où il étoit de périr, & de faire périr avec lui la plus grande partie de Prague, ſi l'on faiſoit ſeulement mine de le forcer. Tout ce détail faiſant une vive impreſſion ſur M. de Monti, il ne ſouhaitoit rien avec plus d'ardeur, que de ne pas demeurer longtems avec un homme tel qu'on le lui dépeignoit. Il ſe trouva fort heureux, lorſque ce commandant lui rendit la liberté ſur ſa parole. Le rapport qu'il fit de ce qu'il venoit de voir & d'entendre, fit prendre le parti de ne pas pouſſer à bout un homme capable de porter les choſes aux plus affreuſes extrémités. On lui accorda une capitulation telle qu'il la voulut.

que de n'avoir pas les conditions les plus honorables, il sçut montrer une contenance si fière & si déterminée, qu'il déconcerta l'ennemi. On lui accorda une capitulation telle qu'on auroit pu la souhaiter dans une position très-avantageuse. Le traité fut signé le 28 décem-
1743. bre, & la garnison sortit le trois janvier suivant, pour aller à Egra.

Cette ville étant la seule place considérable que les François eussent alors en Bohème, les ennemis résolurent de s'en assurer. On voulut la bloquer d'une part, tandis que, d'un autre côté, le prince Lobkowitz occuperoit les postes nécessaires pour empêcher les François de la secourir; mais le comte de Saxe, avec le corps de réserve qu'il commandoit, sçut si habilement rompre les desseins de l'ennemi, qu'il le tint en respect, & donna au maréchal de Broglio assez de tems pour ravitailler la place, & la pourvoir abondamment d'hommes, de vivres, & de munitions.

Depuis la retraite de Prague, les affaires changèrent bien de face en Allemagne. La reine de Hongrie étant rentrée en Bohème, s'en fit couronner reine le 11 avril 1743. Cette

La reine de Hongrie rentre dans Prague, & s'y fait couronner.

princeſſe reprit ſes avantages de toutes parts, au moyen des ſecours qu'elle reçut des Anglois, des Hanovriens, des Heſſois, &c. qui la mirent en état de ne plus craindre ſes ennemis. Elle fit les plus grands préparatifs pour continuer la guerre, dans le tems même que le roi fit déclarer à la diète de l'Empire, qu'étant informé des négociations entamées pour procurer un accommodement entre l'empereur & cette princeſſe, il alloit retirer ſes troupes ſur les frontières de ſes états. Sa majeſté les retira en effet. Le comte de Saxe ramena alors en Alſace un corps conſidérable de troupes, à la tête deſquelles il s'étoit ſignalé dans différentes expéditions, au commencement de cette campagne.

On parle d'un accommodement.

La reine de Hongrie réfléchiſſant ſur ſes ſuccès en Bavière & en Bohême, & ſur ceux de ſes alliés qui venoient d'avoir quelque avantage à Ettingen ſur le Mein; comptant de plus ſur de nouveaux ſecours qu'elle attendoit de la Hollande, ne voulut point entendre parler de médiation, & continua la guerre.

La reine de Hongrie veut continuer la guerre.

Ses troupes & celles de ſes alliés firent alors différentes tentatives pour paſſer le Rhin : mais

elles furent barrées de toutes parts; & de celles qui paſsèrent, il y en eut peu qui réchappèrent.

Le comte de Saxe garde les paſſages du Rhin.

Le comte de Saxe, à la tête de l'armée qui étoit ſous ſes ordres, établit de bons poſtes dans la partie qu'il avoit à défendre; & il y fit faire une garde ſi exacte, qu'il n'y eut pas moyen d'y haſarder un paſſage. Le maréchal de Coigni étant venu enſuite prendre le commandement de ces troupes, le comte paſſa auprès du maréchal de Noailles, qui, partageant ſon armée en deux corps, en donna un au comte de Saxe, avec lequel il alla s'emparer des lignes de Lauterbourg. Il fit enſuite des diſpoſitions ſi bien entendues, que les ennemis, qui avoient projetté de paſſer le Rhin & de venir faire contribuer l'Alſace & la Lorraine, ne purent effectuer aucun de leurs projets. Tout le reſte du tems juſqu'à la mauvaiſe ſaiſon, fut employé de part & d'autre à faire divers mouvemens, juſqu'à ce qu'enfin on ſe détermina reſpectivement à prendre des quartiers d'hyver. Cette campagne ainſi terminée, le comte de Saxe revint à la cour rendre compte à ſa majeſté de quelques opérations particulières.

Il s'empare des lignes de Lauterbourg.

Il revient à la cour.

On passa l'hyver à concerter les projets de la campagne suivante, & en même tems à négocier pour la paix ; mais les négociations n'ayant pas eu le succès que l'on devoit en attendre, toutes les vues ne furent plus que pour la guerre. Le roi commença par la déclarer solemnellement au roi d'Angleterre ; après parut une déclaration semblable contre la reine de Hongrie. Quatre armées furent alors destinées pour l'exécution des projets de cette campagne ; une en Provence, deux en Flandre, & une sur le Rhin. 1744.

En même tems, le roi voulant dans cette occurrence donner au comte de Saxe des marques signalées de confiance & de gratitude, lui fit présent du bâton de maréchal * de France, & le nomma pour commander une des deux armées qui devoient servir en Flandre.

Il est nommé maréchal de France.

Le comte se rendit à Lille, vers le milieu du mois d'Avril. Le roi, qui vouloit commander ses armées en personne, arriva dans cette ville le mois suivant : & après y avoir fait la revue de son armée, il la partagea en deux corps ; il en donna un au maréchal de Saxe, qui s'a-

Le roi se rend à son armée de Flandre.

* Le brevet fut expédié le 26 mars 1744.

vança alors jusqu'à Courtrai, où il établit son quartier général. Il fit palissader cette place, réparer les fortifications, en construire de nouvelles. Ces arrangemens pris, il se posta sur l'Escaut, vis-à-vis l'armée des alliés. Pendant qu'il étoit dans cette position, le roi, à la tête de son corps d'armée, assiégeoit & prenoit des places; & le maréchal, sans paroître agir, facilitoit toutes les opérations, en arrêtant les efforts des ennemis.

Le comte arrête les efforts des alliés.

Le prince Charles passe le Rhin.

Le cours de ces brillans succès fut tout à coup suspendu par la nouvelle qui arriva que le prince Charles avoit enfin réussi à passer le Rhin auprès de Spire, que l'Alsace étoit entamée, & que la Lorraine alloit être insultée. Le roi, sans balancer sur le parti qu'il devoit prendre, part de Dunkerque où il étoit alors, & vole au secours de ses frontières du Rhin.

Le roi va défendre ses frontières du Rhin.

Sa majesté tombe malade à Metz.

En arrivant à Metz, le roi tomba malade, & se trouva bientôt à toute extrémité. On ne peut pas dépeindre la désolation de tous les ordres de l'état; & encore moins les transports de joie & d'allégresse qui succédèrent à l'abbattement général, lorsque ce prince recouvra la santé. Cet événement, qui fait également hon-

neur au ſouverain & à la nation, ſera à jamais mémorable dans les faſtes de notre hiſtoire. Les opérations de la campagne furent un peu retardées par cet événement; mais, au reſte, le prince Charles ne retira pas beaucoup d'avantages d'avoir paſſé le Rhin. On le contraignit bientôt de le repaſſer, & il fut vivement pourſuivi dans ſa retraite.

Le Prince Charles eſt contraint de repaſſer le Rhin.

Pendant que les François tenoient tête au prince Charles ſur les rives du Rhin, le maréchal de Saxe forçoit, en Flandre, une armée beaucoup plus nombreuſe que la ſienne à reſter dans l'inaction, & la réduiſit à ne pouvoir rien entreprendre.

Le roi, en partant pour aller prendre le commandement de ſon armée ſur le Rhin, avoit tiré de ſon armée de Flandre un détachement conſidérable; de manière que le maréchal de Saxe, à qui ſa majeſté laiſſoit le commandement de ce qui reſtoit, ne ſe trouva avoir tout au plus qu'environ quarante à quarante-cinq mille hommes, avec leſquels il falloit faire face à l'armée ennemie qui étoit d'environ ſoixante-dix mille hommes.

Le maréchal y réuſſit cependant. Il ſçut

Le maréchal avec peu de forces, contient, en Flandre, une armée beaucoup supérieure à la sienne.

prendre ses avantages si habilement, & faire des dispositions si bien concertées, qu'il rendit inutiles toutes les tentatives des ennemis. L'exactitude avec laquelle il les observa, l'habileté des manœuvres qu'il fit faire à ses troupes, força les ennemis, quoique de beaucoup plus forts, à rester dans l'inaction pendant tout le reste de la campagne. La conduite que tint le maréchal dans cette occurrence, passe, de l'aveu de tous les connoisseurs, pour un chef-d'œuvre de l'art militaire.

Les ennemis prirent enfin leurs quartiers d'hyver, à l'entrée de la mauvaise saison. Le maréchal fit la même chose de son côté, & pourvut en même-tems à la garde des places que sa majesté avoit conquises à son entrée en campagne.

De retour à la cour, il fut de tous les conseils qui se tinrent pour les opérations de la guerre; & il eut souvent l'honneur de travail-

1745. ler seul avec sa majesté. Les ennemis passèrent de même une partie de l'hyver à concerter leurs entreprises. Ils crurent beaucoup inquiéter la cour par un traité d'union, qui se fit à Warsovie, entre

Traité d'union entre la reine de Hongrie & autres puissances.

entre la reine de Hongrie, le roi d'Angleterre, le roi de Pologne, électeur de Saxe, & les états généraux; mais on n'y fit nulle attention à la cour. L'ambassadeur de Hollande * étonné de ce que ce traité ne faisoit pas un certain bruit, voulut du moins sçavoir quelle impression faisoit cette confédération sur l'esprit du maréchal. Il le tira un jour à quartier dans la galerie de Versailles, & lui demanda ce qu'il pensoit du nouveau traité. *Cela est fort indifférent à la France*, répondit militairement le maréchal : *mais si le roi mon maître veut me donner carte blanche, j'en irai lire l'original à la Haye, avant que l'année soit passée.* L'ambassadeur parut prendre cette réponse pour un badinage, & n'insista pas davantage sur son traité. Ce que dit le maréchal à l'ambassadeur de Hollande sur ce traité.

Pendant que de part & d'autre on prenoit des mesures pour continuer la guerre, il y eut un événement qui remit les choses à peu près comme elles étoient quelques années auparavant. L'empereur mourut à Munick, le 20 janvier 1745 : Cette conjoncture auroit pu ramener la paix, si les esprits eussent été moins échauffés; Mort de l'empereur Charles VII.

* Monsieur Van-Hoé.

On continue la guerre.

mais on vouloit la guerre, & il fallut la continuer.

Le maréchal va en Flandre.

Dès que la saison permit de tenir la campagne, le maréchal se rendit en Flandre. Après avoir fait faire aux troupes différens mouvemens, pour donner le change aux ennemis sur ses véritables desseins, il replia subitement l'armée sur Tournai, qu'il fit investir le 25 d'avril, & le 30 la tranchée fut ouverte. Les ennemis entreprirent de délivrer la place, en attaquant les assiégeans; & le maréchal, de son côté, forma l'audacieux projet de réunir en même-tems deux opérations extrémement difficiles: ce fut de continuer le siége, & de livrer bataille.

Il assiége Tournai.

Il informa sa majesté de son dessein, & aussitôt le roi partit de Versailles avec monsieur le dauphin, & vint se mettre à la tête de son armée le 8 de mai. Ce monarque vit avec une extrême satisfaction les sages mesures qu'avoit prises son général pour tout disposer à son avantage. L'ennemi faisant aussi, de son côté, des mouvemens qui annonçoient un dessein d'engager bientôt une action, le maréchal prit en conséquence ses derniers arrangemens; &,

Il dispose les troupes pour une bataille.

pour être plutôt prêt à donner ſes ordres, ſelon les événemens, il ne quitta plus le camp, & paſſa dans ſon carroſſe la nuit qui précéda la bataille.

C'étoit la ſeconde nuit qu'il paſſoit ainſi; & aſſurément il auroit eu beſoin alors d'être plus commodément pour prendre quelque repos. Ce n'étoit plus ce même homme ſi renommé par une force prodigieuſe de corps & par une vigueur de ſanté qu'il croyoit à toute épreuve. Il étoit tombé depuis quelque tems dans une eſpèce d'épuiſement qui le minoit de jour en jour : il étoit preſque mourant, lorſqu'il partit de Paris. Au lieu d'aller en poſte jour & nuit, ſelon ſon uſage, il avoit été contraint de ſe faire tranſporter en litière ; c'étoit ainſi qu'il étoit arrivé à l'armée, où les fatigues qu'il eut à eſſuyer pour les diſpoſitions d'un ſiége & les préparatifs d'une bataille, ne durent pas contribuer à le rétablir : mais, conſervant toujours ce courage de cœur & d'eſprit qui ne l'abandonna jamais, il ſçut habilement pourvoir à tout, comme s'il eût joui d'une ſanté parfaite. Le jour de la bataille, il parcourut les rangs à cheval, & donna ſes ordres avec une préſence

Etat où il étoit alors.

d'esprit admirable : mais son extrême foiblesse ne lui permettant pas d'être longtems à cheval, il se faisoit traîner dans une voiture d'ozier ; puis faisoit de nouveaux efforts pour remonter à cheval, lorsque les circonstances l'exigeoient. L'action s'engagea le 11 de mai, près d'un village appellé Fontenoi : elle fut longue & meurtrière : la bravoure des François & l'intrépidité des ennemis tinrent longtems la victoire indécise. Dans des circonstances aussi critiques, le maréchal, faisant les derniers efforts, remonte à cheval, se transporte au milieu des torrens de feu qui rouloient de toutes parts, donne des ordres à propos, & rappelle enfin la victoire prête à s'échapper. La manœuvre admirable qu'il exerça dans cette sanglante journée, & qu'il sçut habilement varier suivant les conjonctures, fera à jamais un honneur infini à la mémoire de ce grand général.

Bataille de Fontenoy.

C'est ainsi qu'en pensoit le roi de Prusse, qui lui écrivant longtems après, lui manda à la fin de sa lettre, qu'*agitant, il y a quelques jours, la question de sçavoir quelle étoit la bataille de ce siècle qui avoit fait le plus d'honneur au général, les uns avoient proposé celle d'Almanza, & les*

Sentiment du roi de Prusse sur cette bataille.

autres celle de Turin; mais qu'enfin tout le monde étoit tombé d'accord que c'étoit, sans contredit, celle dont le général étoit à la mort lorsqu'elle se donna.

La journée de Fontenoi décida du sort de la guerre pour cette campagne, & prépara d'amples conquêtes pour la suivante. Peu après cette bataille, Tournay se rendit; Gand, Bruges, Oudenarde, Ostende, Nieuport, Ath, &c. firent de même. Ces différentes prises occupèrent le reste de la campagne, & assurèrent aux troupes de bons quartiers d'hyver. Conquêtes en Flandre.

Le maréchal, qui méditoit alors une expédition importante, ne quitta point son quartier. Il eut soin, dans quelques mouvemens qu'il fit, de si bien masquer ses desseins, que les ennemis ne purent jamais les pénétrer; & même, pour empêcher de croire qu'il fût disposé à faire quelque entreprise considérable, il renvoya la plus grande partie des officiers généraux, & ne conserva que quelques personnes de confiance, de ces gens propres aux coups de main, capables de tout oser, sous un chef qui sçavoit entreprendre les choses les plus difficiles avec le plus grand succès.

1746. Les ſpéculatifs furent bien mieux trompés, lorſque le bruit ſe répandit, au commencement de janvier, que le maréchal étoit parti pour Verſailles. Mais, dans ce tems-là même, il projettoit la conquête de Bruxelles : il fit ſortir toutes les troupes de leurs quartiers; prit les précautions néceſſaires pour les garantir de la rigueur de la ſaiſon, & les diſtribua enſuite dans différens poſtes ſi bien entendus, que Bruxelles ſe trouva inveſtie ſans que les habitans s'en doutaſſent. La nuit du ſept au huit de février, la tranchée fut ouverte; & on y entra à minuit par un froid ſi rigoureux, qu'il fut impoſſible aux travailleurs d'achever la parallèle. Malgré la ſaiſon, les attaques furent pouſſées avec vigueur, & la place fut emportée le 20 du même mois.

Le maréchal s'empare de Bruxelles.

Cette expédition, l'une des plus ſçavantes & des plus hardies dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire, attira au maréchal des applaudiſſemens de toutes parts. Il parut à la cour peu après, & y fut reçu avec l'accueil que méritoient ſa réputation & ſes ſervices. Les talens de toute eſpèce s'empreſſèrent de lui rendre leurs hommages. Tout Paris retentit de ſes louanges; & les acclamations publiques in-

Il revient à Paris. Applaudiſſemens univerſels en ſa faveur.

terrompirent plusieurs fois les spectacles, lorsqu'il y arrivoit. Un jour entr'autres, qu'il étoit à une représentation d'Armide, l'actrice qui faisoit le rôle de la Gloire, après avoir chanté des paroles du prologue, qui pouvoient fort bien s'appliquer au vainqueur de Bruxelles, saisit un moment favorable pour présenter au maréchal une couronne de laurier, qu'elle portoit comme un des attributs de son rôle. Cette ingénieuse allégorie fut reçue du public avec des applaudissemens & des transports de joie ausquels il dut être bien sensible.

Evénement singulier à son sujet.

Le maréchal ne tarda pas à aller rejoindre son armée. Après avoir communiqué à sa majesté les mesures qu'il avoit imaginées pour la campagne où l'on alloit entrer, il retourna à Bruxelles au mois de mai; & bientôt après on entendit parler de ses exploits. Malines, Anvers, Mons, Saint Guilain, Namur, Charleroi & autres places, furent emportées; & après divers mouvemens qui tendoient tous à amener l'ennemi au point où il le souhaitoit, il termina cette campagne par une victoire qu'il remporta dans une bataille qui fut donnée près de Raucoux, le 11 octobre 1746.

Il repart pour l'armée.

Nouveaux exploits en Flandre.

Bataille de Raucoux.

Les ennemis fatigués de tant de pertes, & n'espérant plus pouvoir rien entreprendre de la campagne, prirent leurs quartiers d'hyver; le maréchal fit faire aussi la même chose à ses troupes, & il partit ensuite pour Fontainebleau, où il reçut de sa majesté des preuves signalées de la satisfaction qu'elle avoit de ses services. Le roi, qui lui avoit déjà donné le château de Chambord pour en jouir durant sa vie comme d'un bien propre, lui accorda de plus, dans cette dernière conjoncture, six pièces de canon, faisant partie de l'artillerie prise sur les ennemis dans la dernière bataille.

Le maréchal se rend à Fontainebleau.

1747. Peu après, sa majesté lui donna de nouvelles marques de confiance, en le nommant maréchal général de ses armées. Le brevet fut expédié à Choisi-le-roi le 12 janvier 1747. Le maréchal se disposoit à partir presqu'aussitôt, pour aller se mettre à la tête des troupes qu'il avoit laissées en Flandre : mais le roi le retint à la cour, & voulut qu'il assistât à la cérémonie du mariage de monsieur le dauphin avec la princesse royale Marie-Josephe de Saxe, fille du roi de Pologne, électeur de Saxe. La faveur du maréchal, déjà parvenue au point le plus

Il est nommé maréchal général.

plus éminent, reçut encore un nouveau luſtre par cette auguſte alliance.

Il reſte à la cour, pour aſſiſter au mariage de M. le dauphin.

Toujours occupé de la gloire du roi & des avantages de l'état, le maréchal, en reſtant à la cour pour être préſent à la ſolemnité des fêtes auſquelles il étoit invité, ne perdoit point de vue ſes projets en Flandre. Il s'y fit précéder par le comte de Lowendalh, qu'il avoit attiré depuis quelque tems au ſervice de France, dans lequel cet illuſtre étranger s'étoit déjà diſtingué de manière à mériter les bienfaits de la cour & la reconnoiſſance de la nation.

Il envoie en Flandre le comte de Lowendalh.

Le comte de Lowendalh ſe rendit en Flandre vers le milieu du mois de janvier. Le machal, content d'avoir dans ce pays un officier de confiance ſur lequel il comptoit comme ſur lui-même, fut en état de participer ſans inquiétude aux fêtes & aux divertiſſemens de la cour.

Le maréchal s'y rend peu après.

Dès qu'il fut libre, il ſe tranſporta en Flandre. Les Hollandois s'étant mis alors en état d'agir directement contre la France, le maréchal fit entrer des troupes dans la Flandre hollandoiſe, ſous les ordres du comte de Lowendalh, qui ſoutint dans ces conjonctures la haute réputation

qu'il s'étoit déjà acquise dans d'autres commissions dont il avoit été chargé. Il s'empara du fort de l'Ecluse, d'Issendick, du Sas de Gand; fit le siége de Philippine; alla ensuite défendre Anvers contre les alliés. Après la prise de Philippine, le maréchal fit faire le siége de Hulst. Les alliés firent des mouvemens pour en empêcher la prise; le duc de Cumberland y vint même en personne : mais le maréchal y étant accouru, sçut rendre inutiles tous les efforts des ennemis. Hulst fut emporté, & ensuite Axel, où l'on fit cinq mille hommes prisonniers de guerre.

Conquêtes dans la Flandre hollandoise.

Les mouvemens des ennemis donnant assez à connoître que l'on ne tarderoit pas à en venir à une bataille, le roi partit de Versailles pour venir prendre le commandement de son armée. Les sçavantes dispositions du maréchal secondées de la valeur des troupes qui combattoient sous les yeux de sa majesté, eurent le plus heureux succès. Il y eut le deux juillet une bataille sanglante auprès d'un village appellé Laufeld; les ennemis y furent entièrement défaits, & abandonnèrent le champ de bataille, avec vingt-neuf pièces de canon,

Bataille de Laufeld.

& un grand nombre de drapeaux & d'étendards.

Après cette éclatante victoire, le maréchal ayant exposé à sa majesté les diverses opérations qu'il avoit concertées avec le comte de Lowendalh pour la suite de cette campagne, le roi les approuva, & envoya ordre au comte de se mettre en devoir de les exécuter. On ne tarda pas à recevoir les nouvelles les plus satisfaisantes. On apprit que ce général, après quelques succès par lesquels il avoit sçu se préparer de plus grands avantages, étoit enfin devant Berg-op-Zoom, place que la nature & l'art rendoient également forte. Elle avoit vu échouer autrefois sous ses remparts les vigoureux efforts des deux plus habiles généraux de leur siécle, le prince de Parme en 1588, & l'illustre Spinola en 1622. La conquête en étoit actuellement bien plus difficile, depuis les ouvrages immenses dont cette ville étoit environnée. Le célèbre Cohorn, le Vauban des Hollandois, y avoit épuisé tous les ressorts de son art. Ces défenses étoient d'ailleurs soutenues par une garnison nombreuse, & la place étoit abondamment pourvue de vi-

Siége & prise de Berg-op-Zoom, par le comte de Lowendalh.

vres & de munitions de toute eſpèce; de ſorte qu'elle paſſoit pour être imprenable.

Mais, plus les difficultés paroiſſoient au-deſſus de tout effort, plus auſſi le comte de Lowendalh eut attention de mettre habilement en œuvre tout ce qui pouvoit contribuer à vaincre les obſtacles : le ſuccès répondit aux peines qu'il ſe donna. Malgré la violence du feu de la place, & la réſiſtance la plus brave de la part de la garniſon, Berg-op-Zoom fut emporté d'aſſaut, le 16 ſeptembre, après environ deux mois de tranchée ouverte. Cette mémorable expédition mérita au comte de Lowendalh le bâton de maréchal de France, que ſa majeſté lui envoya auſſitôt après avoir reçu la nouvelle. Le brevet eſt datté du 17 ſeptembre, au camp de Hamal, où le roi étoit alors, & d'où il partit quelques jours après pour retourner à Verſailles.

Le maréchal de Saxe reſta encore quelques mois en Flandre, occupé du ſoin de pourvoir à la ſureté des places conquiſes, & à diſtribuer les troupes dans leurs quartiers d'hyver. Il partit enſuite de Bruxelles, & ſe rendit à Paris le 19 de décembre.

Le roi, qui l'avoit déjà nommé commandant général des Pays-bas nouvellement conquis, lui en donna le brevet quelque tems après son arrivée. On ne peut rien de plus obligeant que l'énoncé de cette pièce, dans laquelle sa majesté, adressant la parole au maréchal, lui rappelle en peu de mots les importans services qu'il a rendus à l'état, lui donne des éloges dictés par la vérité & la reconnoissance; éloges beaucoup plus flatteurs que le riche présent qu'il lui faisoit. 1748.

Le maréchal est nommé commandant général des Pays-bas.

Pendant que le maréchal étoit à la cour, on commença à entamer quelques négociations pour la paix; il y eut même un congrès d'indiqué à Aix-la-Chapelle : mais on prit en même tems des mesures pour continuer la guerre. Le maréchal envoya ordre aux troupes de sortir de leurs quartiers dès le premier du mois de mars : environ quinze jours après, on le vit arriver à Bruxelles, où il fit une entrée solemnelle, en qualité de commandant des Pays-bas.

Il entre à Bruxelles en cette qualité.

Après quelques conférences tenues avec le comte de Lowendalh, les troupes se mirent en devoir d'en exécuter le résultat. On cacha par

divers mouvemens le dessein que l'on avoit en vue : on feignit d'abord d'en vouloir à Bréda, & ensuite à Steenbergen. Les troupes ennemies furent extrémement fatiguées dans les marches qu'on leur fit faire pour répondre à celles des François ; mais enfin le véritable projet se manifesta le 13 d'avril. Ce jour-là même, Mastricht fut investie ; le 15, la tranchée fut ouverte, & l'on poussa les travaux & les attaques avec une extrême vivacité. Le 4 du mois suivant, on disposoit tout pour faire une attaque générale du chemin-couvert, lorsque le maréchal reçut une lettre du duc de Cumberland, par laquelle ce prince lui faisoit part de la signature des préliminaires de la paix, & proposoit de lui remettre la place, à condition que l'on accorderoit à la garnison tous les honneurs de la guerre.

Siége de Mastricht.

Capitulation de Mastricht.

On convint alors d'un armistice de quarante-huit heures, après lesquelles la capitulation fut signée le sept du mois de mai. Le 10, la garnison sortit aux conditions qu'on avoit demandées ; & le lendemain, on publia à Bruxelles & dans les deux armées la cessation de toute hostilité. Enfin le congrès d'Aix-la-Chapelle

établit une paix générale entre toutes les puissances belligérantes, par un traité définitif qui fut signé le 18 d'octobre de cette même année: traité à jamais mémorable par la modération & le désintéressement de sa majesté très-chrétienne, qui, pouvant donner la loi à ses ennemis & s'indemniser des frais immenses d'une guerre ruineuse, aima mieux s'arrêter dans le cours de ses victoires, & sacrifier généreusement ses conquêtes au bien général de l'Europe.

La paix est conclue à Aix-la-Chapelle.

Après tant de mouvemens & d'agitations, le maréchal couvert de gloire, & comblé des bienfaits de sa majesté, se rendit au château de Chambord dont le roi lui avoit fait présent. N'ayant plus à faire la guerre, il voulut du moins en conserver une image. Il fit venir à Chambord ses hullans; c'étoit un régiment de troupes légères que le roi lui avoit permis de lever, il y avoit quelques années: ces troupes étoient parfaitement dressées aux nouveaux exercices, selon la méthode du maréchal. Sa majesté ayant consenti de leur voir faire leurs différentes évolutions, avant qu'elles se rendissent à Chambord, indiqua le 28 du

Le roi fait la revue du régiment de hullans du maréchal.

mois de novembre, jour auquel le roi se rendit, avec la famille royale & toute sa cour, dans la plaine des Sablons, où ce régiment se trouva rangé en ordre de bataille, le maréchal à la tête, avec l'uniforme de hullan. Les évolutions se firent avec une légèreté, une exactitude, une précision dont sa majesté parut extrémement satisfaite.

Départ des hullans pour Chambord, où ils forment la garde du maréchal.

Ce régiment alla ensuite à Chambord prendre ses quartiers, & forma la garde du maréchal. On la montoit tous les jours dans son château, aussi exactement que chez le roi. Les exercices ausquels il avoit accoutumé ces troupes, & qu'il cherchoit à perfectionner de jour en jour, formèrent une partie des occupations dont il comptoit amuser son loisir dans l'honorable retraite qu'il tenoit des bienfaits de sa majesté.

1749. Il établit aussi des haras de chevaux sauvages qu'il fit venir de Pologne & de Russie. Son dessein étoit de les employer à la remonte de ses troupes. Ces chevaux, accoutumés à ne vivre que de ce qu'ils trouvoient dans les bois, devoient être plus propres que d'autres pour soutenir les fatigues des campagnes, où souvent

vent le fourage devient extrémement rare.

Occupation du maréchal à Chambord.

Le ſoin de ces haras, la diſcipline de ſon régiment, la chaſſe, l'embelliſſement des appartemens & des jardins du château qu'il habitoit, des amuſemens utiles qu'il ſe formoit, & dont il avoit beſoin pour parer l'impreſſion de l'ennui, qu'une trop grande tranquillité auroit pu faire ſur un eſprit vif, accoutumé dès l'enfance au tumulte des armes; telles furent les occupations du maréchal dans ſa retraite de Chambord. Il y raſſembloit auſſi quelquefois une aſſez nombreuſe compagnie; la table étoit ſomptueuſe, telle qu'elle pouvoit convenir à un ſeigneur de ſon rang. Souvent auſſi il donnoit des fêtes brillantes, dont il traçoit les deſſeins, & dans leſquelles on ne pouvoit qu'admirer le goût & l'intelligence de celui qui en avoit imaginé l'ordonnance.

Il interrompit, par intervalle, cette vie unie & tranquille, tantôt pour faire des voyages en Allemagne, où ſes affaires & les biens qu'il y poſſédoit pouvoient exiger ſa préſence; tantôt pour aller paſſer quelque tems à la cour: quelquefois auſſi il étoit appellé pour

donner ſon avis ſur des opérations qui concernoient l'art militaire. C'eſt ainſi que, vers le
1750. commencement de 1750, des officiers de marque, également diſtingués par leurs ſervices & par leurs talens dans la ſcience de la guerre, devant chacun faire exécuter à leurs régimens des exercices & des évolutions d'une nouvelle eſpèce, & d'une manière toute différente les unes des autres; le roi ſouhaitant avoir l'avis du maréchal ſur ces différens exercices, lui fit écrire, pour le prier de ſe tranſporter à l'hôtel royal des invalides, où l'on devoit faire l'expérience de ces différentes manœuvres.

Il vient à l'hôtel des invalides, examiner l'exécution de différens exercices militaires.

Le maréchal s'y rendit : & après avoir tout vu & tout examiné avec cette ſagacité & cette pénétration qui lui étoit particulière, il rendit un compte très-étendu de chacun de ces exercices, dans une lettre * qu'il adreſſa au miniſtre de la guerre. Il profita de cette occaſion pour donner en même-tems d'excellens préceptes ſur la manière de diſpoſer les troupes pour prendre ſes avantages, lorſqu'on eſt prêt d'arriver en préſence de l'ennemi.

Le maréchal jouiſſoit alors d'une ſanté aſſez

* Voyez tome II, pag. 247.

bonne. La force de ſa complexion, la bonté de ſon tempérament, une fortune brillante, une réputation portée au plus haut point, tout ſembloit le flatter d'une vie longue & heureuſe, & de l'eſpérance d'être en état de rendre au roi & à l'état les ſervices les plus importans. Mais il tomba malade à Chambord, vers la fin de novembre, & fut emporté le 30 de ce même mois, après neuf jours de maladie. Mort du maréchal.

A l'inſtant de ſa mort, on rompit les faiſceaux d'armes qui étoient dans les ſalles de ſon palais. Tous ſes officiers prirent le grand deuil, & montèrent la garde chez lui, comme de ſon vivant: depuis ce moment juſqu'au tems déterminé pour le tranſport de ſon corps à l'endroit deſtiné pour ſa ſépulture, on tira un coup de canon à chaque demie-heure. Cérémonies obſervées à l'inſtant de ſa mort.

L'intention du maréchal n'avoit pas été d'avoir ni ſépulture, ni pompe funèbre. Il s'en étoit expliqué par un article de ſon teſtament qui eſt conçu en ces termes : *Quant à mon corps, je deſire qu'il ſoit enſeveli dans la chaux vive, ſi cela ſe peut, afin qu'il ne reſte bientôt plus rien de moi dans le monde que ma mémoire parmi mes amis.*

Cet article n'eut pas lieu : le roi ne pouvant Le roi ordonne ſes obsèques.

plus donner, à la perſonne de ce grand général, des preuves ſenſibles de ſa reconnoiſſance, voulut du moins faire rendre tous les honneurs poſſibles à ſa mémoire & à ſes cendres. Sa majeſté ordonna une pompe funèbre qui ſeroit faite à ſes frais; & comme le maréchal n'étoit point catholique, il fut règlé que ſon corps ſeroit tranſporté à Straſbourg dans une chapelle du temple neuf de ſaint Thomas qui appartient aux luthériens de la confeſſion d'Auſbourg : on a vu que le maréchal avoit été élevé dans cette communion.

1751. Départ du convoi pour Straſbourg.

En conſéquence de ces ordres, le corps fut embaumé, & reſta en dépôt dans le château de Chambord juſqu'au huit de janvier, jour auquel le convoi partit pour Straſbourg. Nous avons cru pouvoir entrer ici dans le détail de l'appareil ſomptueux du cérémonial qui fut obſervé depuis ce départ juſqu'à la concluſion des obsèques du maréchal à Straſbourg. Il eſt du devoir de l'hiſtoire de conſerver à la poſtérité ces marques ſignalées de la bonté, de la gratitude & de la magnificence d'un grand roi qui aime à récompenſer le mérite, lors même qu'il n'eſt plus.

Marche du convoi.

Le corps du maréchal étoit dans un grand char couvert de drap noir, attelé de ſix che-

vaux caparaçonnés de même. Deux carroſſes de deuil à ſix chevaux ſuivoient le char. Le convoi étoit eſcorté par cent dragons hullans, qui avoient des crêpes à leurs caſques & les armes traînantes.

Cette marche dura un mois entier. Lorſque l'on fut près de Straſbourg, le chevalier de ſaint André, qui commandoit dans la province pendant l'abſence du maréchal de Coigni, envoya au-devant du convoi le régiment de Clermont cavalerie. On tira du rempart douze coups de canon; toutes les cloches des égliſes luthériennes ſonnèrent, & les officiers de l'état major firent le ſalut des armes, à la tête de l'infanterie qui étoit rangée en double haie depuis la porte de la ville juſqu'à celle du gouvernement. Sa réception à Straſbourg.

L'entrée de cette pompe funèbre ſe fit en cet ordre. Le régiment de Clermont cavalerie; cinq cent dragons hullans; le ſecond écuyer du maréchal de Saxe, avec quatre gardes à pied & en habits noirs. Le char de deuil, aux côtés duquel marchoient ſix valets de pied ſoutenant le drap qui couvroit le char: des palefreniers qui tenoient les chevaux du char par la bride. Le ſuiſſe à pied & en grand deuil. Un carroſſe drapé, dans lequel étoit le baron de Heldorff, premier écuyer,

ſeul dans le fond, ayant à côté de lui un couſſin de velours noir bordé d'argent, ſur lequel étoit un petit coffre quarré couvert de velours noir, orné de franges d'argent, qui contenoit une boëte de vermeil où étoit le cœur du maréchal. deux pages en pleureuſes occupoient le devant du carroſſe : celui-ci étoit précédé d'un autre, dans lequel étoient quatre valets de chambre.

Cinquante dragons hullans fermoient cette marche, & en faiſoient l'arrière-garde.

Les troupes rendoient par-tout au corps du maréchal les mêmes honneurs que s'il eût été vivant. Les tambours battoient aux champs.

Le corps est déposé dans l'hôtel du gouvernement.

Lorſque le convoi fut près d'arriver au gouvernement, les comtes de Friſe & de Lowenhaupt, neveux du maréchal, en longs manteaux, le chevalier de ſaint André & pluſieurs officiers généraux, auſſi en deuil, ſe trouvèrent dans la cour pour recevoir le corps. Dix canoniers le prirent alors, & le portèrent dans un vaſte ſallon, où étoit le lit de parade.

Ce ſallon étoit tendu de noir du haut en bas, & orné d'emblèmes, de trophées d'armes, de bâtons de maréchal liés en ſautoir, du cordon de l'aigle blanc, & des armes de Saxe & de Curlande.

Au milieu, étoit un lit de parade ſurmonté d'une grande impériale de velours noir galonné d'or & d'argent, avec des crépines de même : le dedans étoit de moire d'argent ; & les rideaux, de ſatin blanc, relevés & attachés avec des crêpes noirs en place de rubans.

Ce fut ſur ce lit que l'on dépoſa le cercueil, & on mit deſſus les coffrets où étoient le cœur & les entrailles du maréchal. On couvrit le tout d'un poële de velours noir, garni de franges & de galons d'argent, aux coins duquel pendoient des glands auſſi d'argent.

A la tête du cercueil, on plaça une couronne ducale ſur un carreau de velours noir, & les bâtons de maréchal croiſés & liés avec le cordon de l'aigle blanc : ſon épée à poignée d'or & le foureau en ſautoir ; l'on étendit ſur le tout des crêpes extrémement fins.

Le ſallon étoit éclairé par des flambeaux de cire blanche, poſés ſur des guéridons aux quatre coins du lit. Là étoient placés quatre tabourets pour autant de héraults d'armes, qui tenoient un bâton de maréchal d'une main, & de l'autre une torche allumée.

Le corps ne reſta qu'un jour ſur ce lit de pa-

rade : le lendemain, qui étoit le 8 février, on le transſporta au temple neuf de ſaint Thomas.

Ce jour-là, les étudians & les théologiens proteſtans du collège de ſaint Guillaume vinrent dès le matin ſe diſtribuer au-tour du lit de parade, & y chantèrent des cantiques funèbres.

Pendant ce tems-là, on prépara tout pour la marche. La garniſon prit les armes, & ſe poſta en haie double depuis le gouvernement juſqu'au temple neuf. La cavalerie alla occuper toutes les places devant leſquelles le convoi devoit paſſer.

Un coup de canon ayant donné le ſignal, les égliſes luthériennes ſonnèrent toutes leurs cloches, & alors la marche ſe fit dans l'ordre ſuivant.

Les cent dragons hullans, qui avoient eſcorté le corps depuis Chambord juſqu'à Straſbourg, marchoient à pied, tenant leurs fuſils la croſſe en haut : leurs tambours couverts de crêpes battoient lugubrement. Enſuite étoit un homme en grand deuil, ſuivi de deux autres habillés de même. Chacun d'eux portoit deux grandes torches de cire blanche allumées, liées enſemble en ſautoir, & ornées d'un écuſſon portant, d'un

d'un côté, les armes de Saxe; & de l'autre, deux bâtons de maréchal de France en ſautoir.

Marchoient enſuite trois autres officiers en longs manteaux noirs, le chapeau rabattu & enveloppé de longs crêpes.

Ils étoient ſuivis des étudians du collège de ſaint Guillaume, & des théologiens de la confeſſion d'Auſbourg, qui chantèrent des pſeaumes pendant toute la marche. Après ceux-ci, venoient quarante-trois miniſtres de la campagne, relevant du conſiſtoire proteſtant de Straſbourg; & enſuite tous les vicaires & les prédicateurs des ſept égliſes proteſtantes de la ville. Tout ce monde étoit en deuil, & en habits de cérémonie.

Après ce clergé, marchoient deux officiers du maréchal, portant des torches, comme les premiers: venoient enſuite quatre trompettes, avec timballier de la ville, vêtus de noir. Les trompettes étoient enveloppées de crêpes, auſſi-bien que les timballes.

Six officiers du maréchal avec des flambeaux accompagnoient deux héraults d'armes, qui étoient ſuivis du ſuiſſe, de ſix valets de pied, & de quatre gardes du corps.

Deux écuyers portoient, l'un la couronne ducale, & l'autre le cœur; ils étoient accompagnés de quatre pages.

Le cercueil venoit ensuite, porté par douze sergens. Messieurs de Vibraye, de saint Germain, Dupas, & de sainte Afrique portoient les quatre coins du drap mortuaire, & étoient entourés de dix hommes portant des flambeaux.

Le corps étoit suivi de trois notables bourgeois en grand deuil, de deux héraults, du prince de Nassau-Sarbruck, & des comtes de Frise & de Lowenhaupt.

Cette marche funéraire étoit fermée par la noblesse de la province, qui étoit précédée par le chevalier de saint André, lieutenant général des armées du roi, & commandant en Alsace. Il étoit accompagné de nombre d'officiers de l'état major, & du préteur royal, suivi de tous les magistrats de la ville.

Tel fut l'ordre que l'on observa en allant au temple neuf de saint Thomas. Tout cet édifice étoit tendu de noir jusqu'aux voûtes. Il étoit éclairé par un nombre infini de flambeaux & de bougies, qui étoient disposés en

compartimens, accompagnés d'emblèmes, de devises, de trophées, d'armoiries, &c. L'autel étoit couvert d'un large tapis de velours noir, galonné d'argent. Il y en avoit un pareil sur la chaire, au dos de laquelle étoient représentées en grand les armes de Saxe & de Curlande.

Au milieu de ce temple, s'élevoit un magnifique catafalque, richement illuminé, à la tête duquel étoit la représentation de la Mort avec sa faulx; au pied étoit Saturne. On avoit placé aux quatre coins quatre Vertus accompagnées de Génies qui pleuroient. Le tout étoit orné de casques, de boucliers, de cuirasses, de branches de laurier, &c.

Les douze sergens, qui avoient porté le cercueil, le placèrent sur ce catafalque; & l'on y mit la couronne ducale, les bâtons de maréchal, l'ordre de l'aigle blanc, l'épée, &c.

La cérémonie funèbre commença par une symphonie lugubre assortie à la conjoncture. On chanta ensuite un cantique, après lequel monsieur Laurenz, docteur & professeur en théologie, prononça un discours à l'honneur du

feu maréchal. Il y eut enſuite une ſeconde repriſe de ſymphonie, ſuivie d'un autre diſcours qui fut prononcé par M. Froereiſen, auſſi docteur & profeſſeur en théologie; il fit un remerciment à toute l'aſſemblée.

Le cérémonie fut terminée par un cantique funèbre, pendant lequel on tranſporta le corps dans une chapelle ardente qu'on avoit pratiquée dans un coin du temple.

Cette chapelle étoit entièrement tendue de noir, & ornée d'emblèmes. Au milieu, étoit un lit de parade dans le même goût que celui dont on a fait la deſcription. On plaça, aux quatre coins, les figures du catafalque. Ce fut là que l'on dépoſa le corps du maréchal.

A la ſomptuoſité paſſagère de cette pompe funèbre, le roi a voulu faire ſuccéder un monument durable, qui annoncera aux ſiècles à venir la reconnoiſſance du ſouverain, & la gloire du héros qui en a été l'objet.

Mauſolée du maréchal comte de Saxe, par M. Pigalle.

C'eſt un mauſolée de grande compoſition, digne des beaux jours d'Athènes & de Rome. C'eſt le jugement qu'en ont porté les connoiſſeurs, d'après le riche modèle qu'en a expoſé au louvre le célèbre Pigalle, connu depuis long-

tems par les chefs-d'œuvre qui ſont ſortis de ſes mains.

Le maréchal y eſt repréſenté debout, en cuiraſſe, avec un bâton de commandement à la main : il eſt adoſſé à une pyramide ornée de trophées, d'armes & de différens attributs de la Victoire. Il paroît en diſpoſition de deſcendre un degré qui conduit à un tombeau que la Mort entr'ouvre d'une main, tandis que, de l'autre, elle lui montre une horloge de ſable, & ſemble lui dire que ſon heure eſt arrivée. La France, aſſiſe ſur un des degrés, retient le maréchal, & repouſſe la Mort. D'un côté, eſt un Génie en larmes qui éteint un flambeau : de l'autre, ſont les ſymboles des Nations vaincues par la France. Au-deſſous, la Force, ſous la figure d'un Hercule, eſt repréſentée dans l'attitude de l'abbattement le plus profond. Ces différentes figures forment enſemble un tableau majeſtueux & touchant. Leurs différentes douleurs ſont exprimées avec un art, une préciſion, une vérité de nature, & en même tems, avec une ſimplicité & une nobleſſe qu'on ne peut trop admirer.

Ce monument, qui a vingt pieds de face ſur vingt-cinq pieds de haut, ſera exécuté en

marbre, & placé dans l'églife luthérienne de faint Thomas à Strafbourg.

On a propofé, dans l'un de nos ouvrages périodiques, l'épitaphe fuivante, dans laquelle l'auteur paroît avoir faifi, avec beaucoup de juftefle, l'efprit du fuperbe monument dont je viens de parler :

HOSTIBUS FUSIS,

PACE DATA,

MAURITIUS,

GALLIA GEMENTE,

TARTARA SUBIT IMPAVIDUS.

Pridie calend. dec. ann. 1750, ætat.

MES RÊVERIES.

MES RÊVERIES.

AVANT-PROPOS.

Cet ouvrage n'eſt point enfanté par le deſir d'établir un nouveau ſyſtème ſur l'art de la guerre: je le compoſe pour m'amuſer & pour m'inſtruire.

La guerre eſt une ſcience couverte de ténèbres, dans l'obſcurité deſquelles on ne marche point d'un pas aſſuré : la routine & les préjugés en ſont la baſe, ſuite naturelle de l'ignorance.

Toutes les ſciences ont des principes & des règles ; la guerre n'en a point. Les grands capitaines qui en ont écrit ne nous en donnent point. Il faut être conſommé pour les entendre ; & il eſt impoſſible de ſe former le jugement ſur les hiſtoriens, qui ne parlent de la guerre que ſelon qu'elle ſe peint à leur imagination. Quant aux capitaines qui en ont écrit, ils ont plus ſongé à être agréables qu'à inſtruire, parceque la méchanique de la guerre eſt d'une nature ſéche & ennuyeuſe. Les livres qui en traitent ne ſont qu'une fortune médiocre, & ne peuvent avoir leur mérite que lorſque les tems ont tout effacé. Ceux qui traitent de la guerre en hiſtoriens n'ont pas le même ſort ; ils ſont recherchés par tous les curieux, & conſervés dans les biblio-

thèques : c'eſt ce qui fait que nous n'avons qu'une idée confuſe de la diſcipline des Grecs & des Romains.

GUSTAVE-ADOLPHE *a créé une méthode que ſes diſciples ont ſuivie, & qui tous ont fait de grandes choſes. Depuis ce tems-là nous avons dérogé ſucceſſivement, parceque ce n'étoit que par routine que l'on avoit appris : de-là vient la confuſion des uſages, où chacun a augmenté ou retranché. Ces uſages ſont cependant reſpectés, à cauſe de leur illuſtre origine : mais quand on lit Montécuculli, qui étoit contemporain, & qui eſt le ſeul général qui ſoit entré dans quelque détail, l'on s'apperçoit très-bien que nous nous ſommes déjà plus éloignés de la méthode de Guſtave-Adolphe, qu'il ne l'étoit de celle des Romains. Il n'y a donc plus que des uſages, dont les principes nous ſont inconnus.*

Le chevalier Follard a été le ſeul qui ait oſé franchir les bornes des préjugés : j'approuve ſa noble hardieſſe. Rien n'eſt ſi pitoyable que d'en être l'eſclave : c'eſt encore une ſuite de l'ignorance, & rien ne la prouve tant. Mais il va trop loin : il avance une opinion, & en détermine le ſuccès, ſans faire attention que ce ſuccès dépend d'une infinité

de circonſtances que la prudence humaine ne ſçauroit prévoir. Il ſuppoſe toujours tous les hommes braves, ſans faire attention que la valeur des troupes eſt journalière; que rien n'eſt ſi variable; & que la vraie habileté d'un général conſiſte à ſçavoir s'en garantir, par les diſpoſitions, par les poſitions, & par ces traits de lumière qui caractériſent les grands capitaines. Peut-être s'eſt-il réſervé cette matière qui eſt immenſe; peut-être auſſi n'y a-t-il pas fait attention. C'eſt pourtant, de toutes les parties de la guerre, la plus néceſſaire à étudier.

Telles troupes ſeront infailliblement battues dans des retranchemens, qui, en attaquant, auroient été victorieuſes: peu de gens en donnent de bonne raiſon: elle eſt dans le cœur des humains, & on doit l'y chercher. Perſonne n'a traité cette matière, qui eſt la plus conſidérable du métier de la guerre, la plus ſçavante, la plus profonde, & ſans laquelle on ne peut ſe flatter que des faveurs de la fortune, qui quelquefois eſt bien inconſtante. Je rapporterai un fait, pour perſuader mon opinion ſur l'imbécillité du cœur.

*A la bataille de Fridelinghen *, l'infanterie*

* La bataille de Fridelinghen fut donnée le 14 oct. 1702. Le marquis de Villars qui la gagna fut récompensé du bâton de maréchal de France.

Françoise, après avoir poussé celle des Impériaux avec une valeur incomparable, après l'avoir enfoncée plusieurs fois, & l'avoir poursuivie au travers d'un bois jusque dans une plaine qui étoit au-delà, quelqu'un s'avisa de dire que l'on étoit coupé : il parut deux escadrons (François peut-être); toute cette infanterie victorieuse s'enfuit dans un désordre affreux, sans que personne l'attaquât ni la suivît, repassa le bois, & ne s'arrêta que par-delà le champ de bataille. Le maréchal de Villars & les généraux firent de vains efforts pour la ramener. La bataille étoit cependant gagnée, & la cavalerie Françoise avoit défait l'Impériale: ainsi l'on ne voyoit plus d'ennemis. C'étoient pourtant les mêmes hommes & les mêmes troupes qui venoient de défaire cette infanterie Impériale, ausquels une terreur panique avoit tellement troublé les sens, qu'ils avoient perdu contenance au point de ne la pouvoir reprendre. C'est de la bouche de M. le maréchal de Villars lui-même que je tiens ce fait, & qui me l'a raconté à Vaux-le-Villars, en me montrant les plans des batailles qu'il avoit données. Qui voudroit rechercher de pareils exemples, en trouveroit quantité chez toutes les nations. Celui-ci prouve assez la variété du cœur hu-

main, & le cas qu'on en doit faire. Mais avant que de passer à des parties si élevées, il faut examiner les moindres, je veux dire les principes de l'art.

Quoique ceux qui s'occupent des détails passent pour des gens bornés, il me paroît pourtant que cette partie est essentielle, parcequ'elle est le fondement du métier, & qu'il est impossible de faire aucun édifice, ni d'établir aucune méthode, sans en sçavoir les principes. Je me servirai ici d'une comparaison. Tel homme, qui a du goût pour l'architecture, & sçait dessiner, qui fera très-bien le plan & le dessein d'un palais : faites-le lui exécuter ; s'il ne sçait la coupe des pierres, s'il ne sçait asseoir ses fondemens, tout l'édifice s'écroulera bien-tôt. Il en est de même d'un général qui ne connoît point les principes de l'art, ni comment ses troupes doivent être composées, ce qui doit servir comme de base à tout ce qui se fait à la guerre. Les prodigieux succès que les Romains ont toujours eus avec de petites armées contre des multitudes de barbares, ne doivent s'attribuer à autre chose qu'à l'excellente composition de leurs troupes. Ce n'est pas que je prétende pour cela qu'un homme d'esprit ne puisse se tirer d'affaire, quand il se trouveroit com-

mander une armée de Tartares : il est plus aisé de prendre les gens comme ils sont, que de les former comme ils doivent être ; l'on ne dispose pas des opinions, des préjugés, ni des volontés : & mon but n'est pas de donner des règles, comme je l'ai déjà dit.

Je commencerai par notre méthode de lever des troupes ;

Celle de les habiller ;

Celle de les entretenir ;

Celle de les former ;

Et celle de combattre.

Il seroit hardi de dire que toutes les méthodes que l'on emploie à présent ne valent rien : car c'est faire un sacrilège que d'attaquer les usages, moins grand cependant que d'établir des nouveautés. Je déclare donc que je tâcherai seulement de faire voir les abus dans lesquels nous sommes tombés.

MES RÊVERIES.

LIVRE PREMIER.

DES PARTIES DE DÉTAIL.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA MANIERE DE LEVER DES TROUPES, DE CELLE DE LES HABILLER, DE LES ENTRETENIR, DE LES PAYER, DE LES EXERCER, ET DE LES FORMER POUR LE COMBAT.

ARTICLE PREMIER.

De la manière de lever des troupes.

ON lève les troupes par engagement avec capitulation, ſans capitulation, par force quel-

quefois, & plus ſouvent par ſupercherie.

Quand on fait des recrues avec capitulation, il eſt injuſte & inhumain de ne la pas tenir; parceque ces hommes étoient libres lorſqu'ils ont contracté l'engagement qui les lie; & il eſt contre toutes les loix, divines & humaines, de ne leur pas tenir ce qu'on leur a promis. On n'en fait cependant rien. Qu'en arrive-t-il ? ces gens déſertent: Peut-on, avec juſtice, leur faire leur procès ? on a violé la bonne foi qui rend les conditions égales. Si on ne fait pas d'actes de ſévérité, on perd la diſcipline militaire; &, ſi on en fait, on commet des actions odieuſes & affreuſes. Il ſe trouve cependant pluſieurs ſoldats, au commencement d'une campagne, dont le tems de ſervir eſt fini : les capitaines, qui veulent être complets, les entraînent par force : de-là on tombe dans le cas que je viens de dire.

Les levées qui ſe font par ſupercherie ſont tout auſſi odieuſes : on met de l'argent dans la poche d'un homme, & on lui dit qu'il eſt ſoldat. Celles qui ſe font par force le ſont encore plus ; c'eſt une déſolation publique dont le bourgeois & l'habitant ne ſe ſauvent qu'à

force

force d'argent, & dont le fonds eſt toujours un moyen odieux.

Ne vaudroit-il pas mieux établir par une loi, que tout homme, de quelque condition qu'il fût, feroit obligé de ſervir ſon prince & ſa patrie pendant cinq ans ? Cette loi ne ſçauroit être déſapprouvée, parcequ'elle eſt naturelle, & qu'il eſt juſte que les citoyens s'emploient pour la défenſe de l'état. En les choiſiſſant entre vingt & trente ans, il n'en réſulteroit aucun inconvénient. Ce ſont les années du libertinage, où la jeuneſſe va chercher fortune, court le pays, & eſt de peu de ſoulagement à ſes parens. Ce ne ſeroit pas une déſolation publique, parceque l'on ſeroit sûr que, les cinq années révolues, l'on ſeroit congédié : cette méthode de lever des troupes feroit un fonds inépuiſable de bonnes & belles recrues, qui ne ſeroient pas ſujettes à déſerter. L'on ſe feroit même par la ſuite un honneur & un devoir de ſervir ſa tâche. Mais, pour y parvenir, il faudroit n'en excepter aucune condition, être ſévère ſur ce point, & s'attacher à faire exécuter cette loi de préférence aux nobles & aux riches : perſonne n'en murmureroit. Alors ceux qui auroient ſervi leur tems ver-

roient avec mépris ceux qui répugneroient à cette loi ; & insensiblement on se feroit un honneur de servir : le pauvre bourgeois seroit consolé par l'exemple du riche, & le riche n'oseroit se plaindre, voyant servir le noble. La guerre est un métier honorable. Combien de princes n'ont-ils pas porté le mousquet ! Témoin M. de Turenne. Combien d'officiers n'ai-je pas vu le reprendre plutôt qu'une condition vile ! Ce n'est donc que la mollesse qui feroit paroître à quelques-uns cette loi dure. Mais toutes les choses ont un bon & un mauvais côté. Il est certain qu'il n'y a rien de si avantageux, que d'obliger les provinces à fournir les recrues. Mais il en arrive un grand inconvénient, qui est que les officiers n'ont aucun soin de leurs soldats. J'ai vu presque toujours chez les Impériaux une grande moitié des recrues, quelquefois les trois quarts, qui périssoient : cela vient du peu d'attention que les officiers font à la conservation du soldat. S'il tombe malade, ils le laissent périr, faute de secours, parcequ'il en coûte pour le soigner. Il y a un remède à cet abus, qui est bien simple ; c'est de faire payer les recrues aux officiers. Il faut que les

provinces les fournissent : mais les officiers doivent les payer : & cet argent doit retomber dans la caisse militaire, ce qui ne laisse pas de faire un objet, & tend à la conservation. Car, supposé qu'il faille vingt mille recrues, & que l'officier soit obligé de les payer à cinquante livres, il en reviendra un million dans l'épargne militaire, & il s'en faudra bien que l'Etat y perde tant d'hommes.

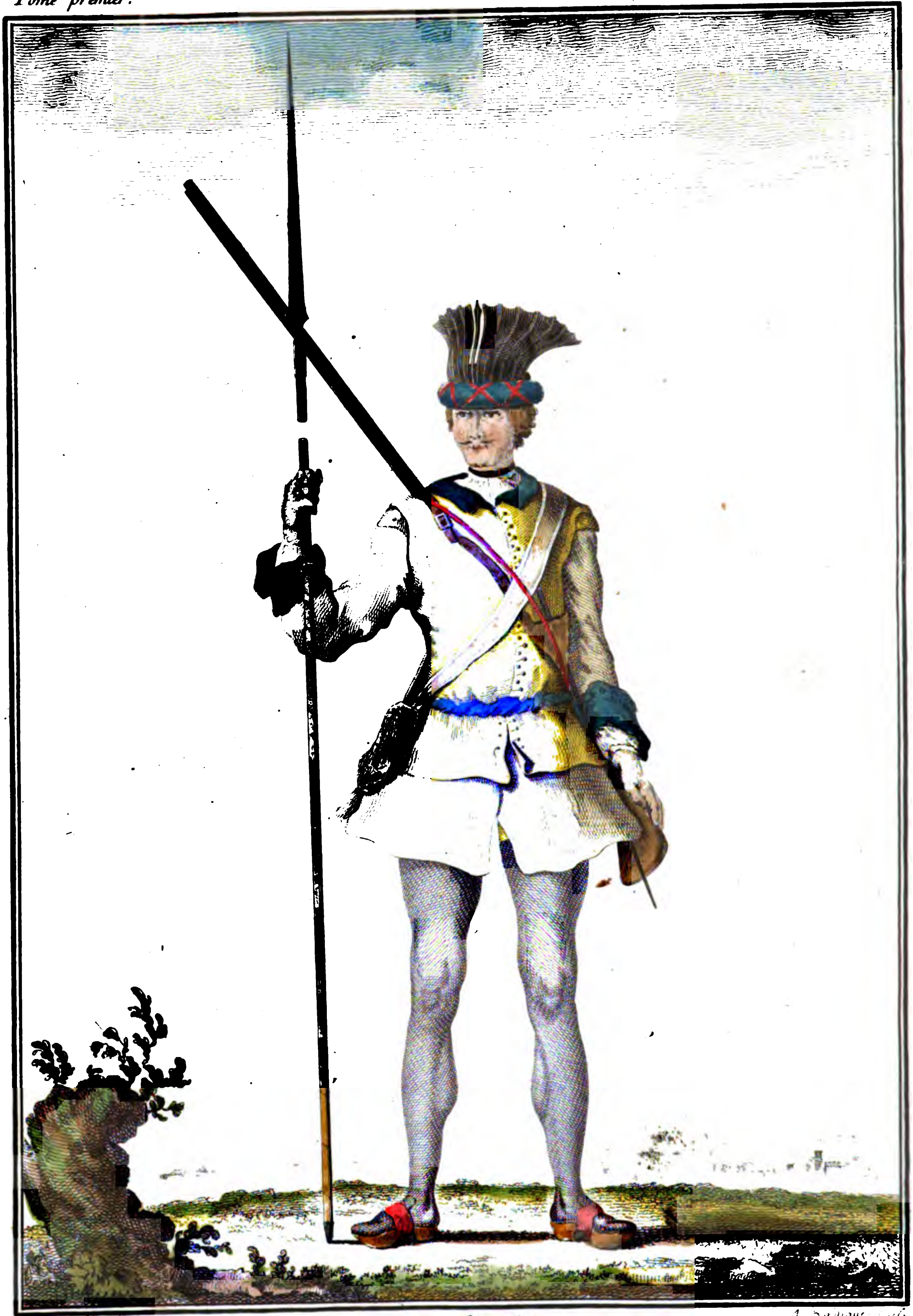
ARTICLE DEUXIEME.

De l'Habillement.

NOTRE habillement eſt très-coûteux & très-incommode : le ſoldat n'eſt ni chauſſé, ni vêtu, ni couvert. L'amour du coup d'œil l'emporte ſur les égards que l'on doit à la ſanté, qui eſt un des grands points auquel il faut faire attention. Les cheveux ſont un ornement très-ſale pour le ſoldat ; &, quand la ſaiſon pluvieuſe eſt une fois arrivée, ſa tête ne ſe ſèche plus. Son habit ne le couvre point.

A l'égard des pieds, il n'en eſt pas queſtion : les bas, les ſouliers & les pieds pouriſſent enſemble, parceque le ſoldat n'a pas de quoi changer ; &, quand il l'auroit, cela ne lui ſerviroit de rien, parcequ'un moment après, il ſeroit dans le même état. Ce pauvre ſoldat eſt donc bientôt envoyé à l'hôpital. Les guêtres blanches le ruinent en blanchiſſage ; ne ſont bonnes que pour les revues ; d'une chauſſure très-incommode & très-malſaine ; de nulle utilité, & très-coûteuſes.

Le chapeau perd bientôt ſa grace, & ne ſçau-



Patte direxit. *Habillement du Soldat.*

roit résister aux fatigues d'une campagne : la pluie le perce bientôt ; &, dès que le soldat est couché, il lui tombe de la tête. Le soldat accablé de lassitude s'endort à la pluie & au serein, la tête nue ; & le lendemain il a la fièvre.

Je voudrois que le soldat eût la tête rasée ; qu'il eût une petite perruque de peau d'agneau d'Espagne, de couleur grisaille. Cette perruque imite la tête naissante, à ne pouvoir le distinguer, & coëffe très-bien, quand la coupe en est bien faite. Cela coûte environ vingt sols pièce, & on n'en voit pas la fin. Cela est très-chaud, & garantit des rhûmes & des fluxions, & a tout-à-fait bonne grace. Au lieu de chapeaux, je leur voudrois des casques faits en la forme que l'on peut voir aux planches I, II, III, IV, V & VI. Ils ne pèsent pas plus que les chapeaux, ne sont point du tout incommodes, garantissent du coup de sabre, & font un très-bel ornement.

Je voudrois aussi que le soldat fût vêtu de cette manière ; qu'il eût une veste un peu ample avec un petit buffle fait en soubre-veste, un manteau à la Turque avec un capuchon ; ces manteaux couvrent bien, & ne contiennent que deux aulnes & demi de drap ; ils pèsent peu & coûtent peu.

Le ſoldat auroit la tête & le col à couvert de la pluie & du vent; &, étant couché, il ſeroit conſervé, & auroit le corps ſec, parce que cet habillement ne porte point ſur le corps : le ſoldat le ſèche à l'air, dès qu'il fait un moment de beau tems. Il n'en eſt pas de même d'un habit; dès qu'il eſt mouillé, le ſoldat en reſſent l'humidité juſqu'à la peau, & il faut qu'il lui ſèche ſur le corps : l'on ne doit donc pas être étonné de voir tant de maladies dans une armée : les plus robuſtes y réſiſtent le plus longtems, mais à la fin il faut qu'ils ſuccombent. Si l'on ajoute à ce que je viens de dire, le ſervice que ceux qui ſe portent encore bien ſont obligés de faire pour ceux qui ſont malades, pour les morts, les bleſſés, les déſertés & les commandés, on ne doit pas être étonné de voir, à la fin d'une campagne, cent hommes par bataillons avec les drapeaux. Voilà comme les plus petites choſes influent ſur les plus grandes.

Mais je reviens à mes manteaux. Comme ils contiennent peu d'étoffe, ils ſont légers, ils peuvent ſe rouler & s'attacher le long de la giberne*, ce qui ne fait point du tout un vilain effet, & le

* Planche VI.

Patte direxit. *Même habillement vû par derriere.* I. F. Tardieu Sculp.

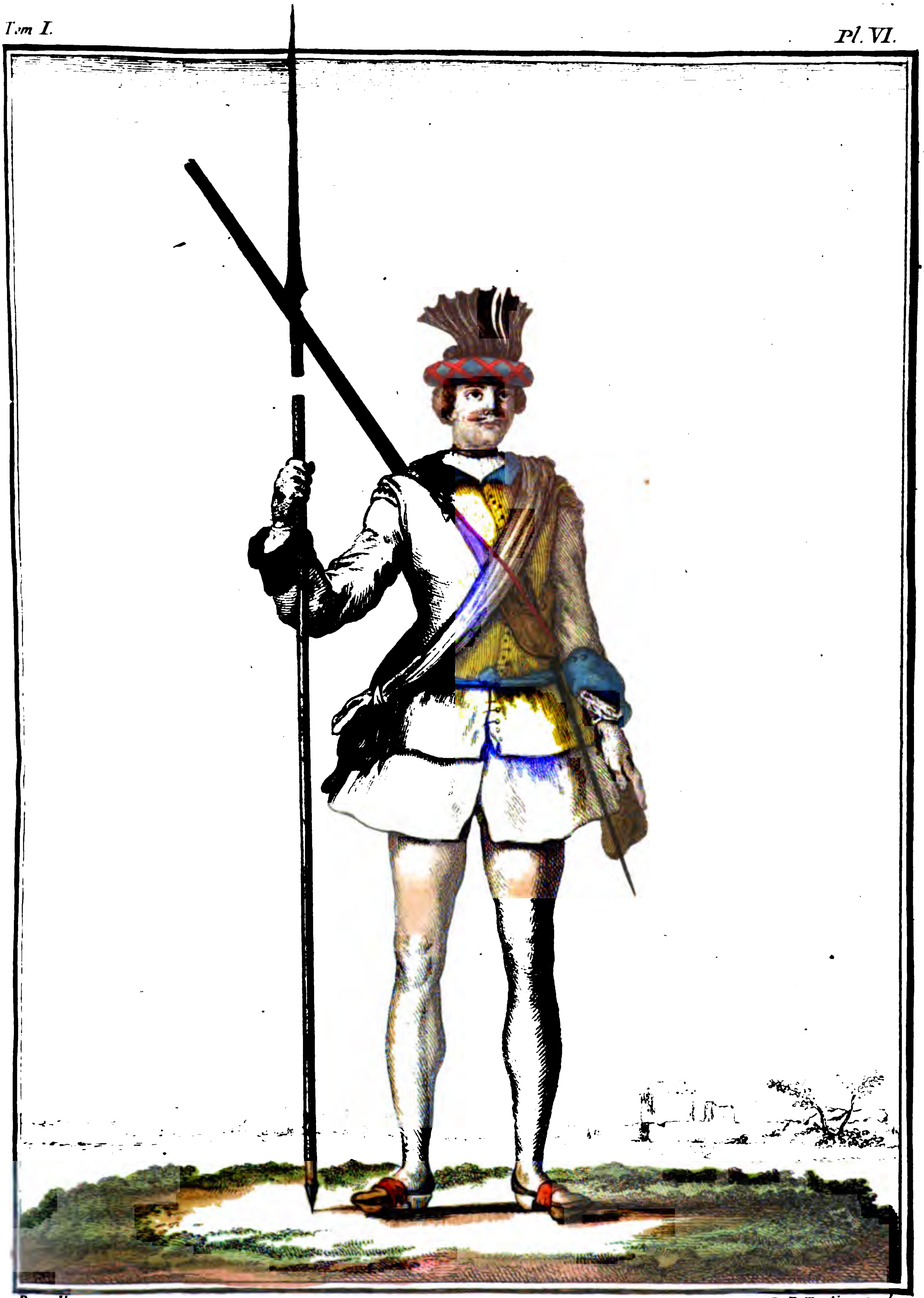
Patte direx.

Soldat en faction avec son Manteau.

Patte del.

Manteau vû par devant.

Patte dir. Même Manteau vu par derriere. Gobert Sculp.



Patte dir.   P. F. Tardieu Sculp.

Manteau attaché le long de la Giberne.

ſoldat en veſte a toujours l'air ingambe & leſte. Ces manteaux peuvent durer quatre ans; & les veſtes, à cauſe de la ſoubreveſte, peuvent auſſi durer quatre ans : ainſi l'habillement ſeroit moins coûteux, plus ſain, & pour le moins auſſi parant.

Quant à la chauſſure, je voudrois que les ſoldats euſſent, au lieu de ſouliers, des eſcarpins avec des petits talons de l'épaiſſeur de deux écus; ce qui chauſſe parfaitement bien & fait marcher de meilleure grace, parceque les talons bas font porter la pointe du pied en dehors, tendre le jarret, & effacent par conſéquent les épaules. Il faut qu'ils ſoient chauſſés à nud ſur le pied, & le pied graiſſé avec du ſuif ou de la graiſſe. Les damoiſeaux trouveront cela bien étrange : mais l'expérience fait voir que tous les vieux ſoldats François en uſent ainſi, parcequ'avec cette précaution ils ne s'écorchent jamais les pieds, & l'humidité ne les pénètre pas ſi aiſément, parcequ'elle ne prend pas ſur la graiſſe : d'un autre côté, le cuir du ſoulier ne ſe racornit point, & ne ſçauroit les bleſſer.

Les Allemands, qui font porter à leur infanterie des bas de laine, ont toujours une quantité

d'eſtropiés, parcequ'il leur vient des ampoules, des loups, & toutes ſortes de maladies aux pieds & aux jambes, la laine étant venimeuſe à la peau : d'ailleurs ces bas ſe percent par les bouts, reſtent humides, & pouriſſent avec les pieds.

A ces eſcarpins, il faut ajouter des guêtres d'un cuir délié qui aillent juſqu'au deſſus de la moitié de la cuiſſe, & qui ne ſoient fermées avec des tirans que juſqu'à mi-jambe. Le reſte doit être en botte, & chauſſé à nud, ainſi que les ſouliers. Les culottes ne doivent point paſſer de beaucoup la moitié de la cuiſſe: elles doivent être de peau, & avoir des tirans comme ceux des guêtres, à trois doigts de leurs extrémités: au haut des guêtres, il faut qu'il y ait des boutonnieres, dans leſquelles l'on paſſe les tirans de la culotte, qui ſe ferme avec un bouton à côté ſur la guêtre ; moyennant quoi l'on évite les jarretieres, ce qui n'eſt pas une petite affaire, Les Allemands en ont juſqu'à trois l'une ſur l'autre ; une pour tenir le bas, l'autre pour fermer la culotte, & la troiſième pour arrêter les guêtres, ce qui eſt un vrai martyre.

Pour conſerver les pieds ſecs, il faut ajouter à cette chauſſure, des ſandales de bois,

à peu

à peu près comme les Récollets en portent : ce qui empêche que les ſouliers ne ſe mouillent ni dans la boue, ni à la roſée, & lorſqu'ils ſont en faction : ce qui eſt une grande incommodité, & entraîne des maladies. Dans les tems ſecs, pour le combat & pour la parade, on les leur feroit quitter. Au premier novembre, on leur donneroit de gros bas pour l'hyver, qui iroient auſſi haut que la guêtre ; qu'ils paſſeroient par-deſſus les ſouliers & la guêtre*, & qui ſeroient arrêtés par en haut avec les mêmes tirans des culottes. Ces bas ſeroient ſemelés d'un cuir mince par dehors, qui remonteroit un peu ſur les côtés & ſur le bout du pied ; enſuite ils les chaufferoient dans la ſandale : ce qui les tiendroit chauds, & empêcheroit les maladies aux jambes, parce qu'il n'y auroit que du cuir qui y porteroit, lequel eſt ami de la peau.

* Planche VI.

ARTICLE TROISIEME.

De l'entretien des troupes.

IL eſt avantageux pour le bon ordre, pour le ménage & pour la ſanté, de faire faire ordinaire aux troupes : le ſoldat ne devient point libertin, ne joue point ſon prêt, & eſt très-bien nourri. Mais cela ne laiſſe pas que d'avoir ſes inconvéniens, parceque le ſoldat ſe tue, après une marche, à aller chercher du bois, de l'eau, &c. il devient maraudeur, il eſt toujours ſale & malpropre; ſon habillement ſe perd à porter d'un camp à l'autre toutes les choſes néceſſaires à ſon ménage, & ſa ſanté s'altère par toutes les fatigues que cela lui cauſe.

Comme je diſpoſe mes troupes en centuries, je voudrois qu'il y eût à chaque centurie un vivandier avec quatre chariots attelés de deux bœufs chacun; qu'il eût une grande marmite pour faire de la ſoupe à toute la centurie; & que l'on donnât à chaque ſoldat ſa portion à midi en ſoupe avec du bouilli, & le ſoir en roti, chacun dans une écuelle de bois. Ce ſeroit

aux officiers à voir qu'on ne les trompât pas, & qu'ils n'eussent pas à se plaindre.

Le gain qu'il seroit permis aux vivandiers de faire, seroit sur la boisson, le fromage, le tabac, les peaux qui leur resteroient, &c. Les vivandiers prendroient les bestiaux aux vivres: & lorsqu'on se trouveroit en lieu où il y auroit des légumes, l'on y enverroit avec ordre.

Cela paroît d'abord un peu difficile à arranger; mais, avec de l'attention, tout le monde doit y trouver son compte. Lorsque les soldats iroient en détachement, ils prendroient pour un ou deux jours de roti avec eux; cela ne fait point d'embarras. Il faut plus de bois, d'eau & de chaudrons pour faire la soupe à cent hommes, qu'il n'en faut pour mille; & la soupe n'est jamais si bonne. D'ailleurs les soldats mangent toutes sortes de choses mal-saines qui les font tomber malades, comme du cochon, du fruit qui n'est pas mûr, &c. L'officier ne sçauroit y avoir l'œil comme à une seule marmite, qui seroit celle du vivandier, où un officier seroit toujours présent à chaque repas, pour voir si les soldats n'ont pas lieu de se plaindre. Quand il y auroit des marches forcées, & que les équi-

pages ne pourroient pas joindre, on distribueroit des bestiaux aux troupes; les soldats pourroient faire des broches de bois & rotir leur viande; cela ne fait point d'embarras, & ne dure que quelques jours. Que l'on balance notre méthode & celle-là, je me persuade qu'on la trouvera meilleure.

Les Turcs en usent ainsi, & ils sont parfaitement bien nourris : aussi reconnoît-on bien leurs cadavres, après les batailles, d'avec ceux des troupes Allemandes qui sont hâves & décharnés. Cela a un autre avantage dans certains cas : on ménage la bourse du maître en leur donnant le prêt en entier, & en leur vendant des vivres. Il y a des pays, comme la Pologne & l'Allemagne, qui fourmillent de bestiaux : l'on demande aux habitans des contributions; & pour qu'ils puissent les soutenir, on prend moitié en vivres, & moitié en argent; on vend les vivres aux troupes : ainsi tout le prêt & les appointemens font continuellement la navette, & il se trouve qu'on a de l'argent & des contributions de reste; ce qui ne laisse pas de faire un grand objet.

Cela a encore une grande utilité, quand on

a été obligé de faire des magazins, & qu'il eſt tems de les conſommer. On y envoie des troupes, ſur quoi il y a toujours beaucoup moins de perte pour le maître, ſans que les troupes aient lieu de s'en plaindre.

Il ne faut jamais donner le pain aux ſoldats en campagne, mais les accoutumer au biſcuit; parcequ'il ſe conſerve cinquante ans & plus dans les magazins, & qu'un ſoldat en emporte aiſément avec lui pour quinze jours: il eſt ſain; il n'y a qu'à s'informer à des officiers qui aient ſervi chez les Vénitiens, pour ſçavoir le cas que l'on doit faire du biſcuit. Celui des Moſcovites, qu'ils nomment *Soukari*, eſt le meilleur de tous, parcequ'il ne s'émiette pas; il eſt quarré, & de la groſſeur d'une noiſette; il ne faut pas tant de chariots pour le tranſporter qu'il en faut pour le pain.

Les pourvoyeurs des vivres font accroire, tant qu'ils peuvent, que le pain vaut mieux pour le ſoldat; mais cela eſt faux, & ce n'eſt que pour avoir occaſion de voler qu'ils cherchent à le perſuader. Ils ne cuiſent le pain qu'à moitié, & y mêlent toutes ſortes de choſes mal ſaines qui, avec la quantité d'eau qu'il contient, augmentent

le poids & le volume du double. Outre cela, ils ont un train de boulangers, de valets, de chariots & de chevaux, sur quoi ils gagnent beaucoup. Tout ce train est embarrassant dans une armée; il leur faut des quartiers, des moulins, & des détachemens pour les garder. Enfin l'on ne sçauroit croire les voleries qui se commettent, l'embarras que toutes ces choses font, les maladies qui résultent du mauvais pain, les fatigues que cela cause aux troupes, & dans quel embarras cela jette le général, & quelles en sont les suites, comme la certitude dans laquelle l'ennemi est toujours de ce que vous allez faire par l'arrangement de vos fours & des cuissons. Si je voulois m'amuser à prouver tout ce que j'avance par des faits, je n'aurois pas si-tôt fait; & je suis persuadé que l'on voit beaucoup de mauvais succès, dont on attribue la cause à autre chose, lesquels proviennent cependant de celle-là.

Il faut même accoutumer quelquefois les soldats à se passer de biscuit, & leur donner du grain qu'il faut leur apprendre à cuire sur des palettes de fer, après l'avoir broyé, & réduit en pâte avec de l'eau. Monsieur le maréchal de Turenne dit

quelque chose à cet égard dans ses mémoires : & j'ai ouï dire à des grands capitaines que, quand même ils auroient du pain, ils en laisseroient quelquefois manquer aux troupes, afin de les accoutumer à sçavoir s'en passer. J'ai fait des campagnes de dix-huit mois avec des troupes qui étoient accoutumées à se passer de pain, sans que j'aie entendu de murmures : j'en ai fait plusieurs autres avec des troupes qui y étoient accoutumées, elles ne pouvoient s'en passer; dès que le pain manquoit un jour, tout étoit perdu; cela faisoit que l'on ne pouvoit faire un pas en avant, ni aucune marche hardie.

Pour de la viande, on est toujours en état d'en avoir, parceque cela suit partout, & le transport n'en coûte rien; & je ne conçois pas comment l'on peut en manquer. Que l'on compte qu'un bœuf pèse cinq cent livres; il faut une demie livre de viande par homme ; ainsi un bœuf nourrira mille hommes : cinquante mille hommes consommeront donc cinquante bœufs par jour. Supposé que la campagne dure deux cent jours, cela ne fait jamais que dix mille bœufs, & cela suit & pâture partout; & l'on en fait différens dépôts que l'on peut faire avan-

cer, à meſure que les beſoins le requièrent.

Je ne dois pas ici paſſer ſous ſilence un uſage établi chez les Romains, par lequel ils prévenoient les maladies & les mortalités qui ſe mettent dans les armées par les changemens de climat. On doit auſſi attribuer à cet uſage une partie des prodigieux ſuccès qu'ils ont eus. Un grand tiers des armées Allemandes périſſent en arrivant en Italie & en Hongrie. L'année 1718, nous entrâmes cinquante-cinq mille hommes dans le camp de Belgrade, preſqu'en ſortant des quartiers. Il eſt ſur une hauteur, l'air y eſt ſain, l'eau de ſource y eſt bonne, & nous avions abondance de toutes choſes. Le jour de la bataille, qui étoit le 18 août, il ne ſe trouva que vingt-deux mille combattans ſous les armes : tout le reſte étoit mort, ou hors d'état d'agir. Je pourrois citer de pareils événemens chez d'autres nations; c'eſt le changement de climat qui les produit. L'on ne voit point de ces exemples chez les Romains, tant que le vinaigre ne leur manquoit pas : mais dès que l'*acetum* leur manquoit, ils étoient ſujets aux mêmes accidens que nos troupes le ſont à préſent. C'eſt un fait, auquel peut-être peu de perſonnes ont fait attention, &

qui

qui cependant eſt d'une très-grande conſéquence pour les conquérans & pour les ſuccès. Quant à la manière de s'en ſervir, les Romains faiſoient diſtribuer le vinaigre par ordre : chaque ſoldat avoit ſa portion qui lui ſervoit pluſieurs jours, & il en verſoit une larme dans l'eau qu'il buvoit. Je laiſſe aux médecins à pénétrer les cauſes d'un effet ſi ſalutaire : ce que je rapporte eſt un fait bien conſtant.

ARTICLE QUATRIEME.

De la paye.

SANS entrer dans le détail des différentes payes, je dirai ſeulement qu'elle doit être forte. Il vaut mieux avoir un petit nombre de troupes bien entretenues & bien diſciplinées, que d'en avoir beaucoup qui ne le ſoient pas. Ce ne ſont pas les grandes armées qui gagnent les batailles, ce ſont les bonnes. L'économie ne peut être pouſſée qu'à un certain point : elle a ſes bornes, après quoi elle dégénère en léſine. Si vous ne donnez pas des appointemens honnêtes aux officiers, vous n'aurez que des gens riches qui ſervent par libertinage, ou des miſérables dont le courage eſt abbattu. Des premiers, j'en fais peu de cas, parcequ'ils ne tiennent pas au malêtre, ni à la rigueur de la diſcipline ; leurs propos ſont toujours ſéditieux, & ce ne ſont que francs libertins. Quant aux autres, ils ſont ſi abbattus, que l'on n'en ſçauroit attendre grande vertu ; leur ambition eſt bornée, parceque l'objet qu'ils ont devant eux ne les intéreſſe

guère, je veux dire l'avancement : & miſérable pour miſérable, ils aiment autant reſter ce qu'ils ſont, ſurtout quand l'avancement leur devient à charge.

L'eſpérance fait tout endurer & tout entreprendre aux hommes : ſi vous la leur ôtez, ou qu'elle ſoit trop éloignée, vous leur ôtez l'ame. Il faut que le capitaine ſoit mieux que le lieutenant : ainſi de tous les grades. Il faut que le pauvre gentil-homme regarde comme une fortune très-conſidérable, & non comme une charge, d'avoir un régiment : il faut qu'il ait une ſureté morale de parvenir par ſes actions & ſes ſervices. Lorſque toutes ces choſes ſont bien compaſſées, vous pouvez contenir vos troupes dans la diſcipline la plus auſtère. Il n'y a de vraiment bons officiers que les pauvres gentils-hommes qui n'ont que la cape & l'épée : mais il faut qu'ils puiſſent vivre de leurs emplois. L'homme qui ſe voue à la guerre, doit la regarder comme un ordre dans lequel il entre : il ne doit rien avoir, ni connoître d'autre domicile que ſa troupe, & doit ſe tenir honoré de ſon emploi.

En France, un jeune homme de naiſſance

regarde comme un mépris que la cour fait de lui, si elle ne lui confie pas un régiment à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Cela ôte toute émulation au reste des officiers, & à toute la pauvre noblesse d'un royaume, qui est presque dans la certitude de ne pouvoir jamais avoir de régiment, & par conséquent les postes les plus considérables, dont la gloire puisse les dédommager des peines & des souffrances d'une vie laborieuse qu'ils sacrifient avec constance à un avenir flatteur & à la renommée.

Je ne prétens pas pour cela que l'on ne puisse marquer quelque préférence à des princes, ou autres personnes d'un rang illustre : mais il faut que ces marques de préférence soient justifiées par un mérite distingué ; alors on peut leur faire la grace de leur permettre d'acheter un régiment d'un pauvre gentilhomme que les infirmités ou l'âge mettent hors d'état de servir : c'est alors une récompense pour ce gentilhomme ou cet officier de fortune. Mais cet homme de naissance ne doit pas pour cela être en droit de revendre sa troupe à un autre : on lui a fait assez de grace en lui permettant de l'acheter, & elle doit redevenir le prix des services & de la vertu.

ARTICLE CINQUIEME.

De l'exercice.

C'EST une chofe néceffaire que l'exercice, pour dégager le foldat & le rendre adroit; mais on ne doit pas y mettre toute fon attention: c'eft même de toutes les parties de la guerre celle à laquelle il en faut faire le moins, fi l'on en excepte d'éviter celles qui font dangereufes, comme de faire porter le fufil fur le bras gauche & de faire tirer par pelotons; ce qui a fouvent caufé des défaites honteufes.

Après cette attention, le principal de l'exercice font les jambes, & non pas les bras: c'eft dans les jambes qu'eft tout le fecret des manœuvres & des combats; c'eft aux jambes qu'il faut s'appliquer. Quiconque fait autrement n'eft qu'un ignorant, & n'en eft pas feulement aux élémens de ce qu'on appelle le métier de la guerre.

Le chevalier Follard définit affez bien la queftion qui s'élève quelquefois; fçavoir, fi

la guerre eſt un métier ou une ſcience ? Il dit: » La guerre eſt un métier pour les ignorans, & » une ſcience pour les habiles gens. «

ARTICLE SIXIEME.

De la manière de former les troupes pour le combat.

APRÈS avoir parlé de la manière de lever les troupes, de celle de les habiller, & de celle de les entretenir, il eſt juſte que je parle de celle de les former pour le combat.

Cette matière eſt très-ample ; & je me propoſe de la traiter d'une manière ſi différente du reſpectable uſage, que je ſerai peut-être bien ridicule : pour le paroître un peu moins, il faut que je faſſe voir celui de la méthode d'à préſent ; ce qui n'eſt pas une petite affaire, car j'en compoſerois un gros livre.

Je commencerai par la marche : cela me met dans la néceſſité de dire une des choſes qui paroîtra des plus extravagantes aux ignorans.

Perſonne ne ſçait ce que c'eſt que la *tactique* des anciens. Cependant beaucoup de militaires ont ſouvent ce mot à la bouche, & croient que c'eſt l'exercice ou l'ordonnance des troupes pour les mettre en bataille. Tout le monde fait battre la marche, ſans en ſçavoir l'uſage ; & tout le

monde croit que ce bruit eſt un ornement militaire.

Il faut avoir meilleure opinion des anciens & des Romains, qui ſont nos maîtres, ou qui devroient l'être. Il eſt abſurde de croire que les bruits de guerre ſervent uniquement pour s'étourdir les uns les autres. Mais revenons à la marche, ſur laquelle je vois que tout le monde ſe tourmente & ſe tue, & dont on ne viendra jamais à bout, ſi je n'en découvre le ſecret. Les uns veulent marcher lentement, les autres veulent marcher vîte : mais qu'eſt-ce que c'eſt que des troupes que l'on ne ſçauroit faire marcher vîte & lentement, comme l'on veut, & ſelon qu'on en a beſoin, auſquelles il faut à chaque coin un officier pour les faire tourner, les uns comme des limaçons, les autres en courant, pour faire avancer cette queue qui traîne toujours, &c ? C'eſt un opéra que de voir ſeulement un bataillon ſe mettre en mouvement : on diroit que c'eſt une machine mal agencée qui va rompre à tout moment, & qui ne s'ébranle qu'avec une peine infinie. Veut-on avancer promptement la tête ? Avant que la queue ſçache que la tête marche vîte, il ſe fera des intervalles ; & pour les

les regagner promptement, il faudra que la queue coure à toutes jambes; la tête qui ſuit cette queue fera la même choſe; ce qui met bientôt tout en déſordre, & qui vous met dans la néceſſité de ne jamais pouvoir faire marcher vos troupes avec célérité, parceque vous n'oſez faire marcher vîte cette tête.

Le moyen de remédier à tous ces inconvéniens, & à d'autres qui en réſultent & qui ſont d'une bien plus grande conſéquence, eſt cependant bien ſimple, puiſque la nature nous le dicte. Le dirai-je, ce grand mot, en quoi conſiſte tout le ſecret de l'art, & qui va ſans doute paroître ridicule? Faites-les marcher en cadence. Voilà tout le ſecret, & c'eſt le pas militaire des Romains. C'eſt pourquoi les marches ſont inſtituées, & pourquoi l'on bat la caiſſe : c'eſt ce que perſonne ne ſçait, & dont perſonne ne s'aviſe. Avec cela vous ferez marcher vîte & lentement comme vous voudrez; votre queue ne traînera jamais; tous vos ſoldats iront du même pied; les quarts de converſions ſe feront enſemble avec célérité & grace; les jambes de vos ſoldats ne ſe brouilleront pas; vous ne ſerez pas obligé d'arrêter à chaque converſion pour faire repartir du

même pied ; vos ſoldats ne ſe fatigueront pas le quart de ce qu'ils ſe fatiguent à préſent. Ceci va encore paroître extraordinaire. Il n'y a perſonne qui n'ait vu danſer des gens pendant toute une nuit, en faiſant des ſauts & des hauts-le-corps continuels. Que l'on prenne un homme, qu'on le faſſe danſer pendant un quart d'heure ſeulement ſans muſique, & que l'on voie s'il y réſiſtera ; cela prouve que les tons ont une ſecrette puiſſance ſur nous, qu'ils diſpoſent nos organes aux exercices du corps, & les ſoulagent dans cet exercice.

Si quelqu'un me fait la queſtion, & me demande quel air il faut jouer pour faire marcher un homme ? Je lui répondrai, ſans récriminer ſur la plaiſanterie, que toutes les marches, tous les airs à deux & trois tems y ſont propres ; les uns plus, les autres moins, ſelon qu'ils ſont plus ou moins marqués ; que tous ces airs ſe jouent ſur le tambour & avec le fiffre, & qu'il n'y a qu'à choiſir les plus convenables.

On me dira peut-être que bien des hommes n'ont pas d'oreille. Cela eſt faux : ce mouvement eſt naturel, & ſe fait, pour ainſi dire, de ſoi-même. J'ai ſouvent remarqué qu'en battant le dra-

peau, tous les ſoldats alloient en cadence ſans intention & ſans qu'ils le ſçuſſent : la nature & l'inſtinct y portent de ſoi-même. Je dirai plus : il eſt impoſſible de faire aucune évolution ſur un ordre ſerré ſans le tact ; & je le prouverai en ſon lieu.

A conſidérer ſuperficiellement ce que je viens de dire, il ne paroît pas que cette cadence ſoit d'une grande importance : mais dans une bataille, pour augmenter la rapidité de la marche, ou pour la diminuer, cela tire à des conſéquences infinies. Le pas militaire des Romains n'étoit autre choſe : c'eſt avec ce pas qu'ils faiſoient en cinq heures vingt-quatre milles, qui font huit lieues d'une heure de chemin. Que l'on prenne à préſent un corps d'infanterie, & que l'on voie s'il eſt poſſible de lui faire faire huit lieues en cinq heures. Cela faiſoit cependant parmi eux la principale partie de l'exercice. De-là on peut juger de l'attention qu'ils donnoient à tenir leurs troupes en haleine, & de la puiſſance du tact.

Que dira-t-on, ſi je prouve qu'il eſt impoſſible de charger vigoureuſement l'ennemi ſans cette cadence ; & que, ſans cela, on arrive toujours ſur lui à rangs ouverts ? Quel défaut monſtrueux !

Je pense cependant que, depuis trois ou quatre cent ans, personne n'y a fait attention.

Il faut maintenant un peu éplucher notre manière de former les bataillons, & celle de combattre. Ceux qui l'entendent le mieux, divisent le bataillon en seize parties que chacun nomme à sa façon : l'on met une compagnie de grenadiers sur une aîle, un piquet sur l'autre ; voilà la façon usitée & reçue. Ce bataillon est à quatre de hauteur, & marche en avant en front pour attaquer l'ennemi ; & cela pour avoir, dit-on, un grand front.

Les bataillons se touchent les uns les autres ; car l'infanterie est toute ensemble & la cavalerie aussi (à quoi, en vérité, il n'y a pas de sens commun) ; mais nous en parlerons dans son lieu. Ces bataillons marchent donc en avant, & cela bien lentement, parcequ'ils ne peuvent faire autrement : les majors crient, *serre :* on serre vers le centre, insensiblement le centre crève ; & dans le centre, on se trouve à huit de hauteur, & sur les aîles, à quatre, ce qui fait des intervalles entre les bataillons. Il n'y a personne, qui se soit trouvé à des affaires, qui ne convienne de ce fait. La tête tourne aux majors,

parceque le général, à qui elle tourne auſſi, crie après eux, lorſqu'il voit ces vuides entre les bataillons, qui lui font craindre d'être pris dans les flancs. Il eſt donc obligé de faire halte; ce qui devroit le perdre : mais comme l'ennemi eſt tout auſſi mal diſpoſé, le mal n'eſt pas grand. Un homme qui auroit de l'intelligence ne s'arrêteroit pas à remédier à cette confuſion, mais il marcheroit en avant; car pendant que l'on y remédie, ſi l'ennemi s'ébranle, l'on eſt perdu. Qu'arrive-t-il? on commence à tirer de part & d'autre, ce qui eſt le comble de la misère. Enfin on s'approche; & l'un des deux partis ordinairement s'enfuit à cinquante ou ſoixante pas, plus ou moins. Voilà ce qui s'appelle charger. D'où cela vient-il? de ce que la mauvaiſe diſpoſition empêche qu'on ne puiſſe faire mieux. Mais je veux ſuppoſer une choſe impoſſible. Je veux que deux bataillons s'attaquant, marchent l'un à l'autre ſans flottement, ſans ſe doubler, ſans ſe rompre : lequel emportera l'avantage ? celui qui s'eſt amuſé à tirer, ou celui qui n'aura pas tiré ? Les gens habiles me diront que c'eſt celui qui a conſervé ſon feu, & ils auront raiſon : car outre que celui qui a tiré eſt décontenancé, s'il voit

marcher à lui à travers la fumée, il faut qu'il s'arrête; or celui qui s'arrête lorsque l'autre marche à lui, est perdu.

Si la dernière guerre* avoit duré encore quelque tems, l'on se seroit battu indubitablement de part & d'autre à l'arme blanche; parceque l'on commençoit à connoître l'abus de la tirerie, qui fait plus de bruit que de mal, & qui fait toujours battre ceux qui s'en servent. Or, si on ne tiroit plus, je crois que l'on changeroit bien vîte la méthode de se mettre à quatre de hauteur sur un grand front, & les armes que l'on a à présent: car à quoi serviroit ce front lent & pesant à s'émouvoir, contre des gens qui marcheroient avec plus de célérité, & qui se remueroient avec plus d'aisance? Mais, pour rendre ceci plus intelligible, il faut que j'en donne un exemple plus palpable.

Supposons donc un bataillon de six cent hommes, & quatre bataillons faisant aussi six cent hommes, qui seroient disposés ainsi†. A, est celui qui est rangé à l'ordinaire; B, sont ceux que je

* Il faut observer que M. le maréchal écrivoit ceci en 1732 : ainsi il s'agit de la guerre pour la succession d'Espagne.

† Planche VII.

RÉGIMENT formé en Bataillon. pour charger contre de l'Infanterie.

Patte del. & direx.

range à ma façon & qui ſont à huit de hauteur : n'eſt-il pas vrai qu'ils occupent bien pour le moins le même front, & que je ſuis le maître de leur en faire occuper un plus grand, ce que l'autre bataillon ne ſçauroit faire? Je le déborderai toujours, en donnant un ou deux pas de plus à mes intervalles, & je demeure plus fort que l'ennemi : je ſuis toujours à huit de profondeur, contre des gens qui ne ſont qu'à quatre : je n'ai ni flottement, ni doublement à craindre, rien qui m'arrête ; je ferai deux cent pas, plus vîte qu'il n'en fera cent : à l'arme blanche, je l'aurai percé dans un moment; &, s'il tire, il eſt perdu. Que fera-t-il? Se rompra-t-il devant moi, pour me prendre dans les flancs de mes diviſions? Il ne l'oſeroit. Mes intervalles ſont trop petits, les armes de longueur s'y croiſent, il ſeroit percé & en confuſion, en faiſant ce mouvement. Se mettra-t-il à tirer? Comme rien ne m'arrête plus en chemin, parceque je n'ai ni doublement ni flottement à craindre, il en ſeroit mauvais marchand.

C'eſt la pure méthode des Romains, & c'eſt auſſi la meilleure. Reconnoiſſons-les pour nos maîtres, & imitons-les. On me dira, Mais les

Romains n'avoient pas de poudre. Il est vrai. Mais leurs ennemis avoient des armes de trait qui faisoient à peu près le même effet. D'ailleurs la poudre n'est pas si terrible qu'on le croit : peu de gens, dans les affaires, sont tués par devant ou de bonne guerre. J'ai vu des salves entières ne pas tuer quatre hommes; & je n'en ai jamais vu, ni personne je pense, qui ait causé un dommage assez considérable pour empêcher d'aller en avant, & de s'en venger à grands coups de baïonettes dans les reins, & à coups de fusils tirés à brûle-pourpoint : c'est là où il se tue du monde, & c'est le victorieux qui tue.

A la bataille de Castiglione *, monsieur de Reventlau, qui commandoit l'armée Impériale, avoit rangé son infanterie sur un plateau, & avoit ordonné à cette infanterie de laisser approcher l'infanterie Françoise à vingt pas, espérant

* On a laissé Castiglione, parce qu'on lit ainsi dans le manuscrit du maréchal : cependant il y a apparence que c'est une faute. Ce fut près de Calcinato que le duc de Vendôme défit entièrement le comte de Reventlau le 19 avril 1706. Cette affaire s'appelle la bataille de Calcinato. Il y eut une bataille auprès de Castiglione le 9 de septembre de la même année; mais le duc de Vendôme n'étoit plus en Italie. Il avoit été appellé en Flandres peu après la funeste journée de Ramilly. L'affaire de Castiglione se passa entre le comte de Médavi, & le prince de Hesse, depuis roi de Suède, sur lequel le comte remporta une victoire complette.

la détruire par une décharge générale. Ces troupes exécutèrent ponctuellement l'ordre qu'elles avoient reçu. Les François montèrent, par des endroits assez rudes, la côte qui les séparoit des Impériaux, & se rangèrent sur le plateau vis-à-vis l'ennemi : ils avoient ordre de ne point tirer du tout. Et comme monsieur de Vendôme jugeoit à propos de ne point faire attaquer, qu'on n'eût auparavant pris une cense qui étoit sur la droite, les troupes restèrent un long espace de tems à se regarder de très-près : enfin elles reçurent l'ordre d'attaquer. Les Impériaux les laissèrent approcher de vingt ou vingt-cinq pas, présentèrent les armes, & ils tirèrent bien de sang-froid, & avec toutes les précautions que l'on peut prendre : ils furent rompus avant que la fumée eût eu le tems de se dissiper. De ces derniers, il y en eût beaucoup de tués à grands coups de fusils & de baïonettes dans les reins, & le désordre fut général.

A la bataille de Belgrade *, j'ai vu tailler en pièces deux bataillons dans un instant : voici comme l'affaire se passa. Un bataillon de Neuperg & un de Lorraine se trouvèrent sur une

* Le 16 août 1717.

hauteur que nous appellions la batterie. Dans le moment qu'un coup de vent dissipa le brouillard qui nous empêchoit de rien distinguer, je vis ces troupes, sur la crête de la hauteur, séparées du reste de notre armée. Le prince Eugêne me demanda si j'avois la vue bonne, & ce que c'étoit qu'une troupe de cavaliers qui faisoient le tour de la montagne : je lui répondis que c'étoit trente ou quarante Turcs. Il me dit : *ces gens sont renversés*, voulant parler des deux bataillons. Je ne voyois cependant pas qu'ils fussent attaqués, ni qu'ils dussent l'être ; parceque je ne pouvois voir ce qu'il y avoit de l'autre côté de la montagne. J'y poussai à toutes jambes. Dans le moment que j'arrivai derrière les drapeaux de Neuperg, je vis que les deux bataillons présentèrent les armes, couchèrent en joue, & firent une décharge générale à trente pas sur un gros de Turcs qui les attaquoit. Le feu & la mêlée ne furent qu'une même chose ; & les deux bataillons n'eurent pas le tems de fuir, car tout fut étendu sur le carreau à coups de sabre, dans un terrein de trente à quarante pas : il ne s'en sauva que monsieur de Neuperg, qui étoit heureusement pour lui à cheval, un enseigne avec son

drapeau qui ſe jetta aux crins de mon cheval & m'embarraſſa fort, & deux ou trois ſoldats.

Dans ce moment, le prince Eugêne arriva preſque tout ſeul, c'eſt-à-dire, avec la *troupe dorée*, & les Turcs ſe retirèrent; je ne ſçais pas trop pourquoi. Ce fut là que monſieur le prince Eugêne reçut un coup de fuſil au travers de la manche. Quelques troupes de cavalerie & d'infanterie arrivèrent; & monſieur de Neuperg fut au-devant d'elles leur demander un détachement pour conſerver l'habillement. On mit des ſentinelles aux quatre coins du terrein qu'occupoient ces défunts bataillons, & l'on fit faire des piles de ſouliers, de chapeaux, de bas, &c. de leurs dépouilles. Enfin, pendant que cette cérémonie ſe faiſoit, je m'amuſai à compter les morts; & je ne trouvai que trente-deux Turs de tués de la décharge générale de ces deux bataillons : ce qui n'a pas augmenté l'eſtime que j'ai pour le feu de l'infanterie.

Feu monſieur de Greder, homme de réputation, & qui a longtems commandé le régiment d'infanterie que j'ai en France, avoit toujours pour méthode de faire porter le mouſquet ſur l'épaule dans les affaires : & pour être

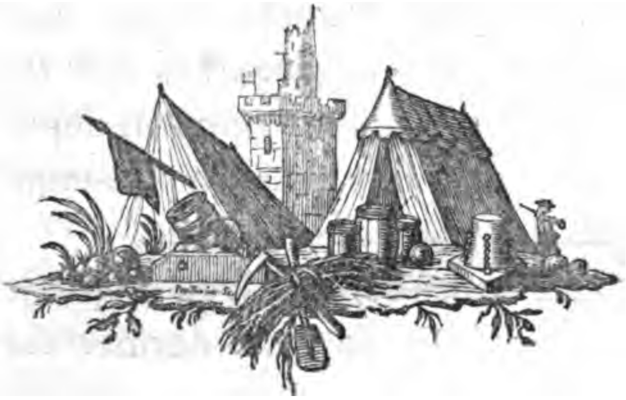
encore plus maître du feu, il ne faisoit point compasser les mêches, marchoit ainsi aux ennemis, & dans l'instant qu'ils commençoient à tirer, il se jettoit devant les drapeaux, l'épée à la main, & crioit, *à moi ;* cela lui a toujours réussi : c'est ainsi qu'il défit les gardes de Frise à la bataille de Fleurus. *

Il me semble que tout ce que je viens de dire est appuyé sur l'expérience & la raison, & prouve que ces grands bataillons ont de terribles défauts ; car ils ne sont bons qu'à tirer : aussi ne sont-ils formés que pour cela. Quand donc cette tirerie n'y fait rien, ils ne valent plus rien, & il n'y a qu'à se sauver ; aussi est-ce le parti que l'on prend : ce qui fait voir que chaque chose tombe comme de soi-même dans son point d'équilibre. Dirai-je je d'où je crois que nous est venue cette belle méthode ? Je pense que c'est des revues. Cette façon de se ranger fait une plus belle montre ; & insensiblement l'on s'y est si bien accoutumé, que l'on en a fait celle de combattre. L'on a appuyé cette ignorance, ou cet oubli des bonnes choses, de raisons apparentes : on a trouvé que cela faisoit un plus grand front, & qu'on

* Le premier juillet 1690.

pouvoit mieux employer le feu : j'en ai même vu qui mettoient les bataillons à trois de hauteur; mais mal en a pris à ceux qui l'ont fait. Sans cela, je crois, dieu me pardonne, que nous ſerions à deux, & peut-être à un de hauteur; car j'ai toute ma vie entendu dire qu'il falloit bien s'étendre, pour pouvoir embraſſer l'ennemi : quelle abſurdité!

Mais il n'eſt pas encore queſtion de tout cela. Je dois démontrer auparavant ma méthode de former les régimens, les légions & la cavalerie; parcequ'il faut bien tabler ſur un principe & ſur un ordre de combattre, que la variété des lieux change à la verité, mais qu'elle ne doit pas détruire.



CHAPITRE DEUXIEME.

DE LA LÉGION.

LES Romains ont vaincu toutes les nations par leur discipline : ils se sont fait de la guerre une méditation continuelle ; & ils ont toujours renoncé à leurs usages, sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs : différens en cela des Gaulois, qu'ils ont vaincus pendant plusieurs siècles, sans que ces derniers aient songé à se corriger. Leur légion étoit un corps si formidable, qu'elle entreprenoit les plus grandes choses. *C'est sans doute un dieu*, dit Végèce, *qui leur inspira la légion.* J'en ai eu la même opinion depuis longtems : & c'est ce qui m'a rendu plus sensible aux défauts de nos usages.

Comme ce que j'écris n'est qu'un pur jeu pour dissiper mes ennuis, je veux donner carrière à mon imagination.

Je formerai donc mes corps d'infanterie en

légions composées de quatre régimens chacune ; & chaque régiment de quatre centuries d'infanterie, d'une demie centurie d'armés à la légère, & d'une demie centurie de cavalerie.

J'appellerai ces centuries, bataillons, quand elles seront formées en corps séparé ; & celles de la cavalerie, escadrons, pour me conformer à notre usage, ce qui rapprochera les idées.

Chaque centurie, tant de l'infanterie que de la cavalerie, sera composée de dix compagnies ; & chaque compagnie, de quinze soldats, ainsi que les détails qui suivent le feront voir. Il faut concilier, dans une monarchie, le bon état des troupes avec l'économie : pour cela, il convient de former ses troupes sur trois pieds, que nous nommerons pied de paix, pied de guerre, & grand pied de guerre.

Lorsque l'état est dans une paix profonde, les compagnies doivent être composées d'un sergent, d'un caporal, & de cinq vétérans. Lorsque l'on veut être armé, elles doivent l'être d'un sergent, d'un caporal, & de dix hommes, ce qui fait cinq hommes d'augmentation. Lorsque la guerre est déclarée, ou que l'on veut la déclarer, elles doivent être d'un sergent, d'un caporal, de

quinze hommes : ce qui fait une augmentation de seize cent par légion, sans que l'on soit obligé de faire des sergens, caporaux, officiers, ce qui est toujours le plus difficile à former : de plus, parmi les cinq vétérans, il vous reste toujours un fonds pour remplacer ceux-ci. Je ne suis point du tout pour les nouveaux régimens; quelquefois ils ne valent rien au bout de dix années de guerre, & c'est de l'argent jetté à la rivière.

Quant à la cavalerie, il n'y faut jamais toucher; les vieux cavaliers & les vieux chevaux sont les bons, & tout ce qui est recrues n'y vaut absolument rien. C'est une charge, c'est une dépense; mais elle est indispensable.

Quant à l'infanterie, pourvu qu'il y ait de vieilles têtes, l'on fait des queues tant que l'on veut. Elle est en plus grand nombre : & le renvoi de cette quantité d'hommes, à une paix, fait un bien sensible à un état, sans que les forces militaires en soient de beaucoup diminuées.

Je vais mettre les troupes, selon mon systême, sur le grand pied de guerre, parceque j'ai à parler de la guerre.

Les

Les centuries d'infanterie ſeront donc ainſi compoſées :

ETAT D'UNE CENTURIE.

Centurion, ...	1
Lieutenant, ...	1
Seconds lieutenans, ...	4
Enſeigne, ...	1
Sergent d'affaire, ...	1
Fourier, ...	1
Capitaine d'armes, ...	1
Fiffre, ...	1
Tambours, ...	3
Dix compagnies à dix-ſept hommes, .	170
Total d'une centurie, ...	184

ETAT D'UNE COMPAGNIE.

Sergent, ...	1
Caporal, ...	1
Soldats, ...	15
Total d'une compagnie, ...	17

* Les deux demi-centuries d'armés à la lé-

* Planches VIII, IX, X, XI.

gère & de cavalerie, ne doivent être que de dix par compagnie, y compris les ſergens & caporaux, parcequ'elles ſe recrutent du régiment.

Quant aux autres, qui ſont les peſamment armés, ce qui fait le fonds de l'infanterie, la diminution n'y fait rien; car les diviſions reſtent toujours les mêmes, quand même on ſeroit réduit au pied de paix, c'eſt-à-dire à cinq ſoldats; ce qui fait un grand avantage, & le fondement ſolide de toute votre infanterie; parcequ'en tems de paix, après des pertes & des réformes, votre manœuvre reſte toujours la même, & eſt permanente, ce qui eſt d'une conſéquence infinie: car il n'eſt pas croyable combien les changemens nuiſent. J'ai vu, après de longues paix, les troupes d'un même maître ſe reſſembler ſi peu, pour la manœuvre & la diſpoſition intrinſèque des corps, que l'on auroit dit que c'étoient des troupes de pluſieurs nations raſſemblées.

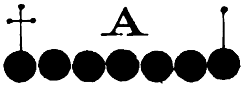
Il faut donc établir un principe, & ne s'en jamais écarter. Il faut que perſonne ne l'ignore ce principe, parcequ'il eſt la baſe de tout le genre militaire; & vous ne ſçauriez l'aſſurer,

ETAT,

de differentes Compagnies,

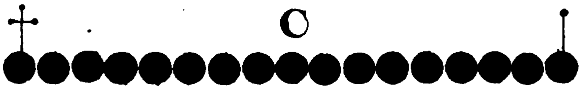
nt le pied de Paix A, *du Complet* B *et de Guerre* C.

A



B

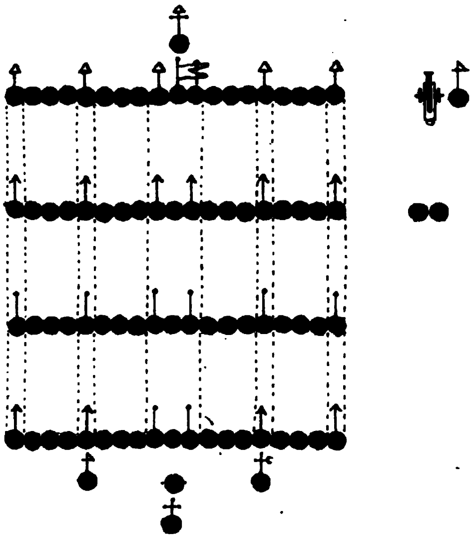
C



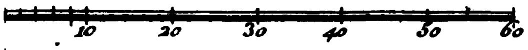
Patte dir.

CENTURIE,

Suivant le pied de Paix.



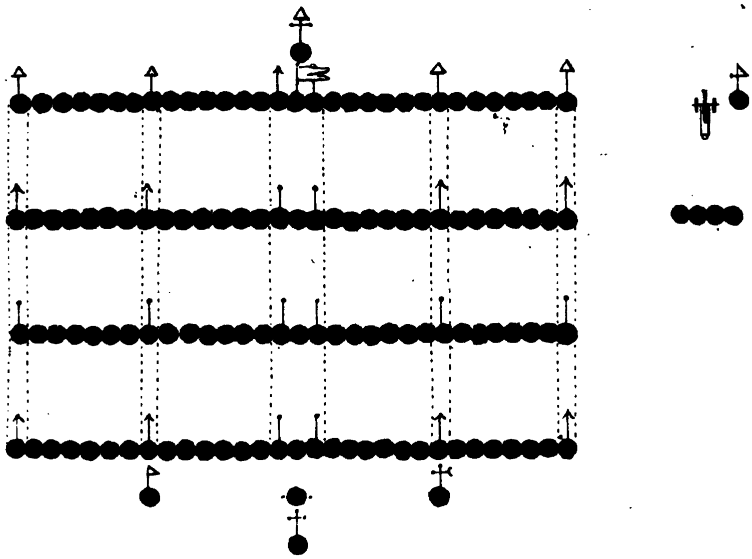
Echelle de 60 pieds.



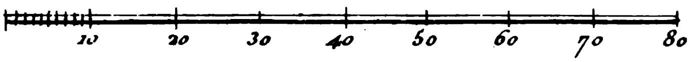
Patte del. & dir.

CENTURIE,

Suivant le Complet.



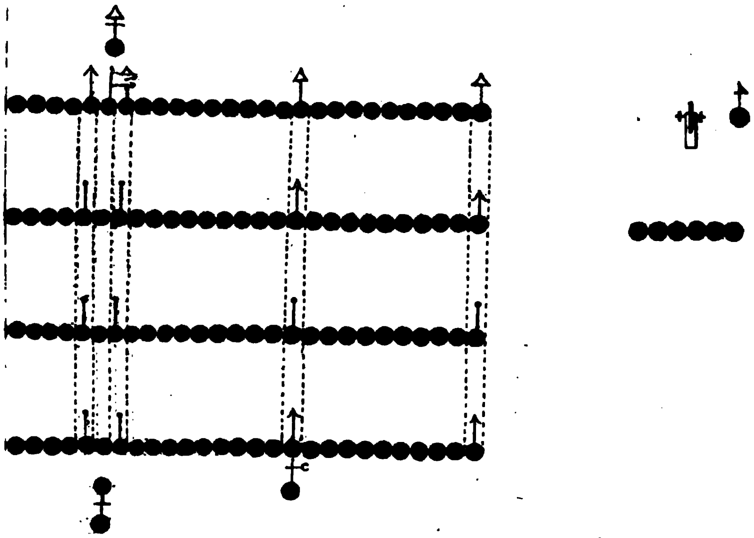
Echelle de 80 pieds.



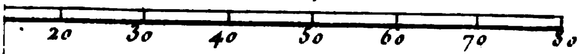
Patte dir.

CENTURIE.

Suivant le pied de Guerre.



Echelle de 80. pieds.



ſi vous ne conſervez toujours le même nombre d'officiers, ſergens & caporaux; parceque, ſans cela, vos manœuvres varieront toujours.

J'en viens, après cette digreſſion, à la compoſition des régimens.

ETAT D'UN RÉGIMENT.

Les régimens ſeront compoſés de quatre centuries, ...	736
Une demie-centurie, armée à la légère, ...	70
Une demie-centurie de cavalerie, .	70

Etat major.

Colonel, ...	1
Lieutenant-colonel, ...	1
Major, ...	1
Tambour major, ...	1
Chirurgien, ...	1
Total d'un régiment, ...	881

ETAT D'UNE LÉGION.

Quatre régimens, ...	3524
Général légionaire, ...	1
Major légionaire, ...	1
Quartier-maître, ...	1
Tréſorier, ...	1
Ingénieurs, ...	2
Aumonier, ...	1
Chirurgien major, ...	1
Timbalier, ...	1
Porte-étendard, ...	1
Vagmeſtre, ...	1
Prévôt, ...	1
Archers, ...	2
Exécuteur, ...	1
Charpentiers, ...	10
Ouvriers de toutes eſpèces, ...	10
Valets pour dix chariots, ...	20
Deux pièces de canon de douze livres.	
Deux pontons, avec leurs nacelles, pour faire des ponts volans, &c.	
Total d'une légion, ...	3579

Il faut que les centuries peſamment armées

aient chacune une arme que j'appelle *amuſette**. Ces amuſettes ſont de mon invention ; elles portent au delà de quatre mille pas avec une violence extrême. Les pièces de campagne que les Allemands & les Suédois mènent avec les bataillons, & qu'ils nomment pièces de campagne, portent à peine au quart. Cette arme eſt fort juſte ; deux hommes la mènent par-tout† ; elle tire des boulets de plomb d'une demie-livre, & porte cent coups à tirer avec elle. Quand on paſſe dans des ſentiers, dans des montagnes, on recule les barres, & deux ſoldats la portent très-aiſément. Cette arme peut ſervir dans mille occaſions à la guerre : voyez-en le deſſein dans les planches ci-jointes.

Le canon & les chariots doivent être attelés de bœufs : ils doivent être chargés de tous les outils néceſſaires à conſtruire des forts, de différens cordages, de moufles, de poulies, de cabeſtans, de ſcies, de haches, de pelles & de pioches, enfin de tous les uſtenciles, outils & inſtrumens néceſſaires. Les outils doivent être marqués du numéro de la légion, pour que, dans

* Planches XII, XIII.

† Planche XIV.

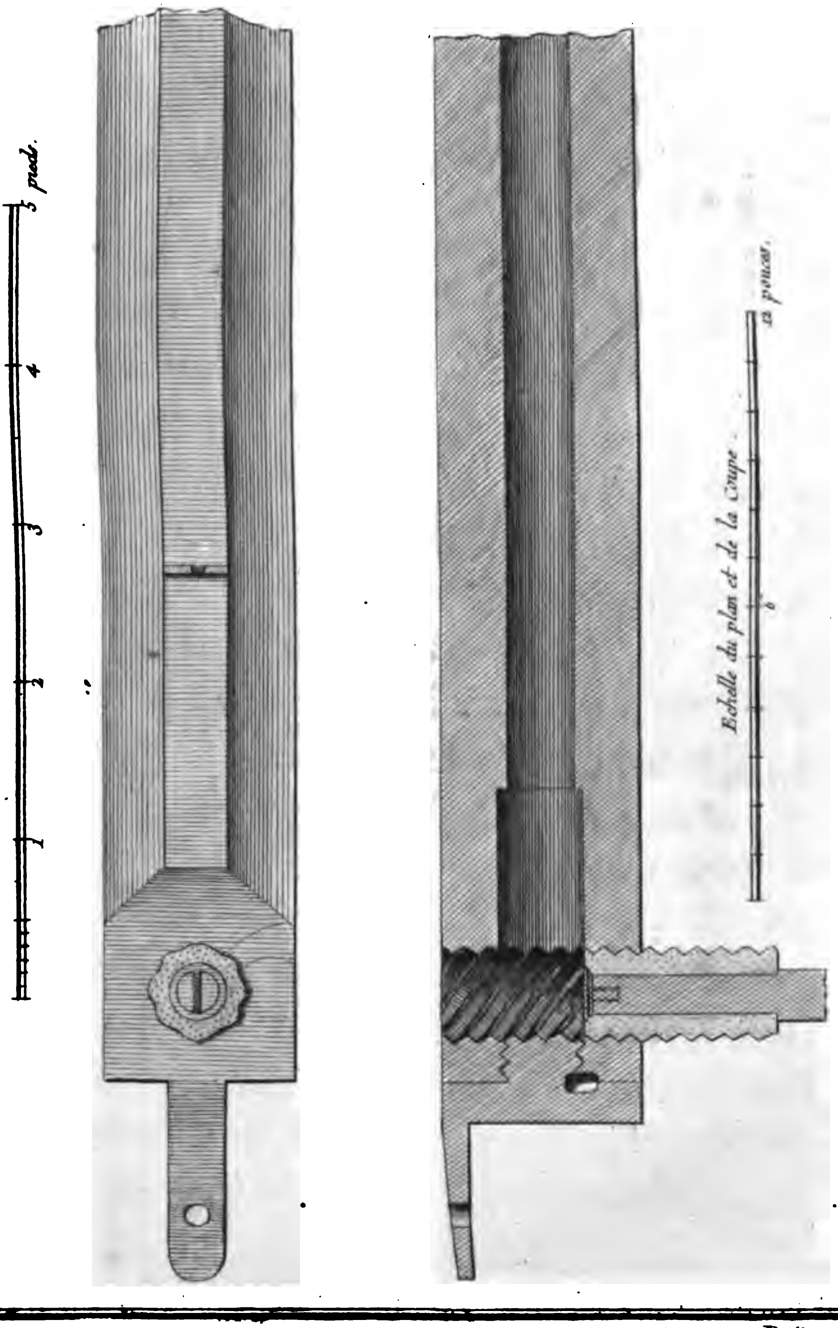
les armées ; ils ne puiſſent ſe confondre.

Ces corps ainſi diſpoſés, je voudrois qu'on attachât un chiffre de cuivre ſur l'épaule droite des ſoldats, & un ſur l'épaule gauche, où ſeroit, ſur l'un, le numéro de la légion, & ſur l'autre, celui du régiment dont il eſt, afin qu'on pût aiſément le diſtinguer.

Je voudrois que tous les ſoldats fuſſent marqués à la main droite des mêmes chiffres, avec une compoſition comme s'en ſervent les Indiens : ce qui ne s'efface jamais, & empêcheroit la déſertion. Cela ſeroit aiſé à introduire, & tire à de grandes conſéquences. Pour l'établir, le ſouverain n'auroit qu'à aſſembler les colonels, leur dire qu'il eſt important que cela ſoit pour maintenir le bon ordre, & empêcher la déſertion ; qu'ils lui feront plaiſir, pour donner l'exemple, de ſe faire marquer ; que cela ne peut être qu'une marque d'honneur, par la preuve que cela fait du corps dans lequel on aura ſervi. Aucun ne le refuſera : tous les officiers imiteront leur exemple, pour complaire à la volonté de leur ſouverain, & parcequ'ils en ſentiront la conſéquence. Dès-là aucun ſoldat ne le refuſera : on peut même leur en faire une

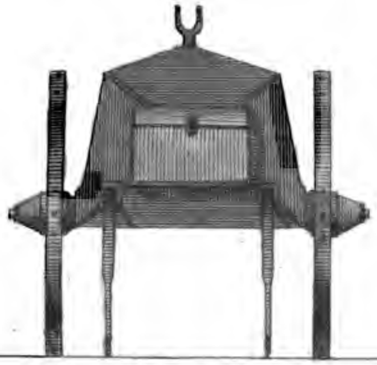
AMUSETTE

avec le dévelopement du Plan et de la Coupe de sa Culasse.

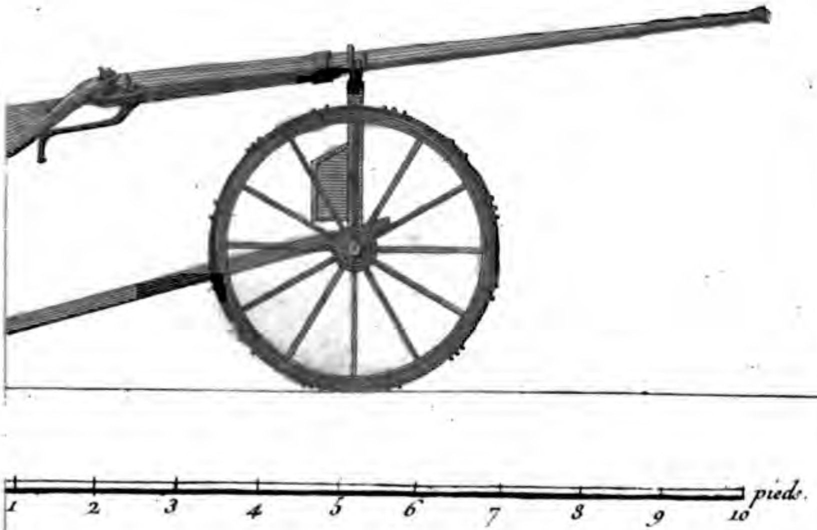


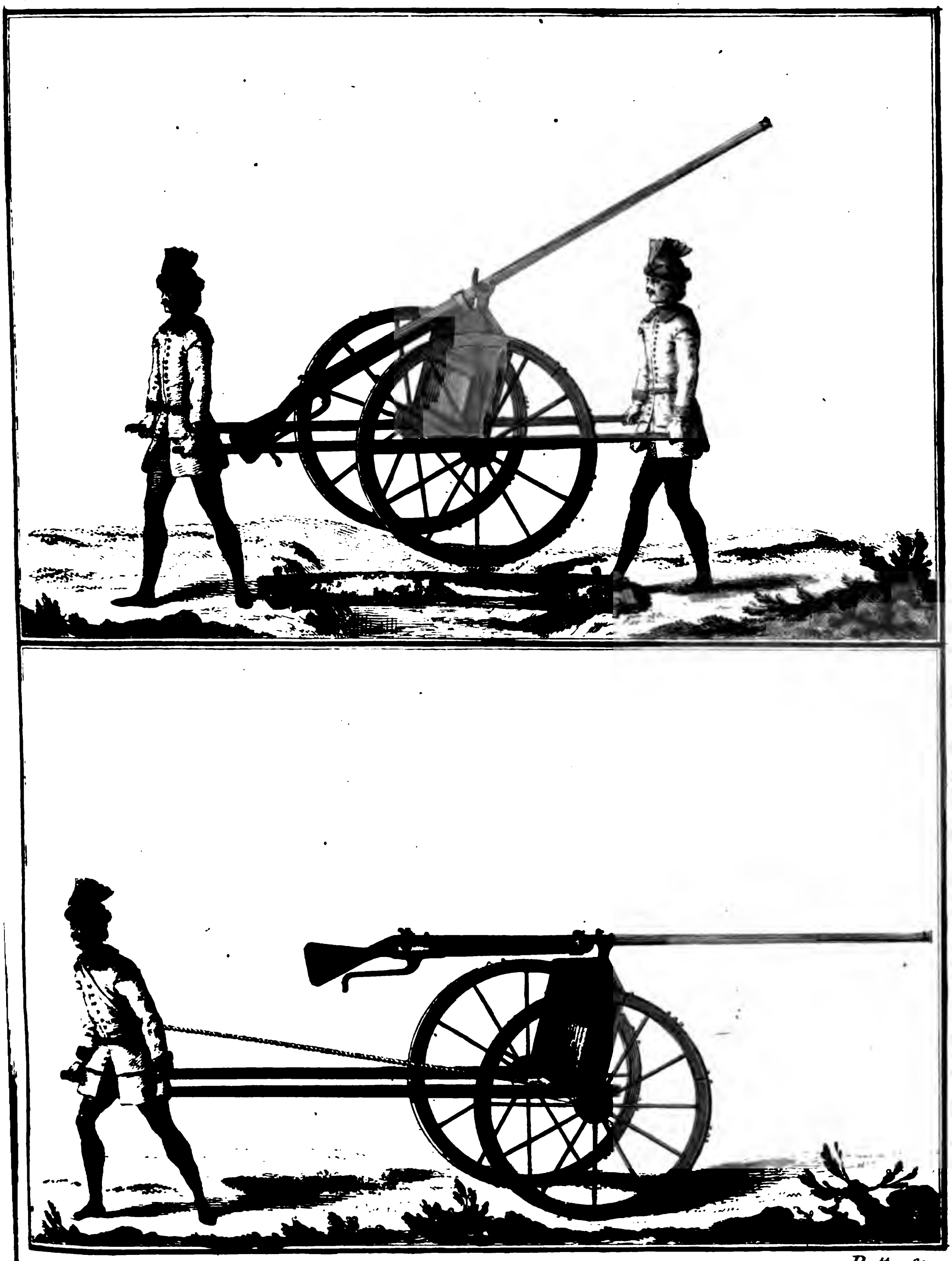
Patte Sc.

Vüë de face de la Machine pour transporter l'Amusette.



Vüë de Côté.





Patte Sc.

Transport de l'Amusette.

fête. Les Romains en uſoient ainſi, mais ils marquoient avec un fer rouge.

Je voudrois que l'on tirât, pour les centuries de la cavalerie, les cavaliers dans les régimens dont ſeroit cette centurie : cela ſeroit au choix du centurion de la cavalerie ; mais il prendroit de préférence les vieux ſoldats. Cette cavalerie ainſi tirée n'abandonneroit ſurement pas ſon infanterie, & lui donneroit de la confiance dans une affaire, lui ſeroit d'une merveilleuſe reſſource, ſoit dans la pourſuite, ſoit pour la couvrir dans la retraite : mais j'en parlerai ailleurs.

Les armés à la légère ſeroient tirés de même dans les régimens ; & le centurion des armés à la légère choiſiroit tout ce qu'il y a de plus ingambe, de plus jeune & de plus leſte. Ces armés à la légère n'auroient pour toutes armes qu'un fuſil de chaſſe très-léger, avec une baïonnette à manche. Ces fuſils auroient un dez au fond, ou ſecret, pour qu'ils ne fuſſent pas dans la néceſſité de bourer leur charge; & tout leur acoutrement ſeroit très-léger. Leurs officiers ſeroient choiſis de même, ſans règle d'ancienneté, parmi les officiers. On les exerceroit ſou-

vent; on les feroit ſauter, courir, & ſur-tout tirer de trois cent pas au blanc. A tous ces différens exercices, l'on mettroit des prix, pour donner de l'émulation. Une troupe ainſi compoſée, & bien en haleine, ſuivra par-tout de la cavalerie ; & je m'aſſure qu'on en tireroit de grands ſervices.

Je ne ſuis point pour les grenadiers : c'eſt l'élite de vos troupes ; & ſi la guerre eſt vive, cela les énerve de telle manière que l'on ne ſçait plus d'où prendre des ſergens & des caporaux, qui ſont cependant l'ame de l'infanterie. Je ſubſtitue à ces grenadiers les vétérans, qui doivent avoir une plus haute paye que les ſimples ſoldats & les armés à la légère. Pour tout ce qui s'appelle affaire de vivacité ou de légèreté, l'on prendroit des armés à la légère, & l'on ne donneroit des vétérans que pour les coups de collier ſérieux : & je penſe qu'il en réſulteroit un grand bien pour le pied des troupes. On prendroit toujours un lieutenant au choix du colonel, pour le faire capitaine des armés à la légère ; & l'on marcheroit par ancienneté aux vétérans, ce qui ſeroit regardé comme le poſte d'honneur. Quelque choſe que l'on

l'on faſſe, on ne peut, dans les régimens, ſans faire un déplaiſir extrême aux officiers, les empêcher de marcher aux grenadiers ſelon l'ancienneté; & cela vous conſomme toujours ce que vous avez de mieux. J'ai vu des ſiéges où l'on a été obligé de renouveller pluſieurs fois les compagnies de grenadiers. Cela eſt d'abord dit, on veut des grenadiers partout; & s'il y a quatre chats à feſſer, ce ſont les grenadiers que l'on demande, & la plupart du tems on les fait tuer mal-à-propos.

Je voudrois que les peſamment armés euſſent de bons fuſils* de cinq pieds de longueur avec de gros tonnerres : le calibre doit être de douze à la livre, avec un dez au fond de la culaſſe, ce qui fait que l'on n'eſt pas obligé de bourer: mais pour que l'on puiſſe les tenir, lorſqu'ils s'échauffent par la continuation du grand feu, il faut qu'ils aient un talon de bois à ſix pouces de la platine, qui ſoit du même bois que la monture. Ces fuſils tirent à plus de douze cent pas.

On ne doit pas craindre de trop charger l'infanterie par les armes, cela la rend plus ſolide : les armes des ſoldats Romains peſoient

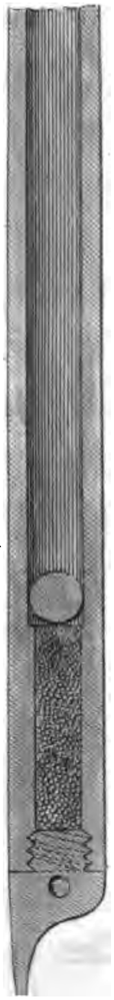
* Planche XV.

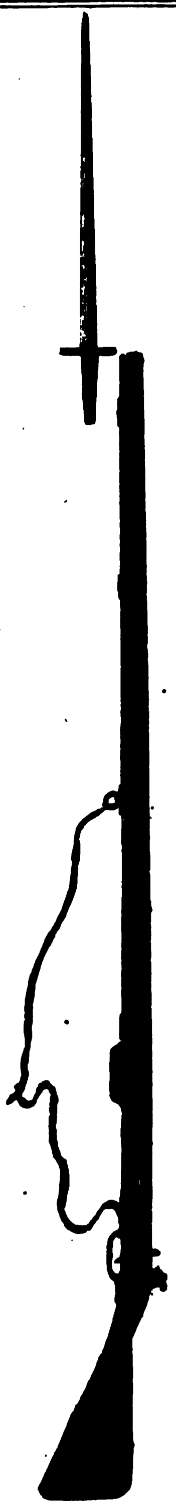
au-delà de ſoixante livres; & l'on puniſſoit de mort ceux qui les avoient abandonnées dans le combat : cela ôtoit à cette infanterie toute envie de fuir, & c'étoit un principe de l'art militaire chez eux. A ces fuſils, je voudrois ajouter une baïonnette à manche, qui eût deux pieds & demi de long, & qui leur ſerviroit d'épée, le ceinturon paſſé par-deſſus l'épaule, parceque cela embarraſſe moins & a meilleure grace; des boucliers ou targes de forme ovale. Ces boucliers ont une infinité d'avantages : on s'en ſert pour couvrir les armes, quand elles ſont poſées à terre : on en fait un parapet dans un inſtant, quand il faut combattre de pied ferme, en les paſſant de mains en mains ſur le front. Il faut que ces boucliers ſoient de cuir préparé dans le vinaigre : alors les deux réſiſtent au coup de fuſil; mais c'eſt un ſecret. Monſieur de Montecuculli dit qu'il en faut dans l'infanterie, & je ſuis bien de ſon avis.

Les baïonnettes à manche valent mieux que les autres, parcequ'elles ſe fourent dans le canon, & que par-là on devient maître du feu, à quoi l'on ne ſçauroit faire trop d'attention : car il ne faut pas vouloir deux choſes à la fois;

FUSIL,

avec le dévelopement de sa Culasse.





Palle direxit.

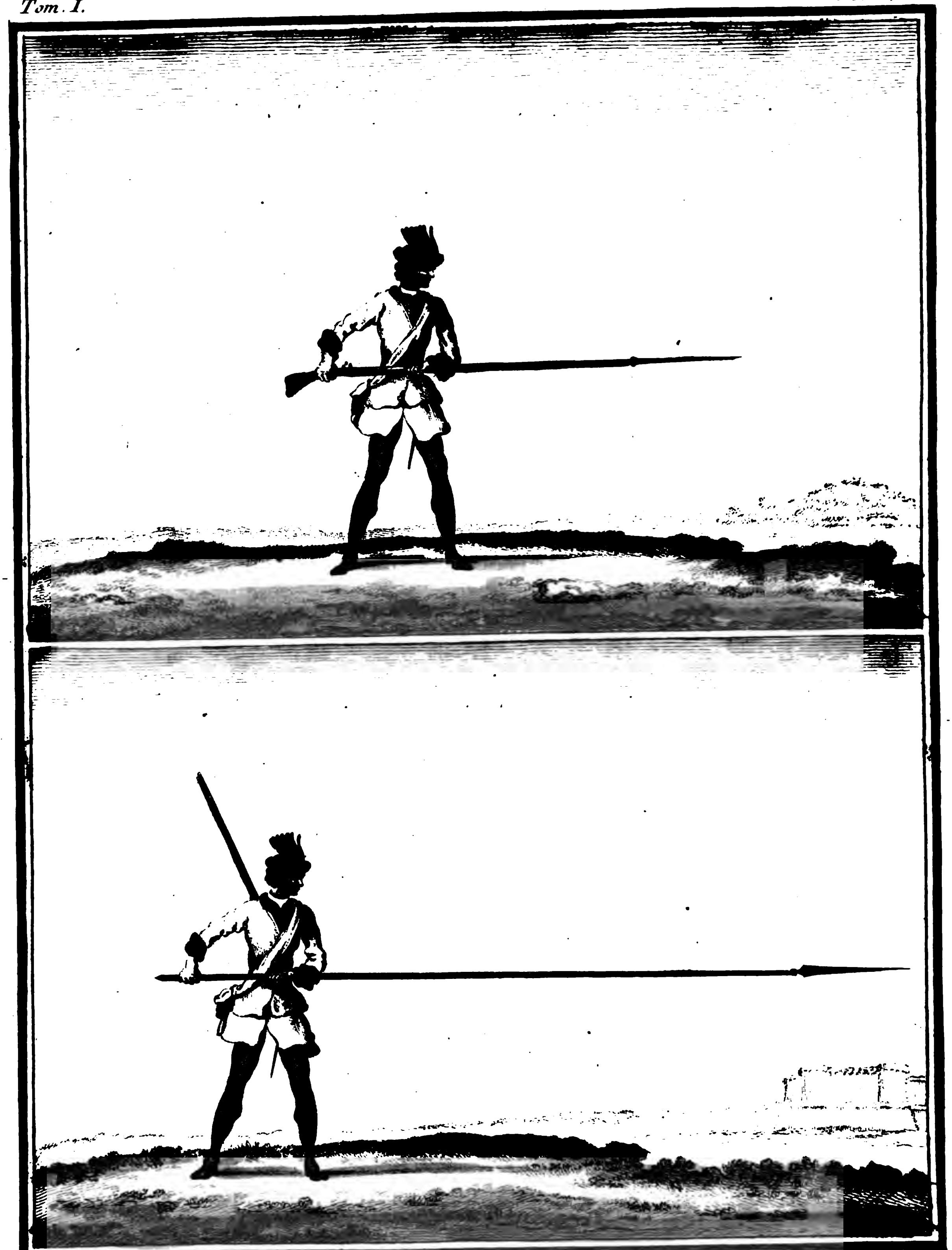
je veux dire, charger & combattre de pied ferme. Dans l'un de ces cas, il faut tirer; & dans l'autre, point du tout : & cela n'eſt pas ſi facile à empêcher. En voici un exemple.

Le roi de Suède, Charles XII, vouloit introduire dans ſon infanterie la méthode de charger à l'arme blanche. Il en avoit parlé pluſieurs fois : & l'on ſçavoit dans l'armée que c'étoit ſon ſyſtême. Enfin, dans une bataille contre les Moſcovites, au moment que l'affaire alloit commencer, il s'en fut à ſon régiment d'infanterie, lui fit une belle harangue, & mit pied à terre devant les drapeaux, & mena lui-même ſon régiment à la charge. Lorſqu'il vint à trente pas de l'ennemi, tout ſon régiment tira malgré ſes ordres & ſa préſence : d'ailleurs il fit parfaitement bien, & enfonça les Moſcovites. Le roi en fut ſi piqué, qu'il ne fit que paſſer au travers des rangs, monta ſur ſon cheval qui étoit derrière les drapeaux, & fut ailleurs ſans dire un ſeul mot.

Mais je reviens à la formation des bataillons. Je les mets à quatre de hauteur, les deux premiers rangs avec des fuſils, les deux autres avec des demi-piques ou pilons, & leurs fuſils paſſés

en écharpe. Ces pilons ſont une arme qui a treize pieds de long, ſans le fer qui doit être léger & mince, à trois quarts, & doit avoir dix-huit pouces de longueur, ſur deux de largeur; le manche doit être creux, de bois de ſapin, & enveloppé d'un parchemin avec un vernis pardeſſus : cela eſt très-fort & très-léger, & ne fouëtte pas commes les piques dont l'on ne ſçauroit ſe paſſer dans l'infanterie. J'en ai toujours oui parler ainſi à tous les gens habiles : & les mêmes raiſons, c'eſt-à-dire, la négligence & la commodité, qui ont fait quitter les bonnes choſes dans le métier de la guerre, ont auſſi fait abandonner celle-ci. On a trouvé qu'en Italie, dans quelques affaires, elles n'avoient pas ſervi, parceque le pays eſt fort coupé : dès-là on les a quittées par-tout, & l'on n'a ſongé qu'à augmenter la quantité des armes à feu, & à tirer.

Quoique je diſe qu'il ne faille point tirer, il y a cependant des cas où il le faut, & il eſt bon de le ſçavoir; comme dans des haies, dans des pays coupés, & contre de la cavalerie : mais cette méthode doit être ſimple & naturelle. Celle que nous avons ne vaut rien, parcequ'il eſt impoſſible que le ſoldat ajuſte ſon coup, s'il



Patte dirax. Moitte Sculp.

Soldats en Action.

eſt diſtrait par l'attention qu'il eſt obligé de faire au commandement. Comment veut-on que tous ces ſoldats, à qui l'on commande de coucher en joue, mirent leur coup juſqu'à ce qu'on leur diſe de faire feu? Un rien les dérange; & il ne vaut plus rien, dès qu'on a perdu l'inſtant. Que l'on ne croie pas que cela n'y faſſe une grande différence; elle ſera de pluſieurs toiſes, car rien n'eſt ſi fin ni ſi aiſé à déranger que l'effet de l'arme à feu : outre cela, les ſoldats ſe pouſſent; & ſelon notre méthode, on les fait tenir dans une attitude gênante.

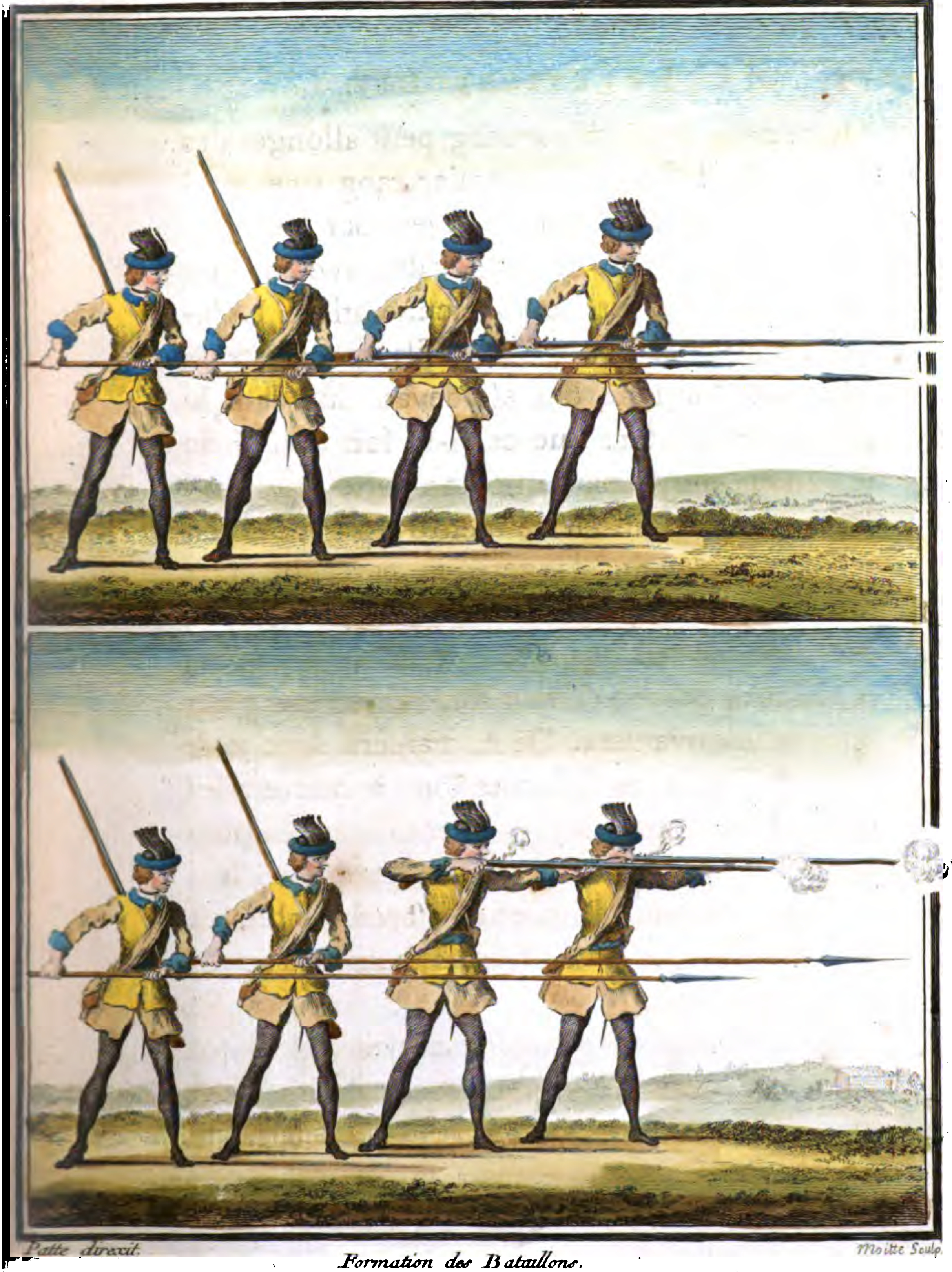
Toutes ces choſes, & bien d'autres, ôtent entièrement au feu l'effet qu'il devroit produire : mais cette matière demande un article particulier. Je reviens à la formation de mes bataillons.

En attaquant de l'infanterie, les troiſième & quatrième rangs baiſſeront les piques *; & par ce moyen, ils déborderont encore de ſix à ſept pieds le rang de devant. Je ſoutiens qu'un homme, qui eſt débordé de ces deux rangs de pointes, applique ſon coup de fuſil avec bien plus de confiance que s'il n'avoit rien devant lui.

* Planche XVI & XVII.

Outre cela, le troiſième rang peut allonger des coups, & défendre le premier rang : ce qu'il fera bien mieux, étant à couvert par les deux premiers rangs; au-lieu que, s'ils n'avoient que des fuſils, ils ne feroient d'aucune utilité. Le ſecond rang, qui eſt armé de fuſils, peut tirer & défendre l'homme qui eſt devant lui dans le premier rang, ſans que celui-ci ſoit obligé de ſe baiſſer; moyennant quoi on évite un grand inconvénient, qui eſt de mettre un genouil en terre; mouvement dangereux, parceque ceux qui ont peur ſe plaiſent dans cette ſituation, & qu'on ne les fait pas relever comme on veut; & ſur-tout parcequ'il faut toujours arrêter pour faire ce mouvement. De la manière dont je le propoſe, tous les hommes ſont à couvert les uns par les autres avec une confiance réciproque : le front eſt hériſſé de pointes qui en impoſent à l'ennemi; l'aſpect en eſt redoutable, & donne confiance à vos ſoldats, parcequ'ils en ſentent la force.

Je ne ſuis point pour les chevaux de friſe, l'on ne peut aller à l'ennemi; & cette certitude le rend audacieux : c'eſt auſſi le grand défaut des retranchemens. Mais venons à la manière de ſe former.



Patte direxit.   Moitte Sculp.

Formation des Bataillons.

La planche XVIII fera distinguer tous les différens emplois ; & les suivantes, la manière de former les centuries. Quant à celle de former les régimens, on y procédera de la sorte. On laissera les enseignes dans le centre des centuries, pour que chaque centurie suive son enseigne ; toutes les enseignes se règleront sur l'étendard de la légion, ce qui fait une facilité très-grande pour se former.

Je ne sçaurois assez m'étonner de voir comme les hommes dérogent aux institutions & aux choses les plus nécessaires ; car les drapeaux n'ont été institués qu'à cette fin, & pour le ralliment : je vois cependant tout le monde mettre les drapeaux au centre d'une bataillon, comme s'il en falloit plusieurs pour être vus. Il se pourroit fort bien que cette méthode d'entasser tous les drapeaux dans le centre des bataillons fût encore une preuve de notre ignorance : car vraisemblablement les drapeaux étoient jadis destinés à conduire chacun une troupe. Ces troupes, par les événemens de la guerre, s'étant trouvées réduites à un petit nombre de soldats, l'on en a fait une seule d'un régiment, & l'on a mis tous les drapeaux au centre de cette

troupe. Avec le tems, l'on a recompletté les compagnies, & l'on s'eſt trouvé enfin complet; mais l'on eſt reſté formé de la même manière que dans le tems où l'on ne l'étoit pas, c'eſt-à-dire, avec tous les drapeaux au centre : perſonne n'y a fait d'attention. Delà, on a adopté cet uſage de mettre tous les drapeaux au centre, ſans ſçavoir pourquoi. Ce pourroit bien être auſſi cette raiſon qui a été cauſe de nos grands & longs bataillons. Si cela étoit, meſſieurs les ſçavans dans l'art de former des bataillons, auroient philoſophé ſur un principe bien erroné, puiſqu'il doit ſa naiſſance à un abus établi ſur la plus parfaite ignorance que la ſtupidité militaire ait jamais pu produire.

Comme il ſe trouve plus de cent officiers, ſergens ou caporaux par régiment, il y aura toujours une file compoſée d'officiers, ſergens ou caporaux à chaque ſection, & deux files à chaque centurie. Ces files empêcheront que le régiment ne ſe brouille, & que ces ſections ne ſe mêlent, ce qui n'eſt pas d'une petite conſéquence. Cette diſpoſition fait auſſi que l'on eſt maître du ſoldat, & que l'on peut l'empêcher de tirer, parceque les officiers & ſergens voient quand

MARQUES des differents Emplois,

Relatives aux Planches.

Légionnaire.

t Colonel.

jor.

t.

u Sergent d'Affaires.

Fourier.

Capitaine d'Armes.

Tambour.

Soldat.

Armé à la légere.

Cavalier.

Canonier.

Amusette.

Enseigne Général.

Etendart de la Légion.

Timballes de la Légion.

Patte Direxit.

quand ils portent la main au fusil pour l'ôter de l'épaule ; ce qu'ils ne peuvent pas, quand ils sont placés sur le front & derrière le bataillon , comme c'est l'usage en France. Comme je fais trois pieds de troupes différens, sçavoir, le pied de paix, le complet, & le grand pied de guerre, il ne faut regarder ce qui suit que selon le grand pied de guerre; c'est-à-dire, quand les compagnies sont à dix-sept, & les centuries à cent quatre-vingt-quatre hommes, y compris la prime plane; parceque, quand elles fondroient d'un tiers & plus, cela fait toujours une troupe ou bataillon où toutes les divisions se trouvent. Ceci ne regarde que les centuries.

Pour les armés à la légère & la cavalerie, il ne faut jamais mettre ces deux demi-centuries que sur le pied du complet; parcequ'elles se complettent toujours dans le régiment, & ne sçauroient par conséquent être au-dessous de leur nombre : d'autant plus que je ne prétens point faire de détachemens de ces deux sortes de troupes, & qu'elles marcheront toujours ensemble.

La planche XIX représente une centurie en différens mouvemens.

A, fait voir une centurie diſpoſée pour charger contre de la cavalerie.

B, une centurie qui va ſe former en bataillon, pour charger contre de l'infanterie.

C, une centurie qui va ſe former en bataillon.

La planche XX, repréſente un régiment compoſé de quatre centuries, & des armés à la légère, marqués A.

La planche XXI, régimens en différens mouvemens.

A, exprime un régiment formé pour charger contre de la cavalerie.

B, un régiment qui ſe forme en bataillon, pour charger contre de l'infanterie.

C, régiment formé en bataillon avec les armés à la légère à la tête.

La planche XXII, exprime une légion en parade, compoſée de quatre régimens.

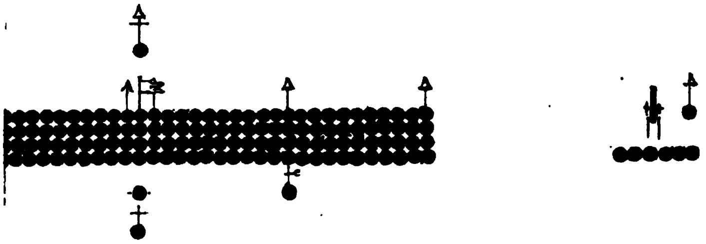
La planche XXIII. Légion formée pour tirer.

La planche XXIV. Légion avec les armés à la légère ſur le front, pour charger contre l'infanterie.

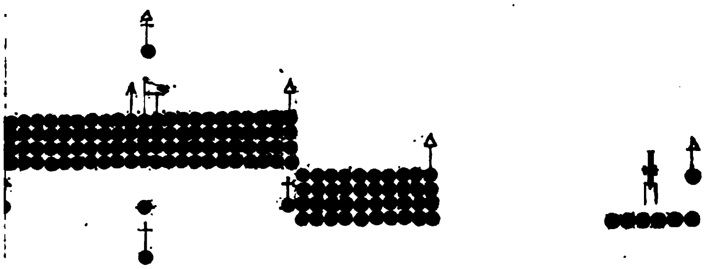
La planche XXV. Légion qui a recueilli ſes armés à la légère, & qui veut charger en bataillon contre l'infanterie.

CENTURIES
En differens mouvemens.

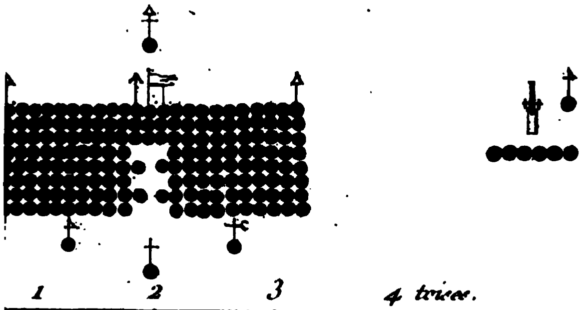
A
...ie pour charger contre de la Cavalerie.



B
... laquelle va se former en Bataillon pour charger contre de l'Infanterie.



C
Centurie formée en Bataillon.

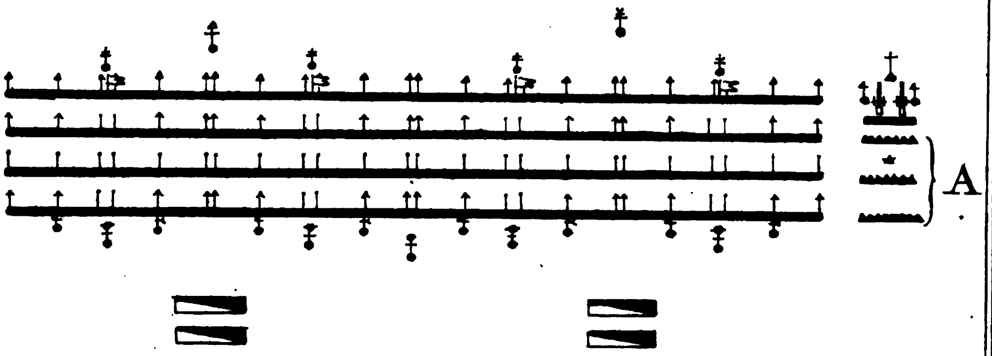


1 2 3 4 toises.

Patte Sc.

RÉGIMENT

Composé de quatre Centuries, et des Armés à la légere marqué A.



Echelle de

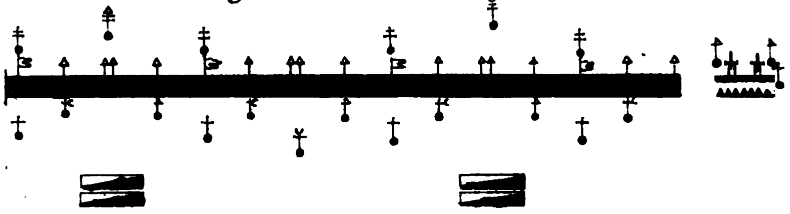
Patte Sc

RÉGIMENS

En differens mouvemens.

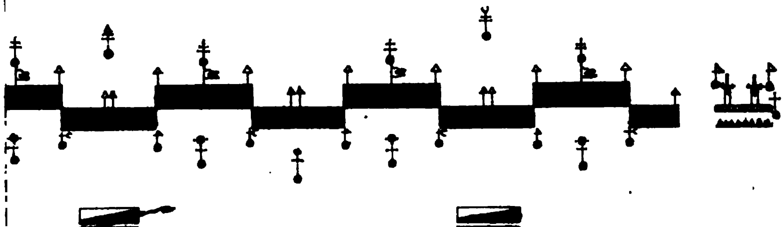
A

formé pour charger contre de la Cavalerie.



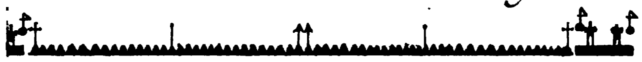
B

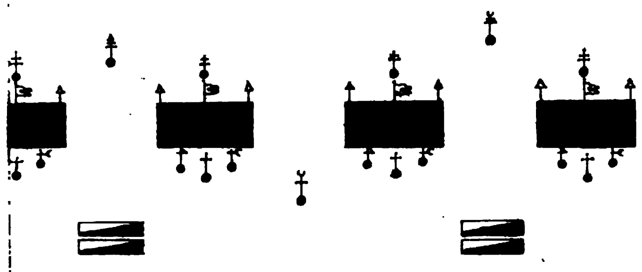
ui se forme en Bataillons, pour charger contre de l'Infanterie.

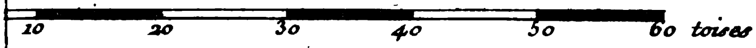


C

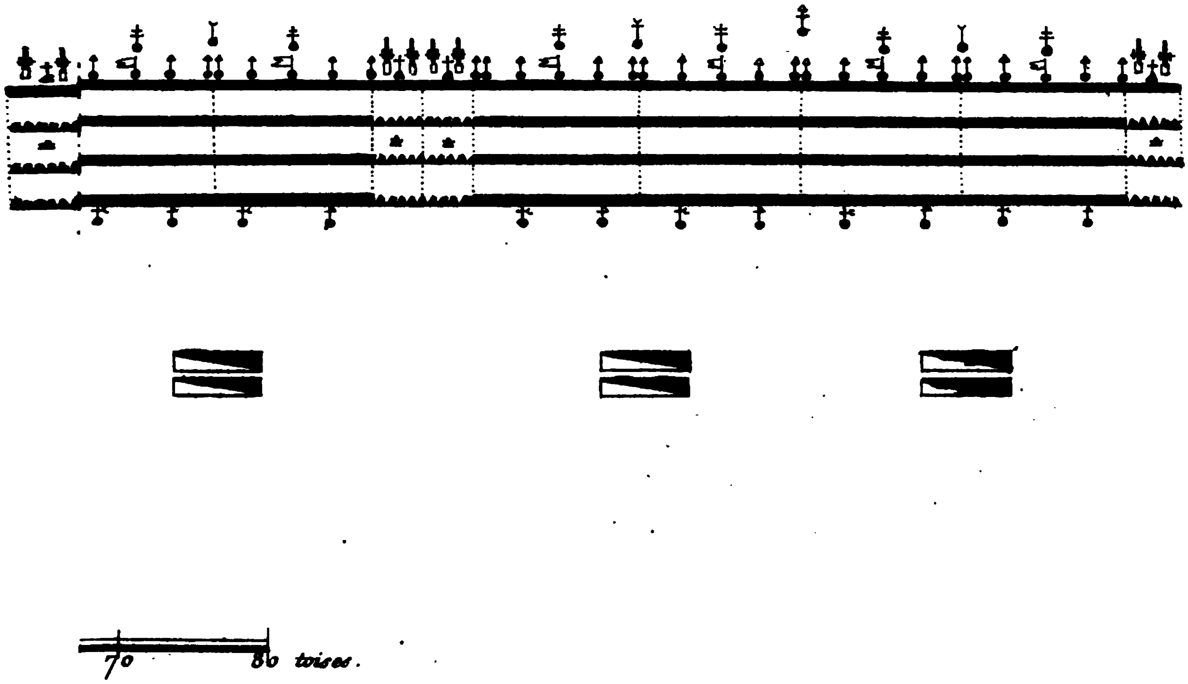
en Bataillons, avec les Armés à la légere à la tête.



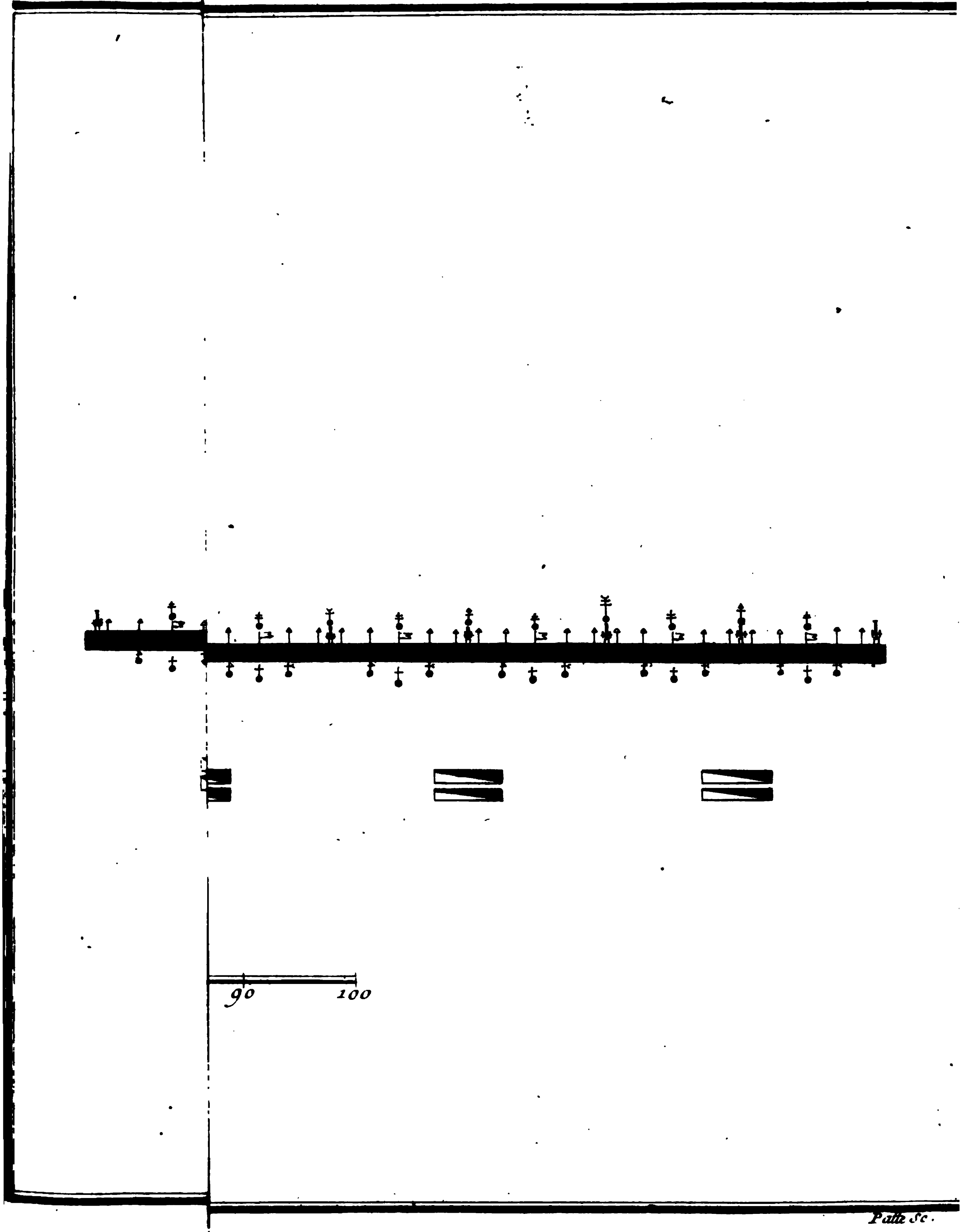




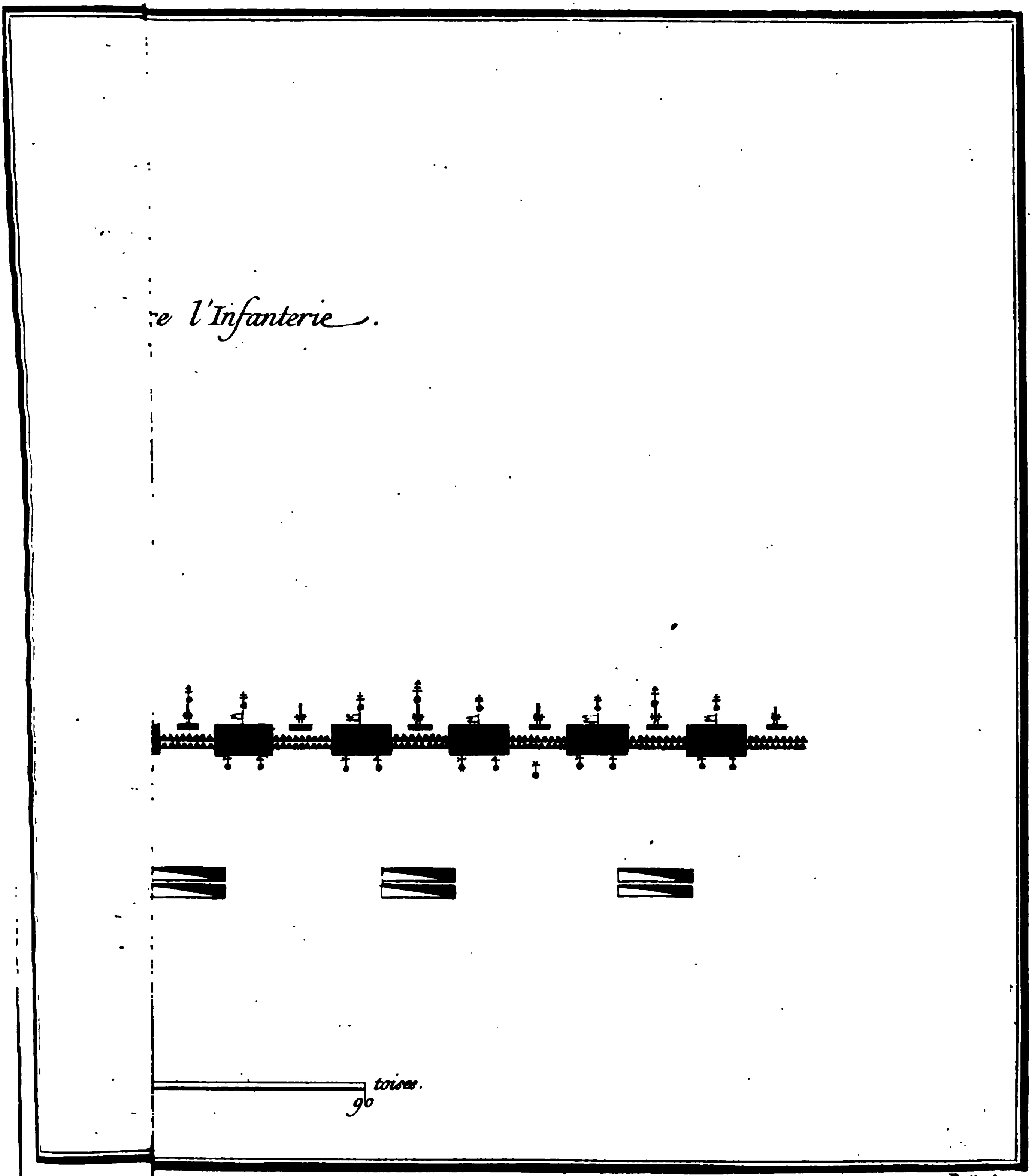
Patte Sc.



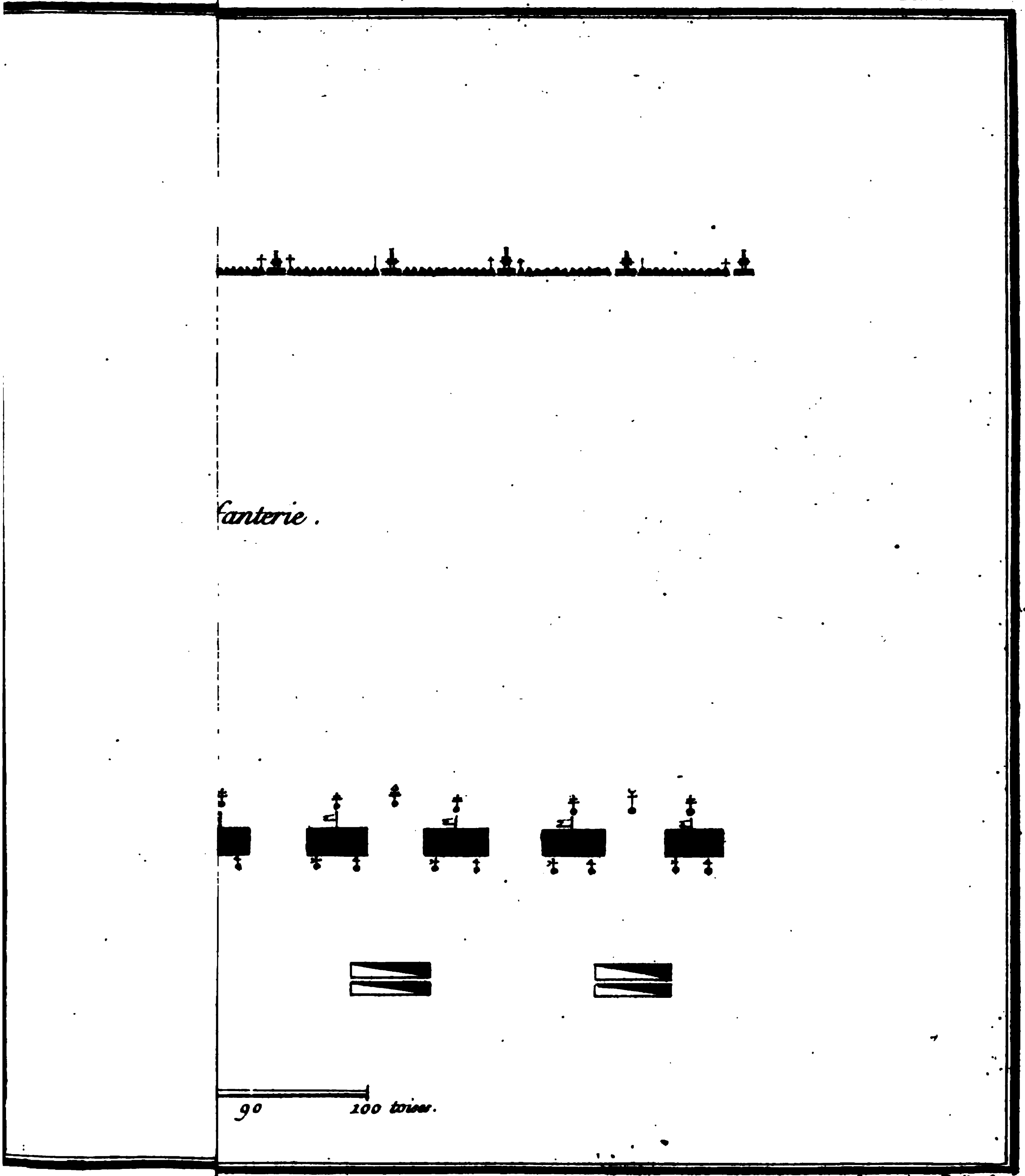
alte Sc.



Patte Sc.



Patte Sc.



Patte Sc.

Quand il eſt queſtion d'attaquer de l'infanterie, les armés à la légère doivent être diſperſés ſur le front, à cent, cent cinquante ou deux cent pas, ſi l'on veut, en avant. Ils doivent commencer à tirer ſur l'ennemi de trois cent pas de diſtance, ſans ordre ni commandement, & à leur volonté. Chaque capitaine des armés à la légère ne doit faire battre la retraite, & ne s'ébranlera avec ſon enſeigne pour ſe retirer, que lorſque l'ennemi eſt à cinquante pas; & doit revenir tout doucement ſur ſon régiment, en faiſant feu de tems en tems, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé ſur les bataillons qui doivent être en mouvement dans ce tems-là. Selon cette diſpoſition, le capitaine des armés à la légère doit avoir diſpoſé ſes gens de manière qu'ils ſe placeront par dix dans les intervalles des bataillons. Les régimens, pendant ce tems-là, doivent avoir doublé les rangs, en faiſant un mouvement en avant, & ſe trouver dans ce moment dans la poſition de la planche XXV. Il doit y avoir, à trente pas derrière chaque régiment, deux troupes de cavalerie de trente maîtres chacune. Voyez les planches XXII, XXIII, XXIV & XXV.

Le tout marchant en avant d'un pas léger,

comme on le ſuppoſe, l'ennemi doit ên être décontenancé. Que fera-t-il ? Rompra-t-il ſon bataillon pour prendre ces centuries dans les flancs? il ne le peut, ni ne l'oſe; parce que les intervalles ne ſont que de dix pas, & qu'ils ſont occupés par les armés à la légère : outre cela, les armes de longueur ſe croiſent dans ces intervalles. Comment réſiſtera-t-il donc à quatre de hauteur, après avoir été harcelé par les armés à la légère, s'il rencontre des gens tout frais qui, ſur le même front, ſe trouvent à huit de profondeur, & qui viennent rapidement ſur lui, lui qui doit être embarraſſé par un grand flottement, & qui a peine à ſe mouvoir? Il y a apparence qu'il ſera battu, & dans le moment qu'il lâche pied, il eſt perdu ſans reſſource; car les armés à la légère ſe mettant à ſes trouſſes, & les deux troupes de cavalerie baiſſant la main ſur lui, en doivent faire une furieuſe deſtruction. Ces ſoixante-dix cavaliers, & ces ſoixante-dix armés à la légere doivent détruire un bataillon en un moment, & avant qu'il ait eu le tems de fuir cent pas. Les centuries doivent demeurer en ordre, pour recueillir leur cavalerie & leurs armés à la légère, &

être prêtés à recommencer une nouvelle charge.

Je ne puis m'empêcher de me flatter & de croire que, de toutes les diſpoſitions, c'eſt la meilleure & la plus belle pour un jour de combat.

On me dira qu'on lâchera de la cavalerie ſur mes armés à la légère. On ne l'oſeroit; mais tant mieux ſi cela arrive. Ne ſont-ils pas à même de ſe retirer? & cette cavalerie peut-elle ſubſiſter entre moi & l'ennemi? Tirera-t-il ſur ces ſoixante-dix hommes éparpillés tout le long du front de mon régiment? ce ſeroit tirer ſur une poignée de puces. Ah! ils feront la même choſe, & auront auſſi des armés à la légère. Voilà donc qui prouveroit la bonté de mon ſyſtème, ſi cela les incommode au point qu'ils ſoient obligés de m'imiter.

Mais, où feront-ils retirer leurs armés à la légère ou leurs grenadiers? ſera-ce ſur les aîles, en faiſant un mouvement tout du long de leur front, où ils n'ont point d'intervalles? Tiendront-ils enſuite contre moi à quatre de hauteur, avec leur flottement, & tous les autres inconvéniens qui en réſultent, & armé comme je

ſuis, ſoutenu de ma cavalerie ? Je penſe que non. Mais je dois, avant de finir cet article, faire un petit calcul ſur le feu de mes armés à la légère.

Suppoſez qu'ils commencent à tirer de trois cent pas de diſtance, qui eſt celle à laquelle ils ſont exercés, & qu'ils ſoient à cent cinquante de moi ; ils pourront donc tirer l'eſpace de tems qu'il faut à l'ennemi pour faire ces trois cent pas, parceque je ſuppoſe m'ébranler auſſi-tôt que mes armés à la légère commencent à ſe retirer. Je veux ſuppoſer que l'ennemi ne marche point en ligne avec d'autres bataillons, ce qui n'eſt point ; & un ou deux bataillons n'iront pas ſe détacher ainſi du reſte de la ligne de leur infanterie : mais ſuppoſons que cela puiſſe être, il leur faudra toujours ſept à huit minutes pour faire les trois cent pas. Or un armé à la légère peut tirer ſix coups par minute. Mais mettons qu'il n'en tire que quatre : cet armé à la légère aura tiré cinquante coups avant que les bataillons ennemis aient fait les trois cent pas. Dès-là il eſt clair que les bataillons ennemis auront eſſuyé chacun pour le moins quatre à cinq cent coups avant qu'ils ſoient à même de

m'attaquer : & par qui? par des gens qui paſſent leur vie à tirer d'une plus grande diſtance au but, qui ne ſont point ſerrés, tirent à l'aiſe, ſont adroits & ingambes, & qui ne ſont point contraints, ſoit par le commandement, ou par l'attitude gênante où on les fait tenir quand ils ſont dans les rangs, où ils ſe pouſſent, & s'empêchent de voir & d'ajuſter leur coup : Et je tiens qu'un coup tiré par ces armés à la légère en vaut bien dix tirés par d'autres. Si l'ennemi marche en ligne, il eſſuiera plus de dix mille coups de fuſils par bataillon, avant que mes bataillons les abordent.

Que l'on ne croie pas que trois cent pas ſoient une trop grande diſtance : un fuſil à ſecret porte quatre cent pas de but en blanc; & ſi vous l'élevez à vingt ou vingt-cinq degrés, il tirera au-delà de mille pas.

A cela ſe joint le feu des armes que j'ai nommées *amuſettes*. J'ai déjà dit qu'il ne falloit que deux ſoldats pour en mener une & la ſervir, à quoi je deſtine les capitaines d'armes & un ſoldat que l'on prendra de chaque centurie.

Ces amuſettes doivent ſe porter en avant avec les armés à la légère un jour de combat. Comme

elles tirent au-delà de trois mille pas, elles doivent causer un furieux dommage à l'ennemi, lorſqu'il ſe forme, ſoit au ſortir d'un bois, d'un défilé ou d'un village. Quand même il n'y auroit pas de ces obſtacles, il faut qu'il marche en colonne, & qu'il ſe mette enſuite en bataille, ce qui prend quelquefois pluſieurs heures. Or ces amuſettes peuvent tirer au delà de deux cent coups par heure. J'en compte une par centurie : on peut y joindre celles de la ſeconde ligne; on peut les raſſembler toutes ſur une hauteur : l'effet, qu'elles produiſent, doit être conſidérable, parceque les capitaines d'armes doivent être exercés à tirer avec, & cela eſt infiniment plus juſte que le canon & tire plus loin. Comme il y en a quatre par régiment, il y en auroit ſeize par légion. Ces ſeize machines, raſſemblées un jour de combat, vont faire taire dans un moment une batterie des ennemis qui incommoderoit la cavalerie voiſine ou l'infanterie elle-même. Quand au fonds de l'infanterie, il faut regarder les nombres pairs & la racine quarrée comme un principe ſur lequel tout doit rouler, & dont il ne faut jamais s'écarter : c'eſt pourquoi je mets quatre centuries par régiment;

qui

qui ont chacune quatre manipules, que les Hollandois & les Allemands appellent pelotons.

A l'égard de mes piques, si quelqu'un trouve que, dans les pays de chicane ou de montagnes, elles soient inutiles, je lui dirai qu'en ce cas-là on en est quitte pour les poser à terre pendant une heure ou deux : mes soldats ayant des fusils en écharpe, pourront alors s'en servir. On me dira encore que cela est incommode à porter; mais je ne ferai aucun cas de cette objection. Le soldat n'est-il pas obligé de porter des bâtons de tentes? Il n'y a qu'à faire faire des tentes en la forme * dessinée dans la planche ci-jointe; aussi-bien sont-ce les meilleures: les pilons serviront de bâtons, en y attachant un cordon dans le milieu. Qu'importe que le bout passe la tente? cela fera un très-bel effet, & même un ornement dans un camp. Ces piques armées de leur fer ne pèsent pas quatre livres, & ne fouettent pas comme les autres, parce-qu'elles sont creuses en dedans : les piques ordinaires pèsent environ dix-sept livres, & sont très-incommodes à manier.

Je soutiens qu'on peut tirer de grands ser-

* Planche XXVI. Voyez aussi les planches XLV & XLVI.

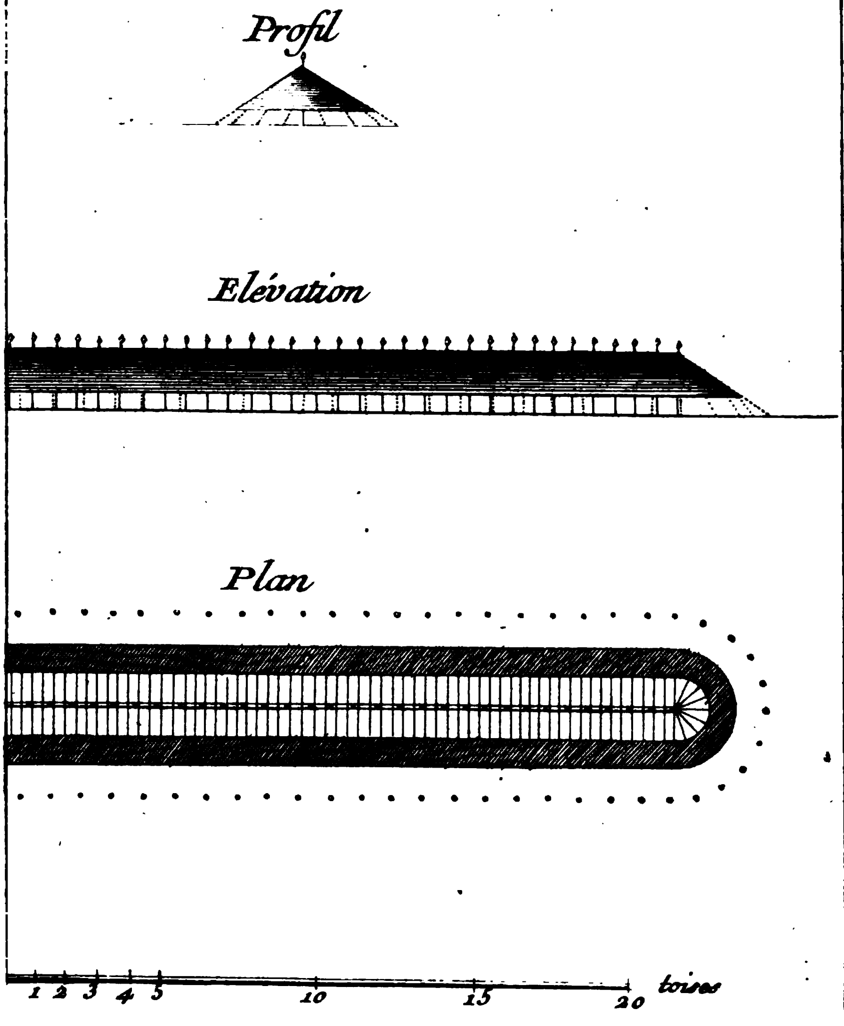
vices d'un tel corps, ſuppoſé que le général légionaire ſoit entendu & ſçache ce qu'il doit ſçavoir. Si le géneral de l'armée a beſoin d'occuper un poſte, de barrer l'ennemi dans un de ſes projets, & dans cent cas différens qui ſe trouvent à la guerre, il n'a qu'à ordonner à une telle légion de marcher : comme elle a tout ce qu'il lui faut pour ſe fortifier, elle peut en douze heures de tems ſe mettre hors d'inſulte ; & ſi on lui donne quatre jours, elle doit être en état de ſoutenir un ſiége, & d'arrêter une armée ennemie.

Le projet de fortification que l'on voit, planche III du ſecond volume de cet ouvrage, en montrera la poſſibilité.

Cette diſpoſition de l'infanterie me paroît d'autant plus convenable, qu'elle eſt juſte dans toutes ſes parties ; & la réputation de la première, ſeconde, ou troiſième légion fait impreſſion ſur les autres, & même chez l'ennemi. Un corps pareil fait cauſe commune de ſa réputation, & ſera toujours ému du deſir d'égaler ou de ſurpaſſer celle d'un autre qui aura bonne réputation. Les actions des corps qui ſe diſtinguent par nombre, s'oublient bien moins que celles des corps qui

Plan, Elévation, et Profil

Tente de Centurie d'Infanterie.



portent le nom de leurs officiers, parceque ceux-ci changent, & que leurs actions s'oublient avec eux. Outre cela, il est dans le cœur de l'homme de se moins intéresser aux choses qui regardent son semblable, qu'à celles qui lui sont personnelles. La réputation d'un corps devient personnelle, dès que l'on se fait un honneur d'y être. Or cet honneur est bien plus aisé à faire naître dans un corps qui porte son nom avec lui, que dans un qui porte celui de son semblable, je veux dire de son colonel, qu'en général on n'aime pas.

Bien des gens ne sçavent pas pourquoi tous les régimens qui portent les noms des provinces en France ont toujours si bien fait; ils disent pour toute raison, C'est l'esprit du corps. Ce n'en est pas une : je viens de la dire. Voilà comme les choses qui sont le plus de conséquence roulent sur un point imperceptible. D'ailleurs ces légions sont une espèce de patrie militaire, où les préjugés des différentes nations se trouvent confondus : ce qui est un grand point pour un monarque, pour un conquérant; car par-tout où il trouve des hommes, il trouve des soldats.

Ceux qui croient que les légions romaines étoient composées de Romains de Rome, se trompent fort; elles l'étoient de toutes les nations du monde : mais leur pied, leur discipline, & leur méthode de combattre, étoient meilleures que celles de toutes les autres nations; & c'est pourquoi ils les ont toutes vaincues; & ce n'est que lorsque cette discipline a dégénéré chez les Romains, qu'ils ont été vaincus à leur tour.

CHAPITRE TROISIEME.

DE LA CAVALERIE; DE SES ARMURES ET DE SES ARMES. DU PIED DE LA CAVALERIE. COMME ELLE DOIT SE FORMER, COMBATTRE ET MARCHER. DES MOUVEMENS. DES FOURAGES AU VERD ET AU SEC, DES PASTURES. DES TENTES, ET DE LA MANIÈRE DE CAMPER. DES PARTIS OU DÉTACHEMENS.

ARTICLE PREMIER.

De la cavalerie en général.

IL faut que la cavalerie ſoit leſte; qu'elle ſoit montée ſur des chevaux que l'on ait rendus propres à endurer la fatigue; qu'elle ait peu d'équipages; & ſur-tout qu'elle ne faſſe pas ſon point capital d'avoir des chevaux gras. S'il ſe pouvoit qu'elle vît tous les jours l'ennemi, cela n'en ſeroit que mieux; car cela la mettroit bien-

tôt en état d'entreprendre les plus grandes choſes. Il eſt certain que l'on ne connoît pas la force de la cavalerie, ni les avantages que l'on en peut retirer. D'où vient cela? de l'amour que l'on a pour les chevaux gras.

J'ai eu un régiment de cavalerie Allemande en Pologne, avec lequel j'ai fait en dix-huit mois plus de quinze cent lieues, ſoit en marches ou en courſes : & je proteſte que ce régiment étoit mieux en état de ſervir au bout de ce tems-là, qu'un autre qui auroit eu des chevaux gras. Mais, pour cela, il faut les faire peu à peu au mal, & les endurcir à la fatigue, par des courſes & des exercices violens; ce qui les conſerve plus ſains & les fait durer bien davantage : & quand ils y ſont faits, vous pouvez compter avoir de la cavalerie, & vous n'en aviez point auparavant. De plus, cela rompt & ſtile vos cavaliers, leur donne un air de guerre qui ſied ſi bien. Mais il faut les faire galopper, courir à toutes jambes en eſcadrons, & les mettre peu à peu en haleine; & non pas manœuvrer tous les trois ans une fois avec une lenteur extrême, de peur que ces pauvres bêtes ne ſuent. Je ſoutiens que, lorſqu'un cheval n'a pas été

tourmenté & endurci au mal, il eſt ſujet à beaucoup plus d'accidens, & ne ſçauroit jamais être de ſervice.

La cavalerie doit être diſtinguée en deux eſpèces, ſçavoir, la cavalerie & les dragons. Je ne fais aucun cas des autres. La cavalerie légère & les dragons bien ſtilés valent toujours mieux que les huſſards. De la première, qui eſt la véritable cavalerie, il en faut peu, parcequ'elle eſt coûteuſe; & il y faut faire une attention particulière. Quarante eſcadrons ſuffiſent dans une armée de trente, quarante & cinquante mille hommes. Ses mouvemens doivent être ſimples & ſolides; l'on ne doit jamais lui rien apprendre qui viſe à la légèreté : le principal point eſt de lui apprendre à combattre enſemble, & à ne jamais ſe débander. Elle ne doit faire autre ſervice dans une armée que celui des grandes gardes; jamais d'eſcortes, jamais de détachemens éloignés, ni de courſes : & l'on doit la regarder comme la groſſe artillerie qui ne marche qu'avec l'armée : auſſi ne doit-elle ſervir que dans les combats & dans les batailles.

Elle doit être montée ſur des chevaux forts & épais : les chevaux Allemands ſont les meil-

leurs; ils ne doivent jamais être au-dessous de cinq pieds deux pouces.

Ces cavaliers doivent être armés de toutes pièces; & le premier rang doit avoir des lances à la Polonoise pendues par une courroie mince au pommeau de la selle.

Ils doivent avoir une bonne épée roide, à trois quarts, longue de quatre pieds; une carabine; point de pistolets, parcequ'ils ne servent qu'à faire du poids; des étriers en chapelets; point de selle; un arçon avec deux battines rembourées de paille, & une peau de mouton noire par-dessus, qui sert de housse & de couverture, & qui croise sur le poitrail.

Pour cette cavalerie, il faut des hommes choisis, de cinq pieds six à sept pouces, minces, élancés, & point ventrus.

Quant aux dragons, dont il faut au moins le double, les régimens doivent être composés de même pour le nombre & la formation; mais ils doivent avoir des chevaux qui ne soient pas au-dessus de quatre pieds huit pouces, ni au-dessous de quatre pieds six.

L'exercice de ces dragons doit être rempli de célérité.

Ils

Ils doivent ſçavoir celui de l'infanterie dans la perfection. Leurs armes doivent être le fuſil, & l'épée. Leurs lances doivent leur ſervir de piques, quand ils ſont pied à terre. Leurs ſelles & harnois doivent être comme ceux de la cavalerie. Les hommes doivent être petits, de la taille de cinq pieds à cinq pieds un pouce, pas au-deſſus de deux. Ils doivent avoir une clef à l'arçon de la battine, avec un trou dans la croſſe du fuſil pour l'y paſſer. Ils doivent ſe former par eſcadron à trois de hauteur, de même que la cavalerie, & doivent toujours marcher de même.

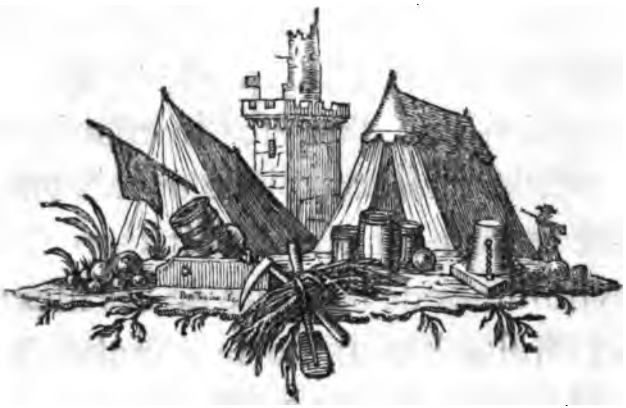
Pour mettre pied à terre, il faut qu'ils ſoient à rangs ouverts, qu'ils faſſent tout à droite par demi-quart de rang, ainſi que la figure le marque *, ce qui forme d'un eſcadron huit files. Ils ſortent après avoir accouplé leurs chevaux par ces files, & ſe forment où les eſcadrons faiſoient front; les hommes de la droite de ces files reſtent à cheval, ainſi que ceux de la gauche. Voilà, à peu près, les manœuvres qu'il faut leur apprendre.

Quand le cas le requiert, le troiſième rang doit

* Voyez ci-après la planche XLII.

ſçavoir voltiger, eſcarmoucher, & toujours ſe rallier à l'eſcadron par les intervalles : mais les deux autres doivent être inébranlables, & auſſi ſolides que la cavalerie. Ces deux rangs doivent avoir leurs fuſils paſſés en écharpe. Ce ſont ces dragons qui doivent faire tout le ſervice de l'armée, couvrir les quartiers, faire les eſcortes, aller à la guerre & voir tous les jours l'ennemi, s'il ſe peut.

Voila en général ce qui concerne la cavalerie. Il eſt maintenant à propos d'entrer dans un plus grand détail. Nous commencerons par l'armement.



Patte dir.

A. Rangeon sculp.

Habillement du Cavalier.

ARTICLE DEUXIEME.

Des armures de la cavalerie.

JE ne ſçais pourquoi l'on a quitté les armures, car rien n'eſt ſi beau ni ſi avantageux. On dira que c'eſt l'uſage de la poudre qui les a abolies : ce n'eſt point cela; car, du tems de Henri IV, & depuis juſqu'en l'année 1667, on en a porté; & la poudre étoit déjà en uſage longtems auparavant. Mais vous verrez que c'eſt la chère commodité qui les a fait quitter.

Il eſt certain qu'un eſcadron tout nûd, comme nous ſommes, n'auroit pas beau jeu contre des gens armés de toutes pièces ; je ſuppoſe que le nombre ſoit égal. Car où prendre ces hommes pour les percer ? Il n'y a donc point d'autre reſſource que de tirer. C'eſt un avantage très-grand de mettre la cavalerie ennemie dans la néceſſité de tirer : cette idée mérite d'être examinée.

J'ai fait faire une armure * entière de tôle mince : toute cette armure n'étoit pas chère, & ne pe-

* Planches XXVII, XXVIII, XXIX.

ſoit pas plus de trente à trente-cinq livres : les bottines en étoient, & elles avoient très-bonne grace. Je les eſſayai, elles étoient à l'épreuve de l'épée. Je ne puis avancer qu'elles fuſſent à l'épreuve du coup de feu, ſur-tout de celui que l'on nomme *le coup de la baraque* ; mais je puis aſſurer que tous les coups mal chargés, tous ceux qui ſont éventés ou ébranlés par le mouvement du cheval ne percent point, non plus que tous ceux qui viennent de biais.

Mais laiſſons là le feu : celui de la cavalerie n'eſt pas fort redoutable ; & j'ai toujours oui dire que tous ceux qui s'aviſoient de tirer étoient battus. Si cela eſt vrai, il faut donc tâcher de les obliger à tirer. On ne le peut plus aiſément qu'en donnant des armures légères, comme celles que je propoſe, parceque ces hommes ſe trouvant invulnérables à l'épée, il faudra que l'ennemi prenne le parti de tirer. Qu'arrivera-t-il, s'il tire ? Dès que la cavalerie ainſi armée aura eſſuyé ce feu, elle ſe jettera à corps perdu deſſus l'ennemi, parcequ'elle n'a plus rien à craindre, & qu'elle deſirera ſe venger du péril qu'elle a couru. Que feront ces hommes pour ainſi dire tous nuds, contre d'autres qui ſeront

Patte direxit.

Armure du Cavalier.

Patte dir.

La même Armure, vüe de l'autre côté.

invulnérables? Car, pourvu qu'un homme ſe remue, je défie qu'on le tue. S'il y avoit ſeulement deux régimens comme cela dans une armée, & qu'ils euſſent ſecoué quelques eſcadrons ennemis, la frayeur & la terreur s'y mettroient bientôt, parceque tout leur paroîtroit cuiraſſe.

J'ai dit que cette armure faiſoit un bel effet; je dirai plus : elle eſt d'une grande épargne; l'on y gagne l'habit & les bottes; & il ne faut qu'un petit bufle au cavalier, des culottes & un manteau; point de chapeau. Les caſques ſont un ſi bel ornement, qu'il n'y en a point qui lui ſoit comparable. Ce caſque, cette armure durent autant que la vie d'un homme; ainſi il ne faut à ce cavalier qu'un manteau tous les quatre ans, un bufle de médiocre grandeur tous les ſix ans, & des culottes : voilà tout. Cet habillement eſt donc beaucoup moins coûteux, beaucoup plus parant, & met votre cavalerie en état de ne pas craindre celle de l'ennemi : au contraire, elle lui fait naître le deſir de la joindre au plus vîte, & de ſe mêler avec elle, parcequ'elle ſentira que c'eſt ſon avantage. C'en ſeroit auſſi un pour le prince qui introduiroit

cette méthode : & je ne ſerois point du tout étonné de voir à la ſuite du tems dix à douze cavaliers attaquer un eſcadron entier & le défaire, parceque l'audace augmenteroit d'un côté, & la terreur auroit gagné de l'autre.

A cela, l'on me dira, Mais l'ennemi fera la même choſe. C'eſt encore une preuve que ce que je propoſe eſt bon, puiſque l'ennemi n'y trouve point d'autre remède que de faire de même. Mais ce ne ſera pas la campagne d'après : ils ſe laiſſeront étriller pendant dix ans, & peut-être pendant cent, avant que de s'en aviſer ; tant l'on revient difficilement des uſages chez toutes les nations, ſoit amour-propre, ſoit pareſſe, ſoit ſtupidité. Les bonnes choſes ne percent qu'après des tems infinis ; & quoique quelquefois tout le monde ſoit convaincu de leur utilité, malgré tout cela, on les abandonne bien ſouvent pour ſuivre l'uſage & la routine ; & l'on vous dit froidement, pour toute raiſon, Ceci n'eſt plus d'uſage.

Pour être convaincu de ce que je dis là, il n'y a qu'à voir le nombre d'années que les Gaulois ont été battus par les Romains, ſans que jamais ils ſe ſoient aviſés de changer leur diſci-

pline ni leur façon de combattre. Les Turcs ſont aujourd'hui dans le même cas : ce n'eſt ni la valeur, ni le nombre, ni les richeſſes qui leur manquent ; c'eſt l'ordre, & la diſcipline, & la manière de combattre.

A la bataille de Péterwaradin *, ils étoient au-delà de cent mille hommes ; nous n'étions que quarante mille, & ils furent battus. A Belgrade †, ils étoient au-delà de deux cent mille hommes ; nous n'étions pas trente mille combattans, & ils furent défaits : & ils le feront toujours, tant qu'on s'y prendra tant ſoit peu bien. Cela devroit bien perſuader qu'il ne faut jamais ſe prévenir ſur rien.

On me dira encore que les bleſſures des coups de feu qui perceront ces armures ſeront plus dangereuſes. Cela eſt faux ; la bale perce cette tôle ; mais elle n'emporte point la pièce, elle ne fait que la déchirer. Mais quand cela ſeroit,

* Le prince Eugène, général de l'armée Impériale, donna le 5 août 1716, dans les plaines de Péterwaradin, une bataille dans laquelle les Turcs perdirent plus de 30000 hommes, avec leur viſir. On leur prit 172 tant drapeaux qu'étendards, & 150 pièces de canon.

† Les Turcs furent battus près de Belgrade le 16 août 1717. Ils firent une perte auſſi conſidérable qu'à Péterwaradin : toute leur artillerie demeura aux Impériaux, qui s'emparèrent enſuite de Belgrade. Cette ville retourna aux Turcs par le traité de Paſſarowits, en 1739.

que l'on mette dans une juſte balance les avantages qui réſultent de ces armures avec les inconvéniens, & l'on trouvera que ces premiers ſont infiniment au-deſſus : car, de quelle conſéquence eſt-il qu'un petit nombre d'hommes meurent de leurs bleſſures, à cauſe de ces armures, pourvu que l'on gagne des batailles, & qu'on devienne infiniment ſupérieur à l'ennemi? Encore cela n'eſt-il pas : car, ſi l'on veut conſidérer combien de cavaliers périſſent par l'épée, & combien ſont dangereuſement bleſſés par des coups perdus & mal chargés, accidens deſquels ces armures garantiſſent; je dis que, ſi l'on veut mettre toutes ces choſes en conſidération, l'on trouvera que les armures, telles que je les propoſe, conſervent beaucoup plus d'hommes qu'elles n'en détruiſent.

C'eſt la molleſſe & le relâchement ſur la diſcipline qui les ont fait quitter : il eſt ennuyeux de porter une cuiraſſe ou de traîner une pique pendant un demi-ſiècle, pour s'en ſervir un ſeul jour. Mais, dès qu'on ſe relâche ſur la diſcipline, dès que dans un état la commodité devient un objet, l'on peut prédire, ſans être inſpiré, qu'il eſt proche de ſa ruine.

Les

Les Romains avoient vaincu tous les peuples par leur discipline ; à mesure qu'elle se corrompit, leurs succès devinrent moindres : & lorsque l'empereur Gracien permit aux légions de quitter leurs casques & leurs cuirasses, parceque les soldats se plaignoient qu'elles étoient trop pesantes, tout fut perdu : les barbares, qu'ils avoient vaincus pendant tant de siècles, les vainquirent à leur tour.

ARTICLE TROISIEME.

Des armes de la cavalerie, & du harnachement du cheval. Dessein des carabines.*

CES carabines tirent infiniment plus loin que toutes les autres, & se chargent aisément, sans que l'on soit obligé de bourrer, ce qui devient d'une difficulté extrême dans la cavalerie. La charge ne s'ébranle ni ne s'évente jamais, & le coup en est violent & net. Outre cela, comme sont faites nos carabines, la baguette se perd; & la monture se casse & se brise, quand elle pend à la bandoulière, qui est cependant la façon dont il faut toujours les faire porter à la cavalerie, soit pour la marche, soit pour le combat. Sans cela, les cavaliers ne sont jamais prêts, & serrent mal leurs rangs. De la manière dont celles-ci sont faites, la crotte & la boue n'y font rien, parceque le canon pend à côté du cheval.

L'épée doit aussi se porter en écharpe †, par-

* Planche XXX.

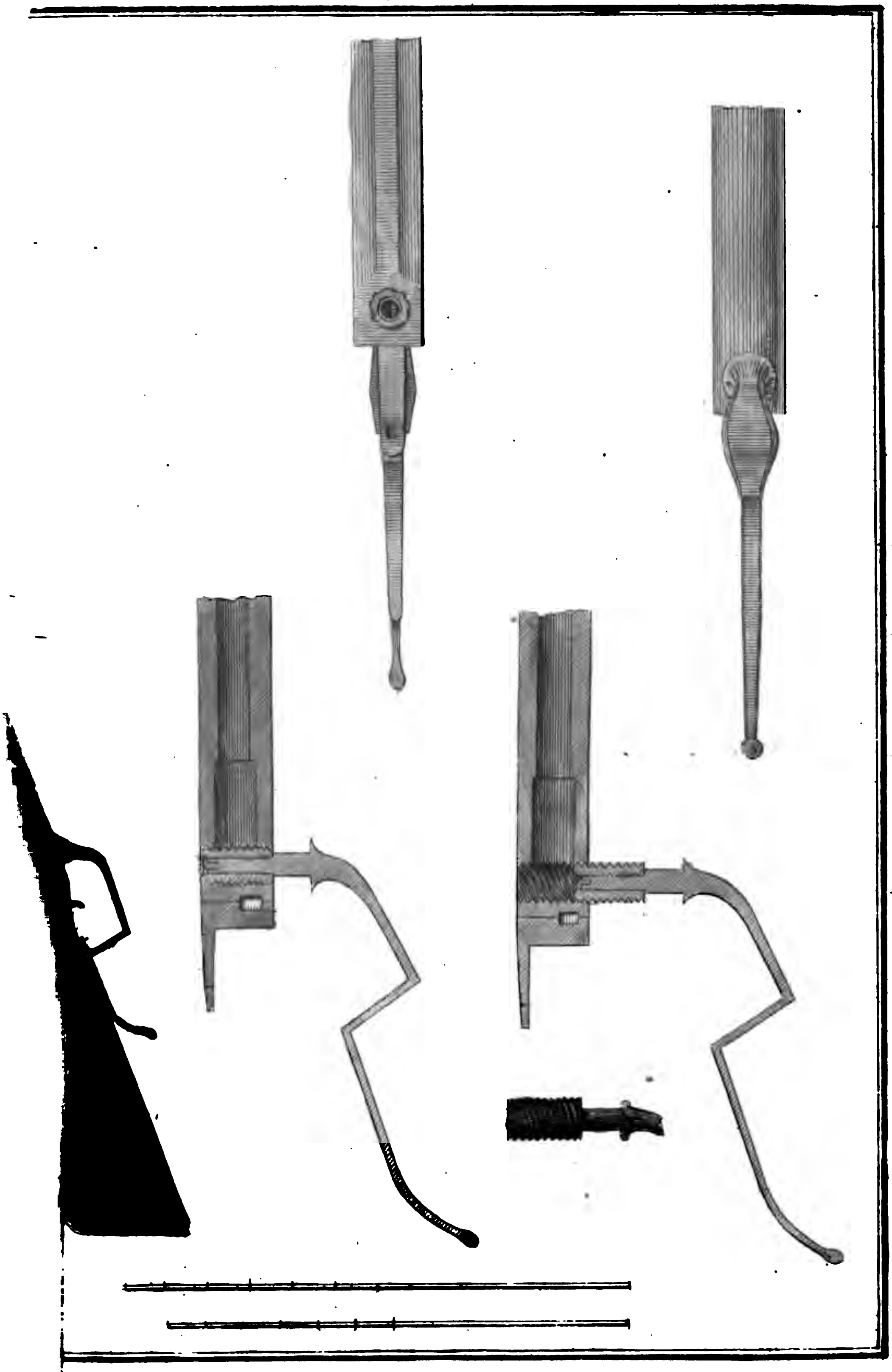
† Planches XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV.

ce qu'elle incommode infiniment moins, & que cela a meilleure grace. Il doit y avoir au ceinturon une poche, comme les cavaliers de l'empereur en portent, pour qu'ils puiſſent y mettre quelque choſe, n'ayant d'ailleurs point de poches. Ces épées doivent être à trois quarts, pour les empêcher de ſabrer, ce qui ne fait jamais un grand effet. Outre cela, ſi elles ſont longues, elles n'y ſçauroient être propres; & ſi elles ſont courtes, elles ne valent rien à cheval: elles ſont infiniment plus roides, quand elles ſont à trois quarts, & très-légères. Elles doivent avoir quatre pieds de longueur; car il faut toujours avoir à cheval une épée longue, comme il en faut avoir une courte à pied. Je ne veux point de piſtolets, parcequ'ils ne ſervent jamais, qu'ils coûtent beaucoup, & qu'ils ſont incommodes & ne font qu'un poids inutile. Je veux un nombre de lances à la Polonoiſe, dont le premier rang doit être pourvu. Ces lances débordent le premier rang de dix pieds: & les chevaux des eſcadrons ennemis ne tiennent pas à l'effroi que leur cauſe la flamme de taffetas qui eſt au bout, quand on baiſſe ces lançes: outre cela, l'on ne pare point l'effet de leurs pointes. M. de Montecuculli

dit, dans ses mémoires, que la lance est la meilleure de toutes les armes dont on se sert dans la cavalerie, & que l'on ne résiste point à son choc ; mais qu'il faut que les lanciers soient armés de toutes pièces.

Ces lances ont quinze pieds de longueur & sont creuses. Elles pèsent environ six livres, & servent de bâtons de tentes & de piquets pour les chevaux, comme il sera dit ci-après. Ainsi on évite un grand embarras, qui sont ces piquets & ces bâtons de tentes : ce qui fait toujours un vilain effet, embarrasse fort, & charge beaucoup les chevaux. L'on attache au bout inférieur de ces lances un cuir de la largeur du doigt, pour les supporter : il est attaché au pommeau de la battine, de manière que, lorsque l'on rencontre avec la pointe un homme ou un cheval, ce cuir rompt après que la lance a percé l'objet, & fait que le cavalier conduit surement son coup. Et lorsqu'il la porte la pointe haute, elle ne lui pèse point à la main ; au contraire, il s'appuie dessus.

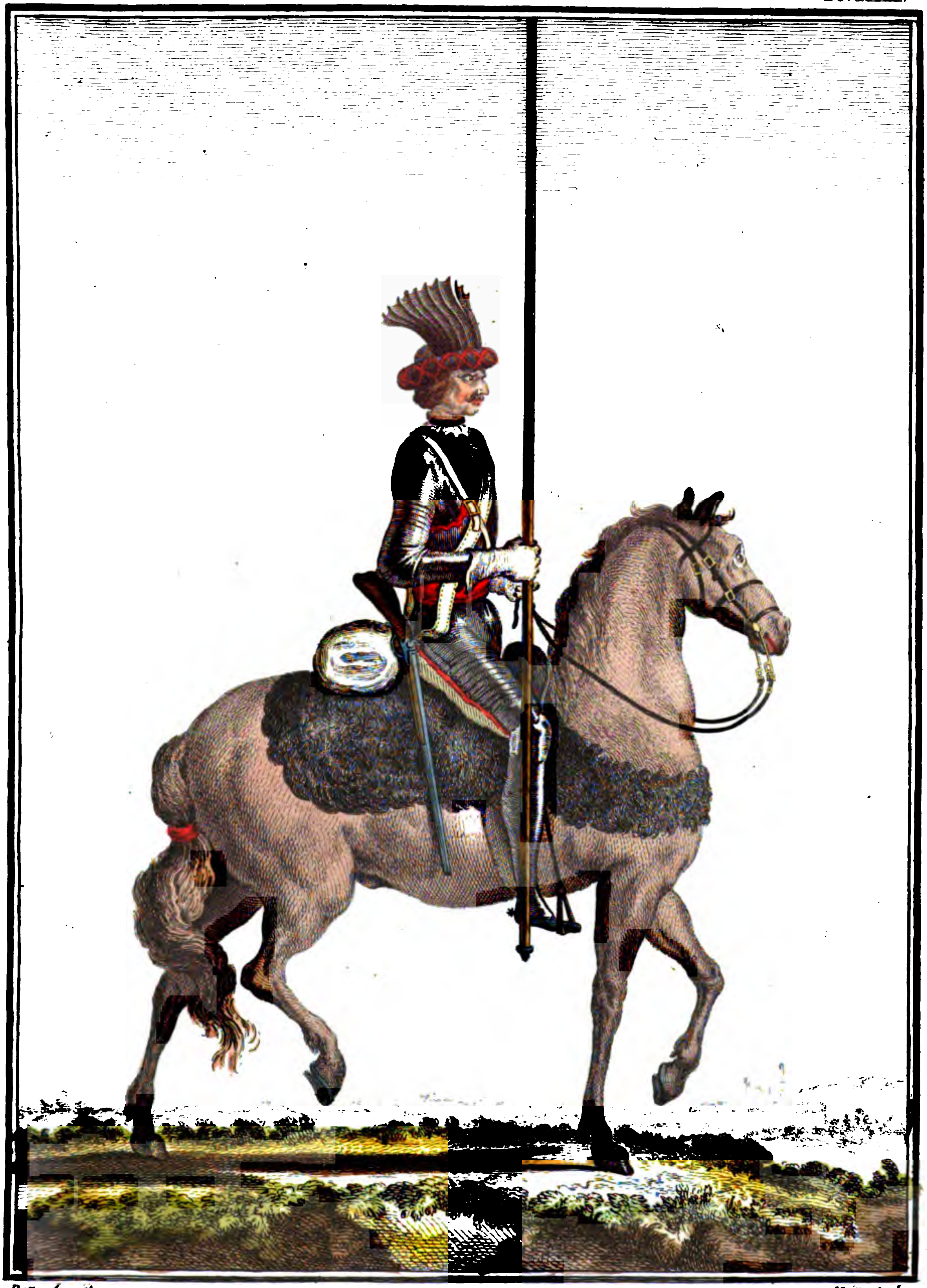
Voilà ce qui est quant à l'habillement & à l'armure du cavalier. L'équipage du cheval doit être composé de cette manière : Je ne veux point



Carabine avec les differens developemens de sa Culasse.

Patte direxit.

Cavalier.

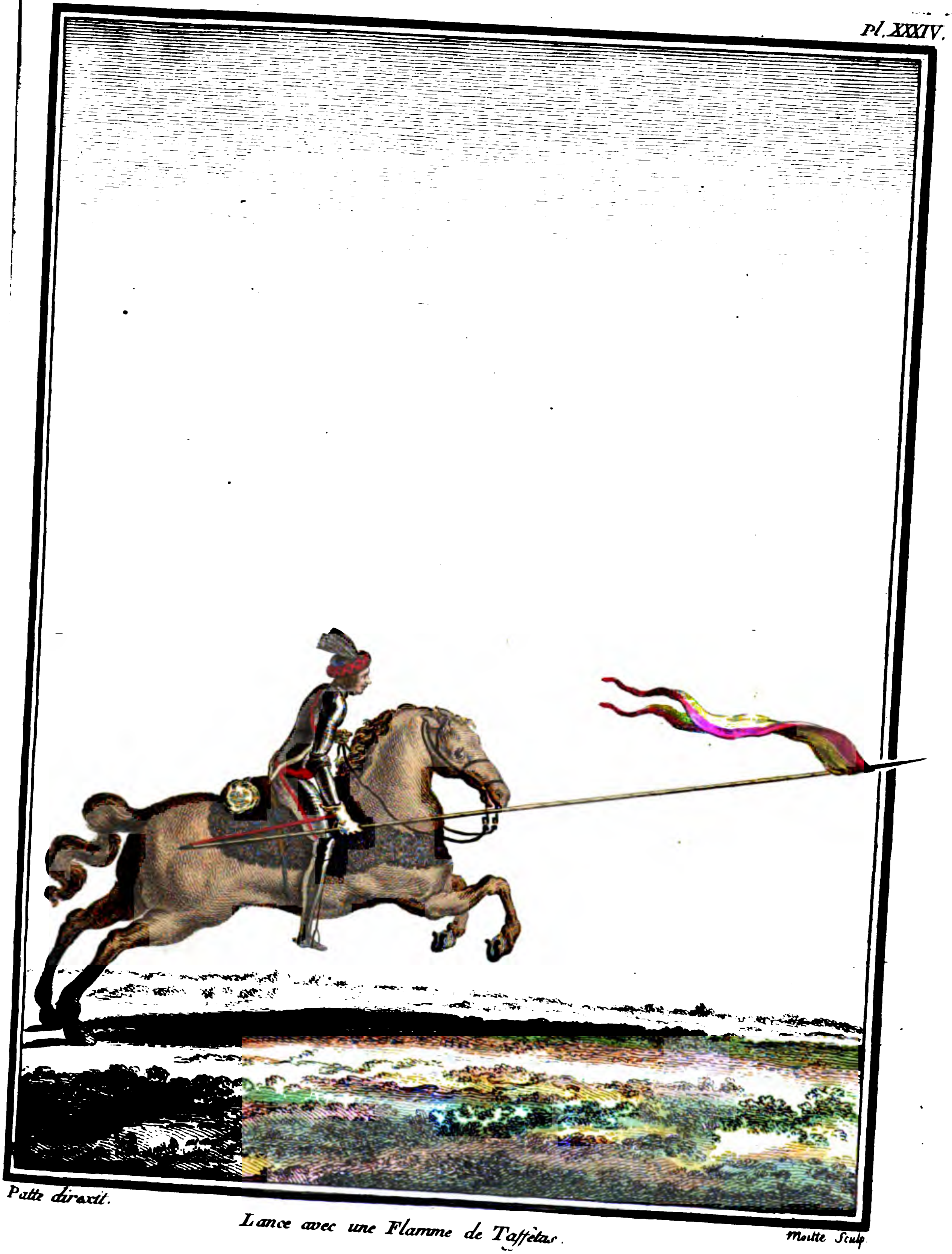


Parle direxit. Moitte Sculp.

Même Cavalier.

Cavalier avec sa Lance.

Patte direx.



Patte direxit.

Lance avec une Flamme de Taffetas.

Moitte Sculp.

de bride avec un mors. Il faut qu'il ait une têtière * avec deux branches droites, comme il y en a à nos brides, avec des boſſettes. De la place où eſt le mors ordinairement, il paſſe un cuir ſur le nez du cheval; la gourmette venant à ſerrer, lorſque l'on tire les rênes, ramène parfaitement bien le cheval, & mieux qu'aucune bride : il n'y a point de cheval que l'on n'arrête avec cela, & que l'on ne manie bien; l'on ne ſçauroit leur gâter la bouche, ni leur échauffer les barres.

Il en réſulte un autre avantage qui eſt très-grand; c'eſt que les chevaux peuvent repaître ſans que l'on ſoit obligé de débrider : dès que l'on lâche les rênes, ils peuvent ouvrir la bouche toute grande; & lorſqu'on les tient dans la main, ils ne ſçauroient l'ouvrir, tirer la langue, & s'accoutumer à quantité de mauvaiſes habitudes qu'ils prennent avec la bride. D'ailleurs cela les relève plus, & fait fort bien. Cette invention eſt de Charles XII roi de Suède.

Quant aux ſelles, je leur trouve de grands défauts. Si un cheval ſe vautre, il caſſe l'arçon, & voilà le cavalier à pied; s'il monte deſſus,

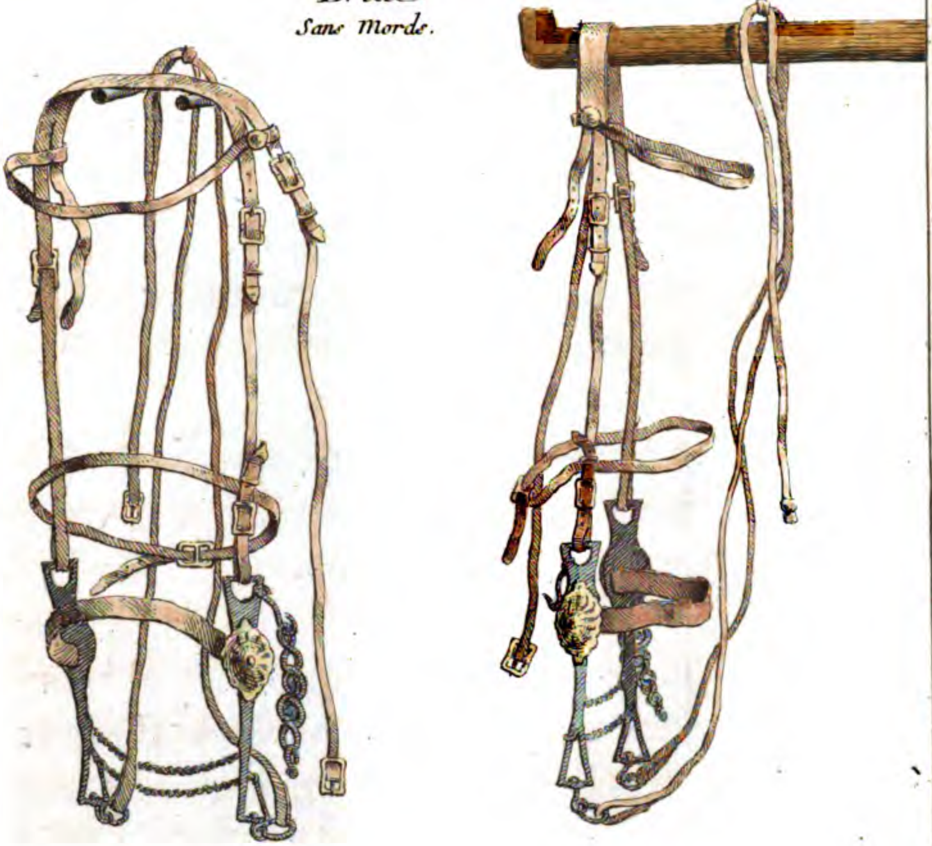
* Planche XXXV.

il l'estropie; si le cheval maigrit, l'arçon porte, le voilà encore estropié. La quantité de boucles, d'étrivières & de brinborions le blesse, coûte beaucoup; & tout cela fait du poids : d'ailleurs il faut toujours rembourrer ces selles & recourir aux selliers des villes, ce qui cause des embarras infinis.

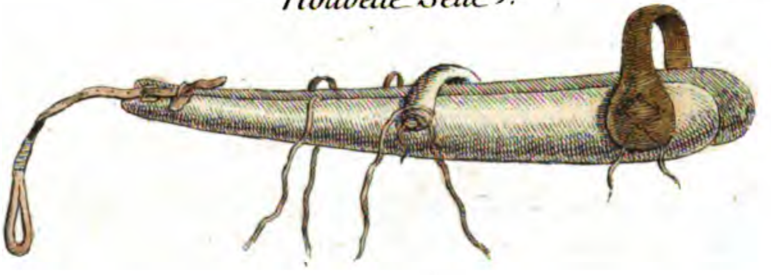
J'ai inventé une façon de selle *. J'établis un arçon fort & bien conditionné sur deux battines de toile, rembourrées de paille, au bout desquelles il y a une croupière. Je mets par dessus une peau de mouton noire, qui sert de housse & de couverture; elle croise sur le poitrail du cheval, & cela a fort bonne grace. Je passe un simple surfaix sur les battines, sous cette couverture : cela ne blesse jamais, & l'on est fort bien assis dessus & fort près du cheval. J'ai des étriers en chapelets, comme au manège, que je passe sur le pommeau de l'arçon, & que les cavaliers ôtent dès qu'ils sont descendus. Ces battines avec les couvertures doivent toujours rester sur les chevaux aussi-bien la nuit que le jour; on ne les ôte que pour panser les chevaux, ensuite on les remet. Ils peuvent fort

* Planche XXXV, XXXVI, XXXVII.

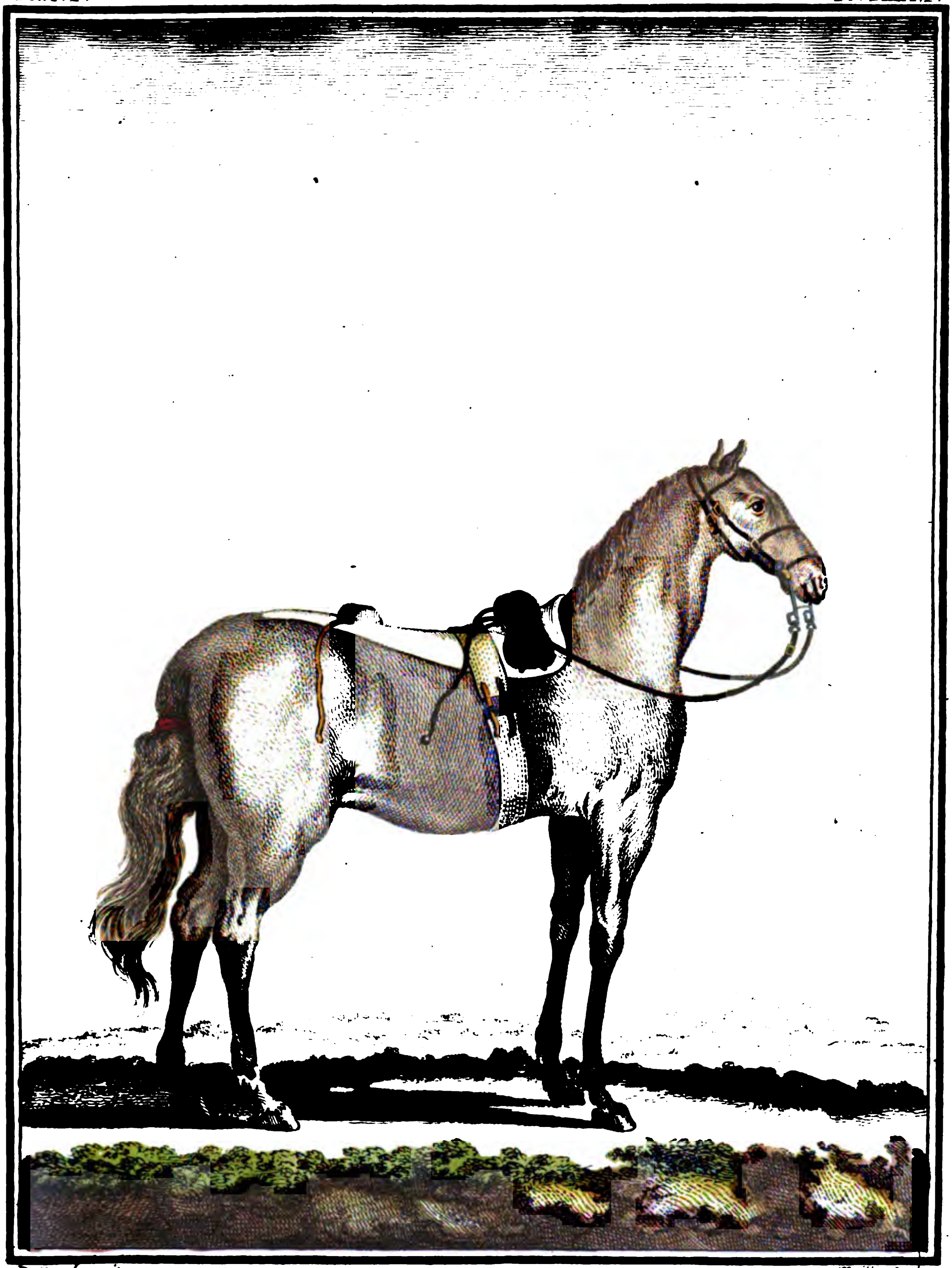
Bride
Sans Morde.



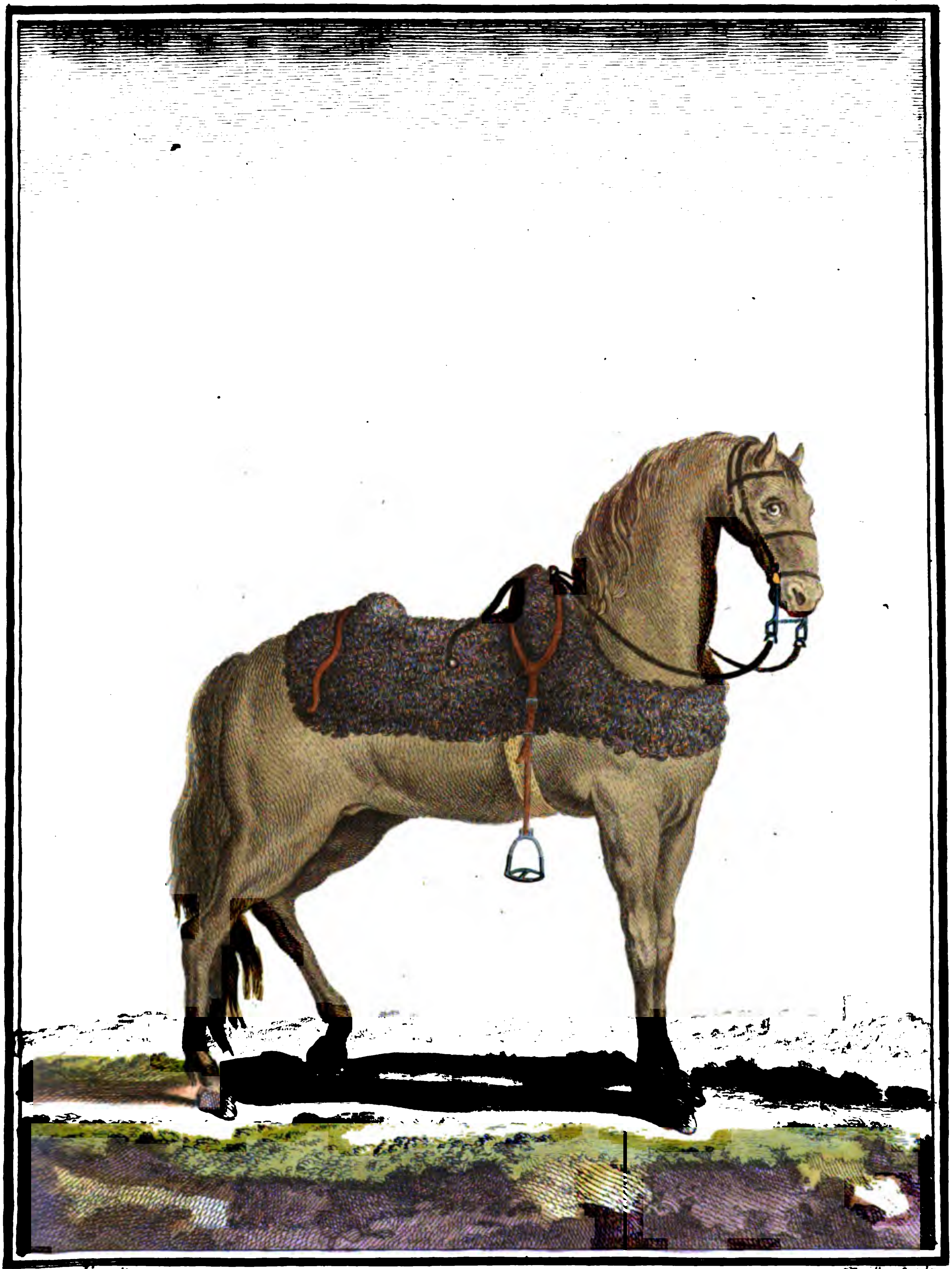
Nouvelle selle.



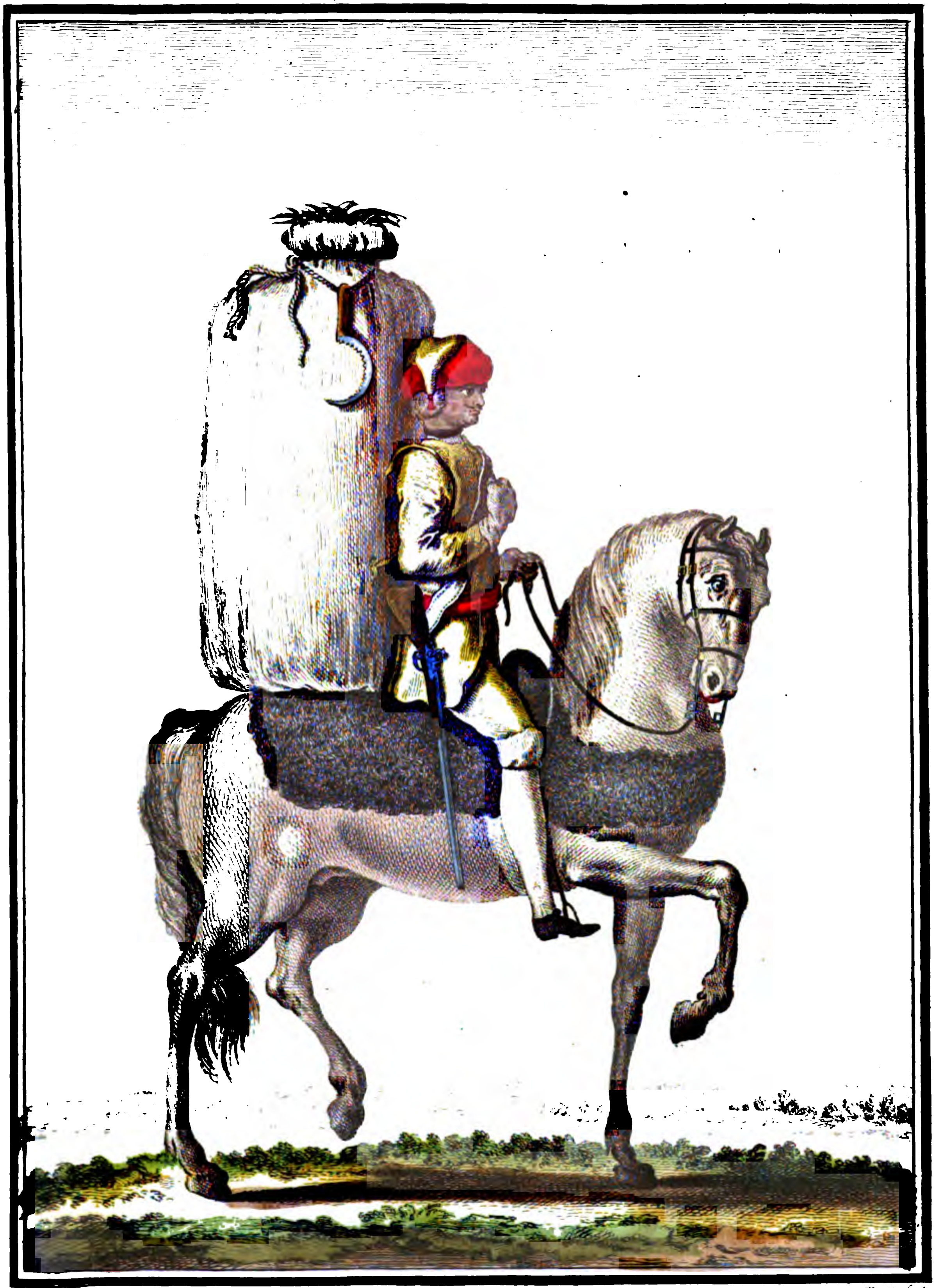
Patte Sc.



Patte delineavit. *Cheval avec sa selle.* Moitte Sculp.



Patte direxit. Cheval avec sa Housse. Moitte. Sculp.



Patte del. Fouragear. Moitte Sculp.

bien ſe coucher avec : & dès qu'il y a un alerte, on n'a qu'à brider & à monter à cheval. Aux pâtures, aux fourages, les chevaux doivent toujours les garder, cela ne les incommode point : les cavaliers, au beſoin, les font eux-mêmes. Quand ils ſont de grande garde, & qu'il pleut, ils n'ont qu'à doubler la houſſe ſur l'arçon, & toute la couverture ou houſſe ſe conſerve à ſec.

Un pareil équipage ne coûte pas le tiers de ce que coûtent les nôtres. Il eſt infiniment plus commode, ne pèſe rien & n'eſtropie pas les chevaux. Voilà ce qui concerne l'équipage du cheval pour la cavalerie en général, tant les dragons que les cavaliers. Quant aux uſtenciles, chaque cavalier doit être pourvu d'un grand ſac * qui doit avoir ſix pieds de tour ſur ſix de hauteur. Ces ſacs doivent avoir deux bretelles à deux pieds & demi du bout inférieur, pour y paſſer les bras. Les cavaliers les rempliſſent de fourage, montent à cheval, & ſe font donner par leurs camarades le ſac ſur la croupe du cheval ; & ils le placent ſur les deux battines, le plus près du dos qu'ils peuvent. Enſuite ils paſſent

* Planche XXXVIII.

les bras dans les bretelles, & cela eſt ferme & ſolide; ainſi il ne ſçauroit tomber. S'il y a un alerte, ils jettent leurs ſaçs, ſe forment en eſcadron : & ce ne ſont plus des fourageurs ni des pâtureurs, mais des troupes qui combattent; car ils doivent toujours avoir la carabine & l'épée avec eux, & l'on n'attaque point cela ſans s'engager dans un grand combat. Mais nous en parlerons ailleurs.

Pendant que les chevaux pâturent, les cavaliers avec une faucille ramaſſent, par ci, par là, des poignées de fourages qu'ils mettent dans le ſac. Il faut que le pays ſoit bien ſec, s'ils ne trouvent de quoi le remplir dans la matinée : les chevaux ſe rempliſſent le ventre pendant ce tems-là; & ce qu'ils rapportent, ſans les fatiguer ni les eſtropier, leur ſert pendant trois jours. L'on choiſit enſuite une autre pâture; pendant ce tems-là, la premiere repouſſe : & pour peu que l'on en ait quatre ou cinq à l'entour du camp, on ſubſiſte longtems, ſans ruiner la cavalerie à la faire aller au fourage, ce qui arrive toujours. Mais j'en parlerai ailleurs. J'en ſuis à préſent à l'article des uſtenciles de la cavalerie, & j'y reviens. Ces ſacs ont encore une grande utilité :

c'eſt

c'eſt qu'ils ſervent de paillaſſes aux cavaliers. Chaque cavalier doit avoir une faucille, les faulx ſont trop embarraſſantes; il faut plus de hars & de bouts de corde pour les tenir, & cela fait un très-vilain effet.

Les cavaliers doivent avoir des outres de peau de bouc, comme il y en a dans tous les pays chauds, pour mettre leur boiſſon: point de pots ni de barils. Cet outre, leurs chemiſes, leurs bas, leurs bonnets, le licol, une corde, & ce qu'ils peuvent avoir de petite néceſſité de cette eſpèce, tout cela ſe met dans le fond de ces ſacs; enſuite le ſac ſe roule, & ſe met avec le manteau, derrière le cavalier, ſur les deux battines, & s'attache avec deux courroies qui paſſent au travers de ces battines. Cela ne bleſſe jamais, & ne fait pas des paquets ni un étalage monſtrueux, comme notre cavalerie en porte.

Il faut avoir attention de faire de tems en tems la revue de leurs nipes, & faire jetter les choſes ſuperflues. Je l'ai fait ſouvent: on ne ſçauroit croire toutes les vilainies qu'ils emportent avec eux pendant des années entières; il faut que le pauvre cheval porte tout. Je ne

crois pas exagérer, en disant que j'aurois rempli vingt chariots des mauvaises drogues absolument inutiles, que j'ai quelquefois fait jetter à un seul régiment : cela abîme la cavalerie en partie. Voilà ce qui regarde les hommes & les chevaux.

ARTICLE QUATRIEME.

Du pied de la cavalerie. De la manière de se former, de combattre & de marcher.

LES régimens de cavalerie doivent être ainsi que tous les autres régimens. Je voudrois donc que les régimens de cavalerie, comme ceux de dragons, fussent composés de quatre centuries, chacune de cent trente hommes, ce qui formeroit quatre escadrons, & l'état major, comme dans l'infanterie ; cela est expliqué dans les desseins ci-joints.

Dans la planche XXXIX : A, fait voir le nombre d'officiers & de cavaliers dont chaque centurie est composée, avec leurs expressions caractéristiques.

B, représente la formation des escadrons, tant de dragons que de cavalerie : il ne faut jamais diminuer ce pied de cavalerie, ni l'augmenter, parcequ'il faut dix ans pour former un cavalier, qu'il n'y a que les vieux chevaux de bons à la guerre, & que ce doit être un corps solide.

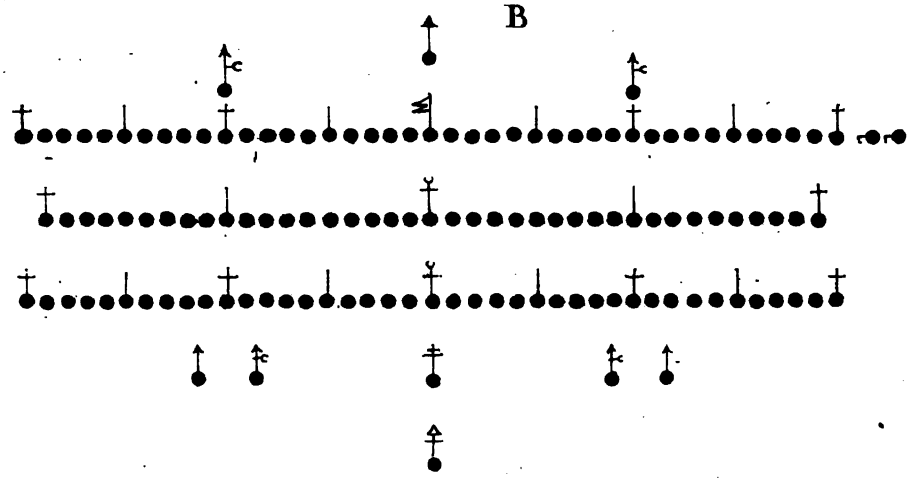
Pour les dragons, on peut les diminuer, les démonter à la paix, comme l'on veut. Pourvu qu'ils restent sur le pied de l'infanterie, ils seront toujours bons.

Quant à la manière de marcher, il faut toujours que ce soit par deux dans les pays où l'on ne sçauroit marcher par escadron : mais il vaut infiniment mieux marcher par escadron, quand le terrein, dans toute la marche, le permet. Sans cela, il faut toujours marcher en cette manière, (C*), par le centre, avec l'étendard & les deux gardes étendards; ensuite le premier rang par le centre; le second suit par le centre, ainsi du troisième; l'on se réforme de même : c'est la meilleure méthode, quand on marche en guerre.

Il faut toujours marcher par escadron, & se former au sortir de tous les défilés : mais cela est fatiguant. On ne doit le faire, que lorsque l'on a quelque chose à craindre. Je ne dis pas qu'on ne puisse aussi marcher par demi escadron & quart d'escadron; mais ce mouvement doit toujours se faire par le centre †. Il faut avoir une attention extrême, lorsque l'on marche par

* Planche XXXIX.
† Planches XL, XLI.

B



A

1 Centurion

1 Lieutenant

4 Sous-Lieutenans

1 Cornette

1 Maréchal des Logis

1 Capitaine d'Armes

1 Fourier

2 Gardes-Etendars

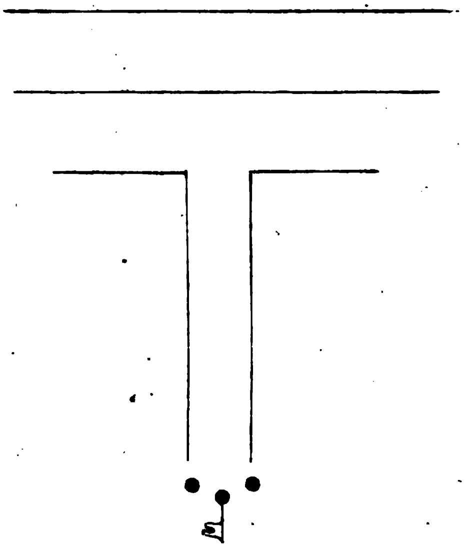
2 Trompettes

10 Brigadiers

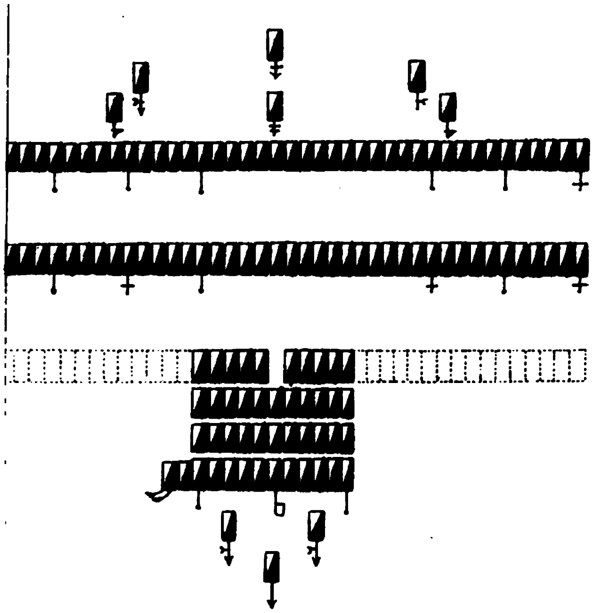
10 Sous-Brigadiers

100 Cavaliers

C



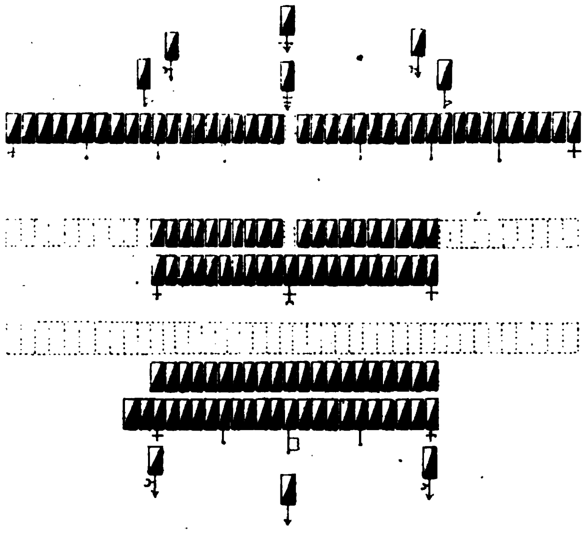
Marche



par Dix.

Patte Sc.

Marche



par Vingt.

Patte Sc.

deux, que les cavaliers & dragons ne doublent pas la file pour quelque mauvais pas qu'ils trouvent en chemin : car, s'il y en a un qui le faſſe, ils le font tous ; & cela fait que votre cavalerie, au lieu d'arriver dans ſix heures au camp, n'y arrive que dans douze. Un ſeul mauvais pas qui ſe trouvera dans toute une marche vous ſera ce retard, ſi les officiers n'y font une attention particulière : s'il s'en trouve pluſieurs, toute votre colonne de cavalerie ſe mettra en déſordre ; dans des endroits vous les trouverez arrêtés, & d'autres qui galopperont pour regagner ce qui eſt devant eux. Rien n'abîme tant la cavalerie que ce manque d'attention : il faut y être extrêmement ſévère. Il vaut mieux, s'il ſe fait quelque trou dans la marche, arrêter tout net, & le raccommoder, que de paſſer outre, ou faire un chemin ailleurs. Quand on paſſe dans l'eau, il faut avoir attention de ne point laiſſer boire les chevaux : un homme qui fait boire ſon cheval arrête toute l'armée. Dans cette occaſion, il faut que tous les officiers y concourent ; les réprimandes, ni les exhortations ne ſont pas là de ſaiſon ; il faut que les châtimens marchent, & dans l'inſtant. Rien n'eſt de ſi grande conſéquence pour la conſervation de la cava-

lerie : car la complaiſance que l'homme a pour ſon cheval, fait que chacun s'arrête ſoit peu ou beaucoup ; & quand ils ne ſe mettroient pas dans le chemin, il faut toujours qu'ils regagnent leur rang, & cela revient au même.

Que l'on ne croie pas que cela n'y faſſe pas de différence. Vous arriverez à nuit cloſe dans un camp où vous auriez pu arriver à midi. Si vous n'y faites attention & que cela ſe répète ſouvent, vous abîmez toute votre cavalerie dans peu de jours.

ARTICLE CINQUIEME.

Des mouvemens de la cavalerie.

IL n'y a d'autres mouvemens à apprendre à la cavalerie *, que le caracol & les à droites & à gauche, par demi-quarts de rangs, à rangs ouverts; voilà tout. De cette manière, vous marchez ſur votre gauche ou ſur votre droite pour gagner un terrein, lorſque vous ne le pouvez par eſcadron; & vous vous mettez de la tête à la queue, &c.

Le caracol vaut pourtant toujours mieux, parcequ'il eſt plus ſimple †. Les dragons doivent être bien rompus à cette manœuvre; je veux dire à faire à droite & à gauche, par demi-quart de rang, parcequ'elle ſert toujours quand ils mettent pied à terre. Si la troupe eſt de cinquante, on ne fait ce mouvement que par quart de rang; ſi elle eſt de cent ou cent trente, on le fait par demi-quart de rang.

Il faut ſuppoſer que les dragons ſoient arri-

* Planche XLII.

† Planche XLIII.

vés à toutes jambes à un paſſage qu'ils veulent défendre : ils ſe forment tout de ſuite en eſcadron, puis font ces mouvemens & mettent pied à terre.

Les chevaux reſtent en place, ou on les fait retirer à couvert du feu, derrière quelques endroits où l'on veut ſe retirer, en cas que l'on ſoit forcé. Les huit hommes par eſcadron, qui ſe trouvent à la queue des files, emmènent ces chevaux très-facilement où ils veulent ; & les huit qui ſont à la tête, les redreſſent & les pouſſent en avant. On laiſſe, avec ces ſeize hommes par eſcadron, un brigadier & un ſous-brigadier ; mais tout cela veut être exercé.

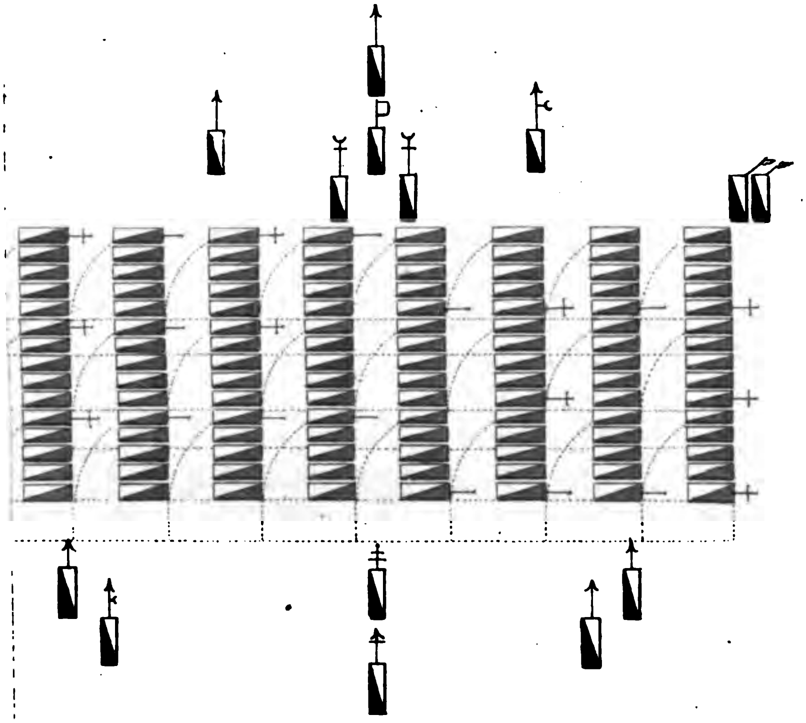
Quant au caracol par eſcadron, l'on doit obſerver, comme un principe fondamental, de ne jamais arrêter ſur le mouvement pour ſe dreſſer ; cela eſt d'une conſéquence infinie dans les affaires : c'eſt-à-dire, qu'il ne faut jamais arrêter pour ſe redreſſer, mais ſe redreſſer en marchant.

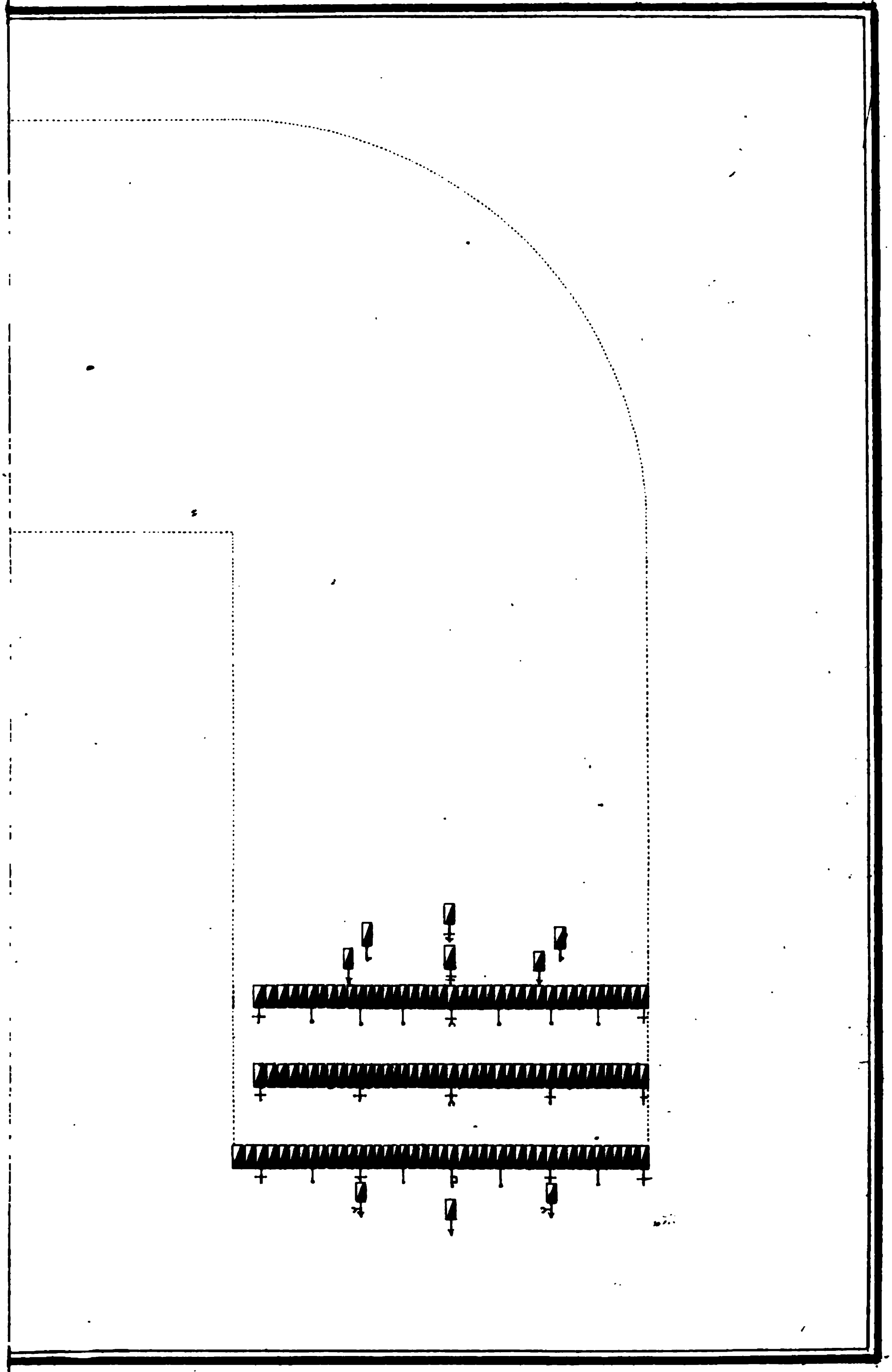
Voilà tout ce qui regarde les mouvemens de cavalerie. Quant à la manière de charger, l'on ne ſçauroit aſſez imprimer à la cavalerie de reſter enſemble & de ne jamais pourſuivre à la

débandade.

Par demi quart de rang à droite,

pour mettre pied à terre.





débandade. Leur étendard doit leur être ſacré: quelqu'événement que le combat produiſe, ils doivent toujours ſe rallier à lui, & jamais ne ſe mêler avec l'ennemi; & lorſque cela arrive, rejoindre cet étendard dans la mêlée; & toujours n'être occupé que de cela. Avec ces principes, ſi vous pouvez parvenir à les bien perſuader, vous ferez de la cavalerie invincible.

Quant à la charge en elle-même, l'on doit obſerver de partir au petit trot, de la diſtance de cent pas, & d'augmenter ce mouvement à meſure que l'on approche. L'on ne doit ſerrer la botte que de vingt pas; & cela doit ſe faire par un cri que l'officier qui commande jette en criant *à moi*. Il faut y ſtiler la cavalerie, & ce mouvement doit être comme un éclair: mais il faut bien les y exercer, pour leur rendre cette manœuvre familière. Il faut leur apprendre, pendant que l'on eſt dans les quartiers d'hyver, à galoper un train bien allongé, l'eſcadron tout formé, ſans qu'il ſe rompe. On peut dire que tout eſcadron qui ne peut aller deux mille pas à toutes jambes, ſans ſe rompre, n'eſt jamais propre à la guerre. C'eſt le point fondamental: quand ils ſçauront cela, ils ſeront bons, & le reſte

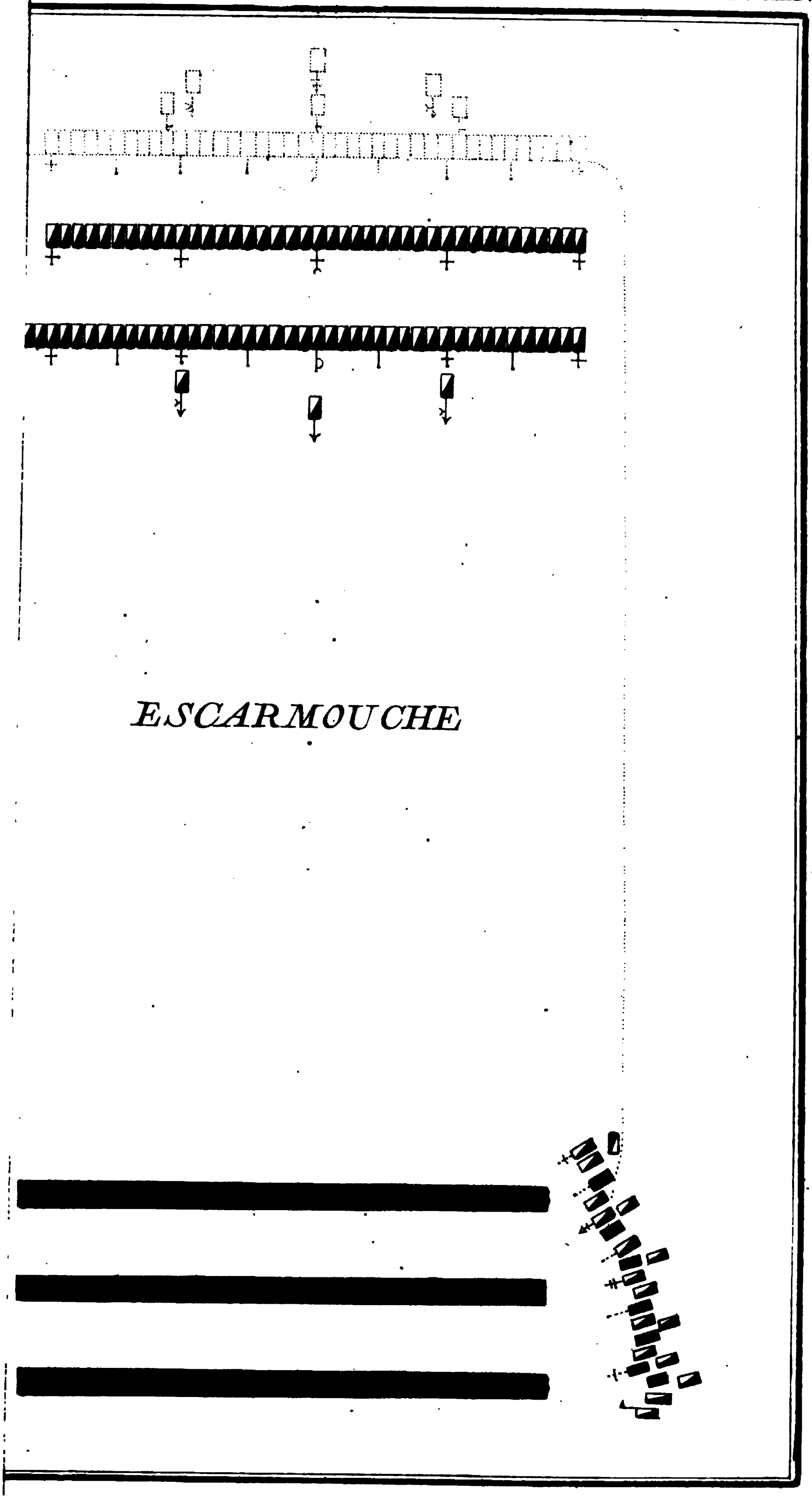
leur paroîtra facile. Voilà tout ce qu'ils doivent ſçavoir faire.

Les dragons doivent ſçavoir la même choſe, & en outre eſcarmoucher. Leur troiſième rang doit ſortir en débandade, & rentrer & ſe former avec célérité*; ils doivent être exercés à tirer de cheval; ils doivent tous avoir des fuſils à ſecret, comme les armés à la légère de l'infanterie, & ſçavoir tout l'exercice de l'infanterie.

Leurs chevaux doivent être tenus en haleine dans les quartiers d'hyver, ou en tems de paix, par des exercices violens ou des courſes; & cela trois fois la ſemaine pour le moins.

La cavalerie doit auſſi galoper & courir, pour rompre les chevaux, de même que les hommes: & ce n'eſt que lorſqu'ils ſont en campagne qu'il faut les ménager extrêmement, pour tenir les chevaux en chair, & les eſcadrons complets & forts. Il y a une manière d'accoutumer les chevaux de la cavalerie au feu. Dans les garniſons, lorſque l'infanterie prend les armes pour faire l'exercice, il faut toujours avancer deſſus le feu au pas, & traiter fort froidement les chevaux, les accoutumer de proche en proche, & ne les

* Planche XLIV.


ESCARMOUCHE

point châtier, mais les carreſſer : ils s'y accoutumeront ſi bien au bout d'un mois, qu'ils iroient mettre le nez ſur le bout des fuſils, ſans s'étonner ; alors ils ſont bien. Mais il faut prendre garde de ne pas approcher de trop près ; car ſi une fois ils ſont brûlés, vous ne les remettrez point ; & cette épreuve doit ſe réſerver pour un jour de combat. Lorſque l'on fait cela, il ne faut point faire de converſion ni de mouvement de côté ; car, ſans cela, vos chevaux s'accoutumeroient à ces mouvemens.

ARTICLE SIXIEME.

Des fourages au verd, & des pâtures.

LES fourages font une grande partie dans l'art de la guerre. Il faut les reconnoître avant de les faire, & faire sa disposition en faisant l'inspection des lieux. L'on prend plus ou moins de cavalerie & d'infanterie pour faire la chaîne, selon qu'il est dangereux & que le terrein l'exige. Il faut toujours tâcher de se couvrir au moins d'un côté, par la situation. On ne peut donner aucune règle là-dessus.

La façon dont j'ai proposé de faire fourager la cavalerie, remédie à bien des choses fâcheuses qui arrivent; mais il faut toujours mener avec le régiment un étendard, deux trompettes, un officier major, & un officier par escadron.

Les cavaliers & dragons ne doivent pas se débander: chaque régiment prend le poste qui lui est assigné, & ensuite les fourageurs & les pâtureurs se répandent à l'entour, sans courir.

Une petite eſcorte de dix hommes reſte auprès de l'étendard avec les deux trompettes, s'il vient un alerte, les trompettes appellent; & tous les cavaliers du régiment s'aſſemblent auprès de leur étendard. Les régimens s'en retournent au camp à leur volonté, mais après avoir raſſemblé tous leurs cavaliers. La chaîne reſte juſqu'à ce qu'il plaiſe à celui qui commande le fourage ou la pâture, de la replier.

Il eſt incroyable ce que l'on eſtropie de chevaux avec les trouſſes. Elles reſtent ſur le dos des chevaux quelquefois huit ou dix heures, & pèſent cinq à ſix cent livres : quelquefois l'on reſte la nuit dehors, & il eſt preſque impoſſible que la cavalerie ne s'abîme à faire ce métier-là. Si vous marchez dans des chemins creux ou des défilés, qu'une trouſſe ſe rompe, qu'elle tombe, qu'un cheval s'abatte, voilà toute la cavalerie arrêtée. Cela arrive cependant à tout moment. Les autres chevaux, qui ne peuvent ſupporter leurs charges, s'inquiettent, ils toupillent, ils ſe heurtent : voilà tout auſſi-tôt vingt trouſſes à bas. Outre cela, quand il fait mou, les chevaux s'enfoncent, gliſſent & s'abbattent; les trouſſes

traînent dans la boue, le deſſus n'eſt bon qu'à jetter, & il y a toujours un grand tiers de perte. C'eſt une miſere ; & en vérité, il vaudroit mieux ne rien donner aux chevaux que de le leur faire payer ſi cher. De la manière que je l'ai propoſé, il n'y a point de perte ni d'embarras ; l'on n'eſtropie pas les chevaux, & l'on rapporte preſque autant au camp, & cela en badinant : ſans parler du déſordre qui arrive lorſqu'un fourage eſt attaqué. 1°. Toutes les trouſſes ſont perdues ; mais le plus grand mal arrive dans la déroute, car toujours les fourageurs s'enfuient ; & alors dieu ſçait quelle confuſion il y a. S'il y a un pont, un gué, un défilé, vous les verrez ſe précipiter par milliers comme des bêtes effarouchées, ſans qu'ils conſidèrent rien. La peur leur trouble tellement le ſang, qu'ils ſe noient & s'écraſent les uns les autres. Et cela fait honte à la nature humaine.

Comme je l'ai propoſé, cela ne doit pas arriver : & certainement l'ennemi, averti de votre diſpoſition, ne vous attaquera pas, parçequ'il ſeroit certain de livrer un grand combat de cavalerie, où il ne trouveroit pas ſon

avantage, à moins qu'il ne vînt avec toute ſon armée : or cela ſe ſçait, & ne ſe fait pas comme un parti de cavalerie qui s'embuſque pour donner dans vos fourageurs.

ARTICLE SEPTIEME.

Des fourages au ſec.

LES fourages au ſec commencent au mois de ſeptembre. On les fait dans les villages. Pour les faire en ſureté, il faut pouſſer des partis en avant, & mettre de l'infanterie dans les villages, des gardes de cavalerie au dehors; & ſe tenir avec l'eſcorte au centre, pour ſe porter dans l'endroit attaqué. Et lorſque le fourage eſt fait, l'on raſſemble toutes les eſcortes, & l'on fait l'arrière-garde. Si l'on a à craindre pour les flancs, l'on envoie des détachemens qui les côtoient, ou occupent les paſſages, les gorges, les hauteurs d'où l'on découvre le pays, &c.

Quand au fourage en lui-même, les cavaliers en battent une partie; le reſte, ils le coupent par la moitié, & mettent la ſupérieure où ſont les épics dans le ſac. Sur tout cela il n'y a point de perte, comme avec les trouſſes, où le bled s'égraine pour la plus grande partie.

ARTICLE

ARTICLE HUITIEME.

Des tentes, & de la manière de camper de la cavalerie.

J'AI dit que les lances devoient ſervir de bâtons de tentes & de piquets; les deſſeins feront voir comme cela peut ſe pratiquer *. On peut voir que toute une centurie eſt à couvert ſous une pareille tente, tant les hommes que les chevaux. Il eſt d'une conſéquence infinie pour la cavalerie, que les chevaux ſoient à couvert & chaudement à l'automne, lorſque les nuits deviennent fraîches: ce qui eſt encore une des grandes raiſons pourquoi la cavalerie ſe fond à vue d'œil & devient à rien dans ce tems-là.

Les chevaux ſont ſèchement ſous ces tentes, & très-chaudement, ſi les cavaliers y mettent quelques branchages à l'entour, & y balayent le fumier, ce qui formera une eſpèce de mur ſous l'extrémité de la tente: ils s'entretiendront avec la moitié de la nourriture, quand ils ſeront chaudement & ſèchement; & par conſéquent ne ſe-

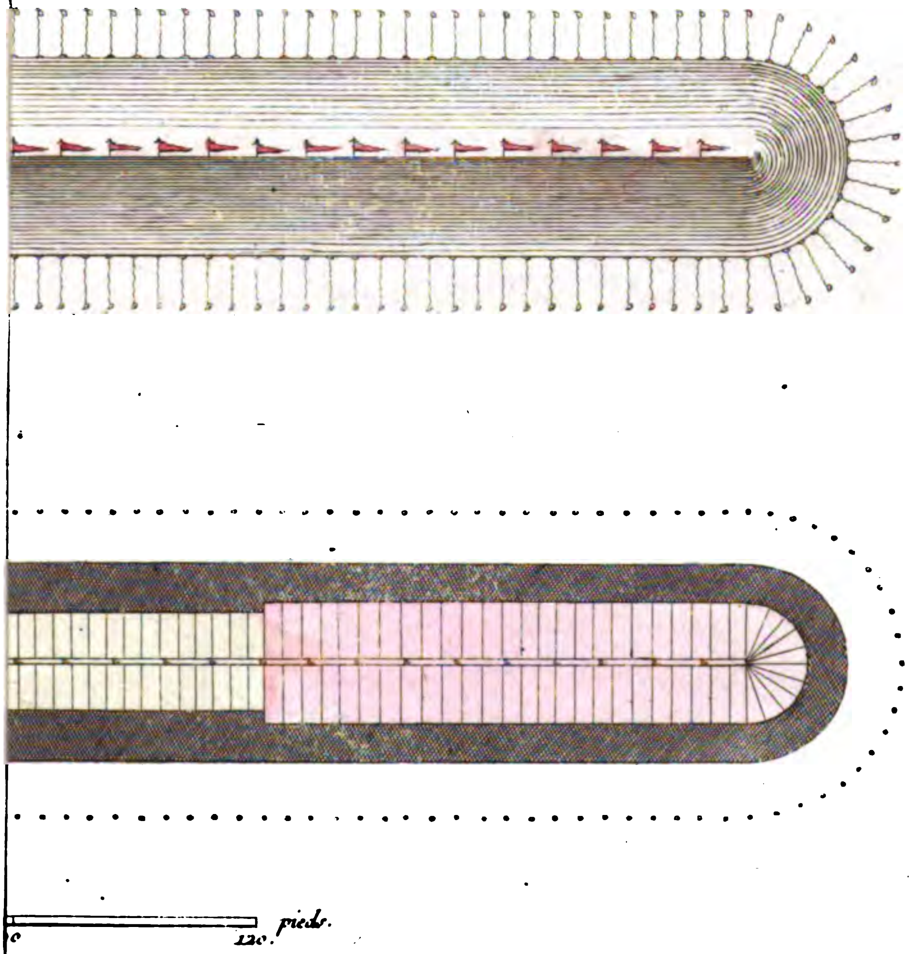
* Planches XLV, XLVI.

ront pas ſi fatigués à l'aller chercher. Par la même raiſon, vous ſubſiſterez plus longtems dans un pays, & vous tiendrez la campagne bien plus que l'ennemi, qui n'aura pas ces moyens, ne pourra faire : ce qui me paroît d'une aſſez grande conſéquence pour que l'on y faſſe une ſérieuſe attention.

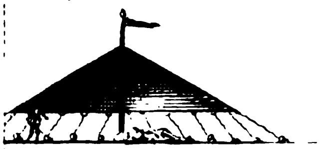
D'ailleurs la plus grande partie de votre fourage ſe perd en fumier ; parceque, lorſqu'il pleut, le cheval en trépignant fait de la boue très-profonde ſous lui ; le cavalier, pour le ſoulager, lui fait une litière ; dans un moment, cette litière eſt réduite en boue : le cheval ne peut pas ſe coucher dans l'eau, il reſte donc les quatre pieds & la tête enſemble ; il ſe morfond, la colique le prend, & le voilà bientôt malade & mort.

Sous ces tentes, on ne leur fait point de litière, parce qu'il y fait ſec : par conſéquent l'on épargne au moins la moitié du fourage. Or ſi l'on épargne la moitié du fourage, il ne faut plus en apporter que la moitié. Vous ménagez donc votre cavalerie, vous ſubſiſtez plus longtems dans un pays ; vous ne faites plus tant de chemin pour l'aller chercher. Si l'on combine & ſi l'on pèſe toutes ces choſes, l'on concevra aiſément que

Cavalerie.



Coupe sur AB.



pieds

120

toût ce que je propoſe eſt bon, & doit vous donner la ſupériorité en cavalerie ; pour cela, il n'y a qu'à comparer ma façon de fourager avec celle que nous avons, les accidens qui arrivent, la perte que l'on fait ſur le fourage en lui-même, la fatigue, les diſtances, le tems que je ſubſiſte, & comme je me conſerve ; & je crois que l'on ſera bien convaincu que ma méthode eſt bonne.

A cela on me dira, Mais, comment porter avec ſoi ces grandes tentes ? Avec deux chevaux de bât par eſcadrons. Elles contiennent près de cinquante aulnes moins de toile qu'il n'en faut pour les tentes d'un eſcadron de cent trente hommes. Cela va paroître bien extraordinaire ; mais ceux qui en feront curieux n'ont qu'à calculer.

ARTICLE NEUVIEME.

Des partis, ou détachemens de cavalerie.

Le pays où l'on fait la guerre doit décider de l'utilité & du succès de ces partis. Rarement les grands partis de cavalerie aboutissent à quelque chose de bon, à moins que ce ne soit pour faire quelqu'expédition prompte & vigoureuse, pour enlever un convoi, surprendre un poste, soutenir des partis que vous avez poussés en avant pour couvrir votre marche: alors ils sont d'une grande utilité. Car, supposé que l'ennemi ait dessein avec quelques détachemens considérables, d'attaquer votre arrière-garde ou vos équipages, lorsque vous voulez marcher par votre droite ou par votre gauche, il ne l'osera, si vous avez poussé un gros parti la veille de votre marche du côté opposé; & cela parcequ'il craindra de se mettre entre ce qu'il veut attaquer & ce détachement qu'il sçaura bien surement être sorti, sans sçavoir positivement quelle route il tient, ni dans quel lieu il se trouve.

Les troupes de ces détachemens doivent toujours être de cinquante, & le détachement toujours fort. Il faut un homme habile & nourri dans la guerre pour le conduire; & c'eſt une des commiſſions des plus difficiles à exécuter, à moins que vous n'ayez un objet fixe, je veux dire à aller occuper ou ſurprendre un poſte; ou un convoi à enlever; car alors vous n'avez qu'à y marcher tout droit, & attaquer.

Si vous êtes bien ſervi en eſpions, vous pouvez auſſi vous embuſquer en raſe campagne: l'on trouve quelquefois des fonds où l'on peut ſe loger ſans être vu, & tomber ſur le corps à l'improviſte à des troupes qui paſſent devant vous; mais cela arrive rarement. En tout, le métier de la cavalerie eſt un métier fin, où la connoiſſance du pays eſt abſolument néceſſaire, & où le coup d'œil & l'audace dans l'eſprit fait tout.

Quant aux petits partis qui ſont les plus néceſſaires, il en faut avoir tous les jours dehors; ils ne doivent pas être au-deſſus de cinquante; ils doivent toujours fuir: ils ne doivent ſervir que pour avoir des nouvelles, & pour faire quelques priſonniers.

Lorſque l'ennemi devient audacieux, & qu'il

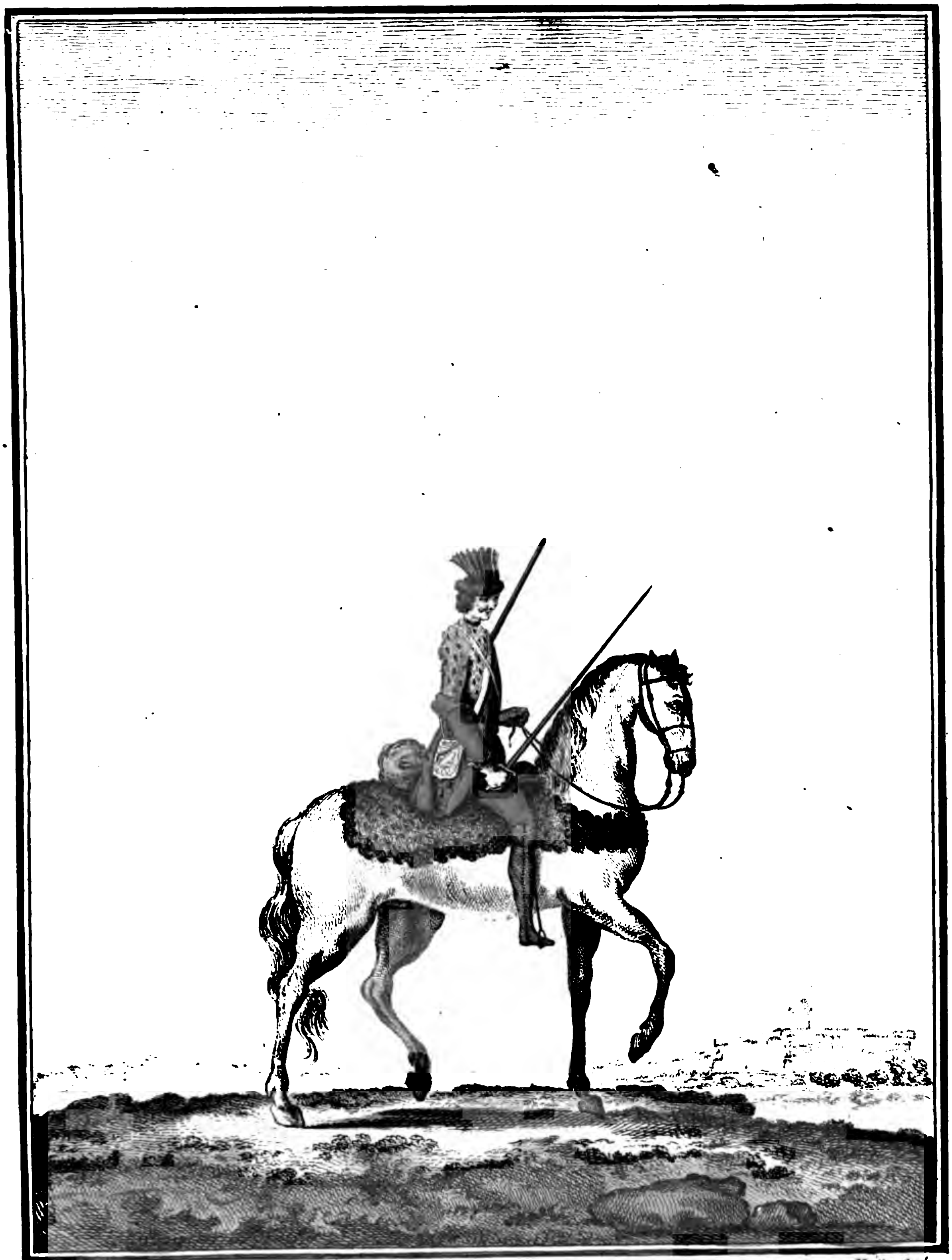
ſe met à faire de gros partis pour réprimer les vôtres, il faut l'obſerver pluſieurs fois, voir ſa conduite ; & puis un beau jour lui dreſſer des embuſcades & lui tomber ſur le corps, toujours le double de ce qu'il eſt. Alors vous gagnez la ſupériorité en campagne, & il n'oſe plus rien dire à vos petits partis ; vous les avez toujours ſur lui, & il ne peut faire un pas que vous n'en ſoyez informé : cela vous met en ſureté, cela le gêne & le fatigue extrêmement. Vos fourages & vos pâtures ſe font avec plus de tranquillité, & il eſt toujours obligé de faire les ſiens avec de grandes précautions, parcequ'il n'eſt pas maître de la campagne ; ce qui le fatigue extrêmement.

Voilà à quoi je veux que les dragons * ſervent : &, lorſqu'ils y ſeront ſtilés, ils vaudront infiniment mieux que les huſſards, parcequ'avec la même légèreté, ils ont plus de ſolidité ; mais pour cela, il faut qu'ils ſoient ſouvent dehors, & qu'ils aient ſouvent affaire à l'ennemi. De gros corps de cavalerie ne les joindront pas, & les huſſards ne leur feront rien : car une troupe de cinquante dragons n'a rien à craindre d'une multitude de

* Voyez l'habillement des dragons, planches XLVII, XLVIII, XLIX.

Patte direxit.

Habillement du Dragon.



Patte dir. Dragon . Moitte Sculp.

Même Dragon.

Patte direxit.

huſſards; elle fait toujours chemin au trot; & le moindre défilé qu'elle trouve, les huſſards n'oſeroient plus les ſuivre.

Quand ces dragons, ainſi montés & ainſi exercés, connoîtront leurs forces, ils deviendront ſi audacieux qu'on les verra toujours auprès des grandes gardes de l'ennemi : les officiers ſe feront à cette guerre, & l'ennemi ne ſçauroit y oppoſer que de la patience.

CHAPITRE QUATRIEME.

ARTICLE PREMIER.

Sur la grande manœuvre.

JE ſuis perſuadé que toute troupe qui n'eſt point ſoutenue, eſt une troupe battue; & que les principes que nous a donnés monſieur de Montécuculli, dans ſes mémoires, ſont certains. Il dit qu'il faut toujours ſoutenir l'infanterie avec de la cavalerie, & la cavalerie avec de l'infanterie: nous n'en faiſons cependant rien; nous mettons ſur les aîles toute la cavalerie, qui n'eſt ſoutenue que par de l'infanterie. Eh! comment ſoutenue? de quatre ou cinq cent pas. Cette poſition ſeule intimide vos troupes, ſans en ſçavoir la raiſon: car tout homme, qui ne voit rien derrière lui pour ſe retirer ou pour le ſecourir, eſt à demi battu, & c'eſt ce qui fait que ſouvent la ſeconde ligne lâche le pied pendant que la première combat: j'ai vu

j'ai vu cela plus d'une fois, &, je penſe, bien d'autres que moi; mais perſonne n'en a peut-être cherché la raiſon, & c'eſt encore le cœur humain. Il faut que je rapporte ici, pour autoriſer mon opinion, ce que dit l'illuſtre Montécuculli à ce ſujet dans ſes mémoires.

Dans les armées anciennes, chaque régiment « d'infanterie contenoit une certaine quantité de « cavalerie & d'artillerie; de ces cavaliers, les « uns avoient des cuiraſſes entières; les autres, des « demi-cuiraſſes; & quelques-uns étoient plus lé- « gèrement armés: pourquoi mêler enſemble plu- « ſieurs ſortes d'armes dans un même corps, ſinon « pour faire voir l'extrême beſoin qu'elles ont l'u- « ne de l'autre, & le ſecours qu'elles peuvent s'en- « tredonner? Dans les ordonnances modernes, où « toute l'infanterie ſe met ordinairement au mi- « lieu de la bataille, & la cavalerie ſur les aîles « qui s'étendent à pluſieurs milliers de pas; en « bonne foi, quels ſecours ces deux corps peu- « vent-ils recevoir l'un de l'autre? Il eſt clair que « les aîles étant battues, l'infanterie, qui demeure « abandonnée & découverte par les flancs, ne « peut manquer d'être défaite, ſi ce n'eſt autre- « ment, au moins à coups de canon, comme il «

» arriva aux bataillons Suédois, à Nordlinghen, en » 1634. Les Suédois s'apperçurent de la faute, » quand leur cavalerie eût été chaſſée du champ » de bataille : & pour y remédier, ils mirent des » pelotons de mouſquetaires & quelques petites » pièces d'artillerie entre les eſcadrons ; mais le » remède n'étoit pas ſuffiſant, parceque les eſca- » drons étant rompus, il falloit que les pelotons » fuſſent paſſés au fil de l'épée : ce qu'ils éprou- » vèrent encore à la bataille de. . . . l'an. . . . » parcequ'ils n'avoient point auprès d'eux de corps » où ſe retirer, ni de piques qui les ſoutinſſent. Eh! » comment auroient-ils pu recourir à leur infan- » terie ſi éloignée d'eux? « Ainſi parle monſieur de Montécuculli *.

C'eſt pourquoi je mets de petites troupes de cavalerie à vingt-cinq ou trente pas derrière mon infanterie, & des bataillons quarrés entre mes deux aîles de cavalerie, derrière leſquels ma cavalerie puiſſe ſe rallier, & qui puiſſe arrêter celle de l'ennemi.

Il eſt certain que la cavalerie de la ſeconde ligne ne s'enfuira pas, tant qu'elle verra ces bataillons quarrés devant elle ; & ſa contenance

* Mémoires de Montécuculli, liv. I ; chap. VI, art. II.

raſſurera celle de la première ligne. Mes bataillons quarrés ſe défendront bien, parcequ'ils ne peuvent faire autrement, & parcequ'ils eſpèrent un prompt ſecours de cette cavalerie, qui, à la faveur de leur feu, reparoîtra dans l'inſtant, & voudra réparer en quelque façon la honte de ſa défaite : outre cela, ces bataillons couvrent les flancs de toute votre infanterie; ce qui n'eſt pas une petite affaire.

Il y en a qui veulent mettre de petites troupes d'infanterie dans les intervalles de la cavalerie; cela ne vaut rien. La foibleſſe dont eſt cet ordre, intimide vos troupes d'infanterie, parceque ces pauvres miſérables ſentent qu'ils ſont perdus ſi la cavalerie eſt battue : & la cavalerie qui s'eſt flattée de leur ſecours, dès qu'elle fait un mouvement un peu bruſque (ce qui eſt de ſon eſſence), ne les voyant plus, eſt toute déconcertée; outre cela, ſi votre aîle de cavalerie eſt battue, l'ennemi vous prend tout à l'aiſe en flanc, & cela dans le moment : ce qui ne vous arrive pas, quand vous avez, entre votre première & ſeconde ligne de cavalerie, de bons bataillons quarrés, qui arrêtent, & ſe font porter reſpect par la cavalerie ennemie. Cela fait

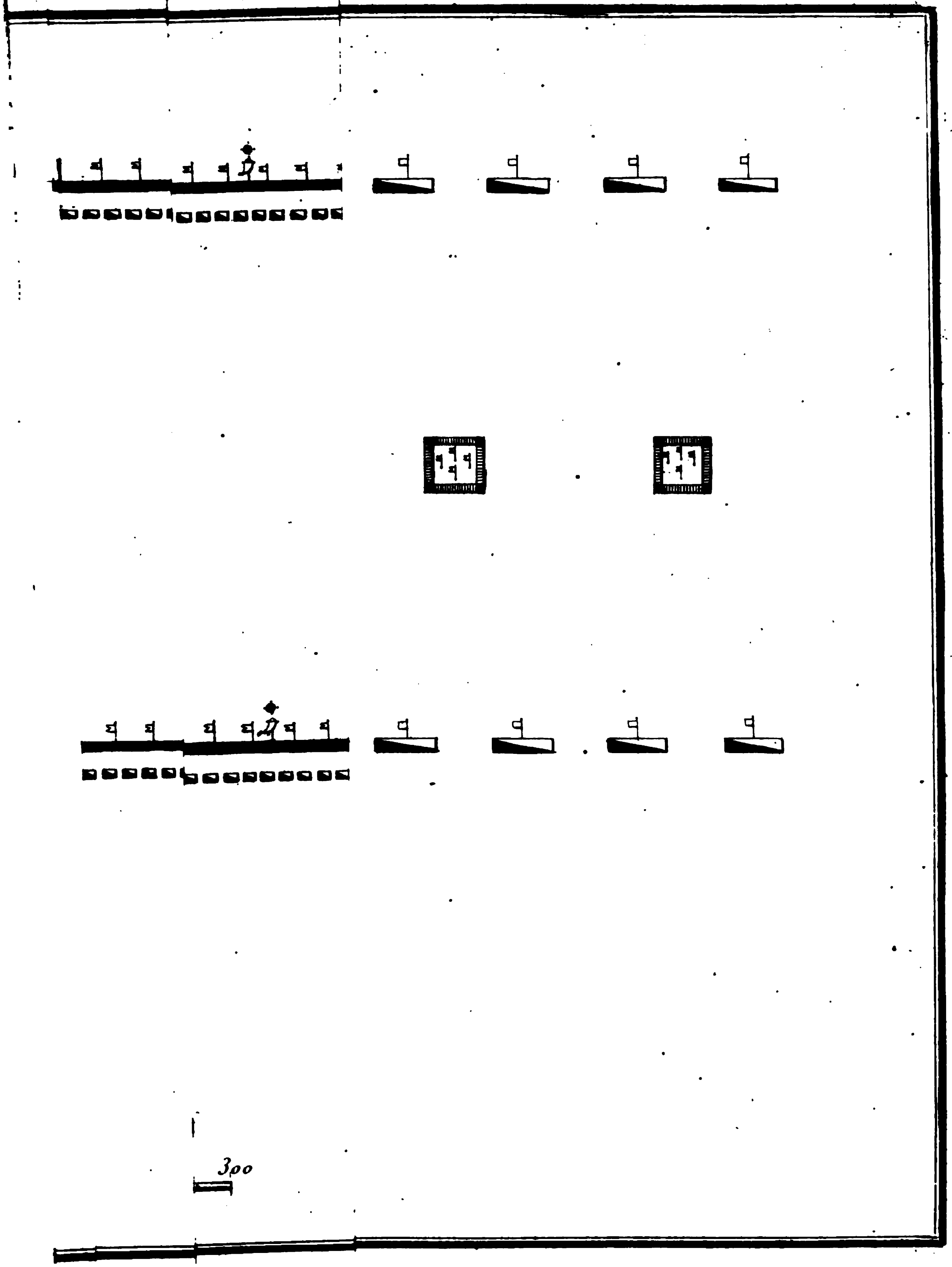
une force, & non pas de petites troupes d'infanterie.

D'autres lardent l'infanterie avec des escadrons de cavalerie. Cela ne vaut rien du tout, parceque lorsque l'infanterie ennemie vient vous attaquer, elle tire également sur ces escadrons comme sur l'infanterie; il y a des chevaux de tués, la confusion s'y met, & bientôt ces troupes de cavalerie lâchent le pied; il n'en faut pas davantage pour faire tourner la tête à l'infanterie, & la faire fuir aussi.

Que feront ces escadrons ainsi placés? * S'abandonneront-ils sur l'infanterie ennemie? ou resteront-ils comme des termes, combattant de pied ferme l'épée à la main contre des gens qui viennent les attaquer avec la baïonnette & à grands coups de fusils dans le nez? Veut-on qu'ils s'abandonnent sur cette infanterie? S'ils sont repoussés, comme il y a grande apparence, ils se renverseront sur votre infanterie & la mettront en désordre. Car, de croire qu'ils retrouveront juste leurs intervalles, cela n'est pas vraisemblable.

Je ne puis finir cet article sans faire remar-

* Planche L.


300

quer un inconvénient considérable dans lequel on tombe avec les bataillons formés selon l'usage reçu. Lorsque les files d'un bataillon ainsi disposé se brouillent, soit par le mouvement, par le canon, ou par le doublement des rangs, il se met tout de suite en confusion; personne n'est plus à son poste; les divisions, leur ordre & leur nombre ne se trouvent plus; & il n'y a personne qui puisse démêler cette fusée. Il n'en est pas de même avec mes centuries: elles suivent chacune leur enseigne, & restent en troupe; on les remet facilement en ordre; &, quand elles n'y seroient pas, le mal ne seroit pas grand: pendant que l'enseigne les guide & qu'elles s'allignent sur l'étendard de la légion, les officiers & sergens rajustent les rangs, ce qui ne se fait pas de même dans un bataillon: & c'est un des grands défauts de la colonne de M. le chevalier Follard. Ceci me donne occasion d'en parler.

ARTICLE DEUXIEME.

De la colonne.

BIEN que j'estime infiniment M. le chevalier Follard, & que je fasse grand cas de ses ouvrages, je ne puis toutefois me ranger à son avis sur les colonnes : cette idée m'avoit d'abord séduit, elle est belle, & paroît dangereuse pour l'ennemi; mais l'exécution m'en a fait revenir. Il faut que j'en fasse l'analyse, pour en faire voir les défauts; c'est une affaire de calcul bien aisé.

Il faut un pied & demi ou dix-huit pouces de distance à un homme, quand il est en bataille; les flancs de la colonne deviennent front dès qu'elle a percé. Or, de quelque façon qu'on veuille la faire, cette colonne, ses flancs seront toujours composés pour le moins de quarante files de profondeur sur vingt-quatre d'épaisseur. Il faut pour sa longueur soixante pieds, lorsqu'elle fait face des deux côtés; dès qu'elle marche en colonne, il lui en faut cent vingt, ce qui est le double de la distance qu'elle vient d'occu-

per, parcequ'un homme ne ſçauroit marcher ſur dix-huit pouces de diſtance, & qu'il lui faut trois pieds devant lui, qui eſt le double : de ſorte que, lorſque la tête de cette colonne marchera, la queue demeurera ; & quand la tête ſera arrêtée, la queue marchera encore l'eſpace de ſoixante pieds : ce qui fait dans les flancs de votre colonne des vuides très-dangereux, & pires que le flottement.

Si on la fait plus longue, le défaut augmente toujours à proportion de ſa longueur ; ainſi une colonne de deux cent quarante files auroit pour ſa poſition naturelle trois cent ſoixante pieds de longueur; & pour pouvoir marcher, il lui en faudroit ſept cent vingt. Que vous arrive-t-il, quand vous avez percé ? vous faites à gauche & à droite avec vos deux flancs qui deviennent faces, pour prendre l'ennemi que vous avez percé en flanc : mais vous vous trouvez à files ouvertes , parceque vous occupez juſtement une fois plus de terrein que vous ne devez en occuper pour marcher à l'ennemi. Ainſi il ſe fait des trouées conſidérables, ſurtout ſi vous avez fait ce mouvement bruſquement, qui doit être le propre de la colonne.

Le chevalier ſe trompe fort de croire que cette colonne ſoit aiſée à remuer; c'eſt le corps le plus lourd que je connoiſſe, ſurtout quand il eſt à vingt-quatre d'épaiſſeur. S'il arrive que, par la marche, le terrein, ou le canon, les files ſe brouillent une fois, il n'y a tête d'homme qui puiſſe la mettre en ordre. Cette colonne devient alors une maſſe de ſoldats qui n'ont plus ni rangs ni ordre, & où tout eſt confondu.

Je crois ſon poids de peu de conſéquence: quoi qu'en diſe M. le chevalier, les hommes ne ſe pouſſent pas ainſi les uns les autres de l'épaule, à cauſe des trois pieds de diſtance qu'il leur faut pour marcher. Dans la retraite, je la trouve infiniment au-deſſus des bataillons quarrés, non qu'elle marche plus vîte, mais parcequ'elle coule partout ſans s'arrêter; ni ravin, ni village, ni haies, rien ne l'arrête: & s'il arrivoit qu'on la perçât avec de la cavalerie, l'on n'en ſeroit pas plus avancé de l'autre côté, parceque l'on recevroit des coups de fuſils par derrière, & que la troupe ſeroit bientôt rejointe & refermée. Mais pour cela les deux bataillons dos à dos ſuffiſent, je veux dire, qui marchent en contre-marche, faiſant

front

front, quand il le faut, à droite & à gauche.

Mais cette retraite ne peut ſe faire que très-lentement, parcequ'il faut ſauver la queue, qui, ſans cela, ſeroit bientôt ſéparée du reſte, à cauſe des trois pieds qu'il faut au ſoldat pour marcher d'un pas médiocre ; au lieu qu'en trépignant, on peut conſerver les dix-huit pouces qu'il faut à chaque ſoldat, lorſqu'il fait face à l'ennemi.

Voilà ce qui me paroît poſſible & utile dans la colonne. Mais de croire que ce corps ſoit léger, & qu'il ſe remue aiſément, c'eſt de quoi je ſuis bien revenu. Je le crois même dangereux à vingt-quatre & à ſeize d'épaiſſeur, à cauſe du déſordre qui s'y met, quand on a à le former. Il ne faut jamais le faire que de deux bataillons d'épaiſſeur, à quatre de hauteur chacun, ce qui ne dérange pas l'ordre naturel des bataillons.

Ce que je viens de dire au ſujet des trois pieds de diſtance, qu'il faut à un homme devant lui pour marcher, détermine la raiſon du danger qu'il y a à faire des mouvemens en contre-marche ; c'eſt-à-dire, de changer ſon front en flanc : mouvement dont l'ennemi profite toujours, parcequ'il lui crève les yeux. Peut-être que perſonne n'en a encore

cherché les raiſons. Si vous le faites à portée de lui pour regagner un intervalle, vous êtes perdu ; car votre bataillon occupera juſtement le double du terrein qu'il occupoit ; & il lui faudra le double du tems pour ſe remettre comme il doit être, parceque, ſuppoſé que votre bataillon contienne ſix cent hommes, il occupera un terrein de deux cent vingt-cinq pieds, ſi l'on fait un mouvement à droite, votre ſoldat de la droite aura fait deux-cent vingt-cinq pieds, avant que celui de la gauche ait pu bouger ; & quand celui de la droite ſera arrêté, votre ſoldat de la gauche aura encore deux cent vingt-cinq pieds de diſtance à faire, avant que le bataillon puiſſe être en ordre & faire face : ce qui compoſe enſemble le tems qu'il faut pour faire quatre cent cinquante pieds, ou cent quatrevingt pas : ſi donc l'ennemi ſe trouve à cent pas de vous, & qu'il vous prenne au pied levé, il s'en faudra le tems néceſſaire pour faire quatre-vingt pas que vous ne ſoyez en ordre.

Plus vous avez de troupes qui ont ce mouvement à faire, & plus il eſt dangereux ; car ſi vous avez ſeulement quatre bataillons, vous êtes dans le même danger, l'ennemi fût-il à

huit cent pas de vous : cela eſt géométrique, ainſi que bien d'autres choſes à la guerre.

Le tact ou la cadence ſeule peut remédier à ces défauts, qui décident de tout dans les combats ; & je me ſuis exprès étendu ſur cette matière, pour faire voir l'ignorance de nos militaires & la conſéquence du tact : car ils conviendront tous de ces défauts, ſans ſçavoir d'autre remède que de marcher lentement.

On ne ſçauroit faire charger un bataillon à quatre de hauteur ſeulement, que l'on ne tombe dans le même cas, à moins que l'on ne marche comme des fourmis ; car, ſans cela, l'on arrivera toujours à rangs ouverts ſur l'ennemi. Quel défaut énorme ! Et c'eſt la ſource de la tirerie, parceque, pour charger autrement, il faut marcher vîte & enſemble ; & qu'on ne le peut, parceque les hommes ne ſçauroient marcher ſur dix-huit pouces de diſtance ſans le tact. Il eſt impoſſible auſſi que les Romains aient pu combattre, ni les Macédoniens, ſans le tact ou la cadence, parcequ'ils étoient ſur un ordre ſerré & profond. Tout le monde en a parlé ; mais perſonne n'en a pénétré, ce me ſemble, le ſecret.

J'ai ſouvent été ſurpris que l'on ne s'appliquât pas à attaquer l'ennemi dans les marches : car il eſt conſtant qu'une grande armée occupe toujours trois ou quatre fois plus de terrein dans la marche, qu'il ne lui en faut pour ſe ranger, quoique l'on faſſe marcher ſur pluſieurs colonnes. Si donc vous pouvez être averti de quel côté l'ennemi marche, que vous ſçachiez l'heure de ſon départ, & que vous l'attaquiez dans ſa marche; quand il ſeroit à ſix lieues de vous, vous arriverez toujours à tems; car ſa tête ſera arrivée au camp qu'il veut occuper, avant que ſon arrière-garde ſoit ſortie de celui qu'il quitte. Il eſt impoſſible de rallier des troupes ſur une pareille diſtance, & qu'il ne ſe faſſe pas de grands vuides & une confuſion horrible. J'ai cependant ſouvent vu faire ce mouvement, ſans que l'ennemi ait ſongé à profiter de l'avantage que lui fourniſſoit l'occaſion; & j'ai cru qu'on les avoit enchantés.

Il y auroit un beau chapitre à faire ſur ce que je viens de dire : car combien de diverſes ſituations ne produit pas une telle marche? en combien d'endroits ne peut-on pas l'atta-

quer, ſans rien riſquer ? combien de fois une armée qui marche n'eſt-elle pas ſéparée par des ravins, des ruiſſeaux, & d'autres choſes? combien de ces ſituations ne vous mettent-elles pas à couvert d'une partie de cette armée qui marche ? combien de fois n'êtes-vous pas en état, quoiqu'inférieur, d'en ſéparer une partie à votre choix, & de tenir le reſte en banne avec un petit nombre de troupes? Mais tous ces choſes ſont auſſi diverſes que les ſituations qui les produiſent : il ne s'agit que d'avoir de l'entendement, connoître le terrein, & oſer ; car vous ne riſquez rien, ces affaires-là n'étant jamais déciſives pour vous ; mais elles peuvent l'être pour l'ennemi, parceque ce ſont les têtes de vos colonnes qui attaquent à meſure qu'elles arrivent, & qu'elles ſont ſoutenues par d'autres troupes qui les ſuivent : cela fait diſpoſition de ſoi-même ; & vous donnez ſur des corps qui ne ſont point diſpoſés pour ſe ſoutenir.

Mais je m'apperçois que je m'écarte des premiers principes de l'art, & qu'il n'eſt pas encore tems de paſſer à des parties ſi élevées.

CHAPITRE CINQUIEME.

DES ARMES A FEU, ET DE LA MÉTHODE DE TIRER.

J'AI déjà dit que la manière de faire tirer par commandement, gênoit le ſoldat, & ôtoit au feu tout ſon effet, je veux dire la juſteſſe ; & qu'il eſt dangereux de tirer, quand l'on a affaire à de l'infanterie, dans des lieux où l'on peut s'aborder, parce qu'il faut arrêter pour tirer ; & qu'infailliblement vous vous faites battre, ſi l'ennemi ne fuit pas ; ce qui ne doit pas arriver, parcequ'il s'attend à vous voir tirer : mais votre troupe, qui s'eſt flattée que ce feu alloit exterminer l'ennemi, ſi elle ne le voit pas fuir, certainement elle s'en ira. Ainſi il ne faut point tirer contre de l'infanterie, en lieu où elle peut vous aborder, & où vous pouvez l'aborder ; mais derrière des haies, lorſqu'un foſſé, une rivière, un ravin, & des choſes pareilles vous

séparent de l'ennemi: alors il faut sçavoir tirer, & faire un feu si terrible que rien ne puisse y résister. Je m'y prends ainsi.

1°. Je veux que tous mes soldats aient des fusils avec un dez à secret; ils tirent plus loin, se chargent plus vîte, le coup en est plus net & violent. Dans l'émotion que cause le combat, les soldats ne sont pas sujets à y mettre la cartouche sans l'ouvrir, ce qui rend beaucoup d'armes inutiles. Ils ne sçauroient charger deux coups l'un sur l'autre, parceque la seconde balle n'y resteroit pas. Ainsi les fusils ne sçauroient crèver, comme ils font souvent. Je veux donc que les fusils de mes soldats aient un gros calibre avec un dez au fond ; que les cartouches des soldats soient de carton, plus grandes que les calibres, pour qu'ils ne puissent pas, par distraction, les y faire entrer; qu'elles soient fermées avec un parchemin collé dessus, afin que le soldat puisse aisément les décoëffer avec les dents : elles doivent contenir autant de poudre qu'il en faut pour le bassinet & pour la charge. Les balles dont le soldat est muni doivent être dans la giberne : & lorsqu'il est question de tirer, il en prendra une poignée qu'il mettra dans

la bouche, pour en laiſſer couler une dans le canon, dès qu'il aura jetté la cartouche.

Les choſes ainſi diſpoſées, ſi j'ai à tirer d'un bord à l'autre d'une rivière, pour déloger l'ennemi de quelques endroits, pour le chaſſer d'une haie, ou pour d'autres cas qui ſe trouvent à la guerre où il faut combattre de pied ferme, je mets de deux en deux files un officier ou un ſergent : après quoi les officiers & ſergens font avancer un pas de leur file, montrent au chef de file où il doit tirer, & le laiſſent tirer à ſa volonté, c'eſt-à-dire, lorſqu'il trouve l'objet au bout de ſon fuſil : enſuite le ſoldat, qui eſt derrière, lui donne le ſien ; & les autres de la même file font la même choſe, en paſſant les fuſils de main en main. Ce ſoldat ou ce chef de file tire donc quatre coups de ſuite : il y auroit bien du malheur, s'il n'atteignoit pas dans l'endroit au ſecond ou troiſième coup : car l'officier eſt auprès de lui, voit ce qu'il fait, lui indique l'endroit où il doit tirer, & l'exhorte à ne ſe point preſſer. Cet homme n'eſt point gêné, ni ſerré, ni preſſé par le commandement; perſonne ne le pouſſe ; il peut tirer tout à l'aiſe, & viſer tant qu'il lui plaît ; & il tire quatre coups de ſuite.

Cette

Cette file ayant tiré, l'officier la fait reculer, & fait avancer la ſeconde à laquelle il fait faire la même choſe : puis il retourne à la première qui a eu plus de tems qu'il ne lui en falloit pour charger. Cela peut ſe répéter ainſi pluſieurs heures de ſuite.

Ce feu eſt le plus meurtrier de tous, & je ne penſe pas qu'aucun autre puiſſe lui réſiſter. Je ferai bientôt taire celui des pelotons & des rangs; & fuſſent-ils tous des Céſars, je les défie d'y tenir un quart-d'heure ſeulement : car, avec ces fuſils à ſecret, l'on tire aiſément ſix coups par minute. Mettons que l'on n'en tire que quatre, à cauſe du changement d'armes, un fuſil aura tiré dans un quart d'heure ſoixante coups; & par conſéquent les chefs de files d'un régiment de cinq cent ſoldats auront tiré trente mille coups, ſans les armés à la légère, & dans une heure cent vingt mille coups : ce qui ira, avec les armés à la légère, aux environs de cent quarante mille coups de fuſil, qui ſont bien différemment ajuſtés que ceux du feu ordinaire.

Si l'on met deux régimens ainſi diſpoſés ſur une courtine, quand l'ennemi eſt monté à l'aſſaut ſur l'ouvrage qui eſt vis-à-vis, qu'il ſe paſſe

une heure avant que le logement ſoit fait & que les couvreurs ſe ſoient retirés, ils auront eſſuyé dans cet ouvrage deux cent quatre-vingt mille coups de fuſil.

De la manière dont l'on a tiré juſqu'à préſent, le ſoldat, après avoir chargé ſes armes, court ſur la banquette, tire par-deſſus le parapet. Où tire-t-il? par-deſſus l'ouvrage, ou dans le foſſé, parcequ'il ſe preſſe, & qu'il n'a pas eu le tems de diſtinguer les objets. Outre cela, de cette manière, les bataillons ſe mettent tous en confuſion; & je ſuis perſuadé que, de vingt coups, il n'y en a pas ſeulement deux qui donnent dans l'ouvrage où l'ennemi ſe loge : au lieu que, de la manière dont je le propoſe, tous les coups porteront dans l'endroit où l'ennemi ſe loge; & cela produiroit des effets bien différens, ſurtout ſi on l'obligeoit à ſe montrer en nombre ſur l'ouvrage où il veut ſe loger.

De tous les feux, c'eſt le plus vif & le plus égal, & je ne connois que celui-là de bon : auſſi n'en enſeignerai-je point d'autre. S'il faut tirer contre de la cavalerie, il n'y a qu'à faire commencer le feu un peu de loin, pour qu'ils ne le donnent pas tout d'un coup. Comme ils

chargent vîte, ils auront chargé les uns un peu plutôt, les autres plus tard; & cela fera encore un feu continuel, pas ſi vif que celui par files, mais ſuffiſant pour réſiſter à de la cavalerie, & qui eſt ſoutenu par de bonnes armes de longueur, dans leſquelles on n'entre pas comme dans les bataillons, où il n'y a que des fuſils avec des baïonnettes, & où il n'y a auſſi que les deux premiers rangs qui puiſſent être de quelqu'utilité : encore n'y entre-t-on pas. Et je penſe que le feu de mes deux rangs, ſoutenu de ces armes de longueur, eſt plus que ſuffiſant : du moins, je me perſuade qu'il vaut mieux que celui des quatre rangs qui tirent en ſe baiſſant, ſe relevant, & par commandement, & qui n'eſt point ſoutenu par des armes de longueur; où les deux ſeconds rangs ne peuvent être abſolument d'aucune utilité, & ne ſçauroient pouſſer que de l'épaule.

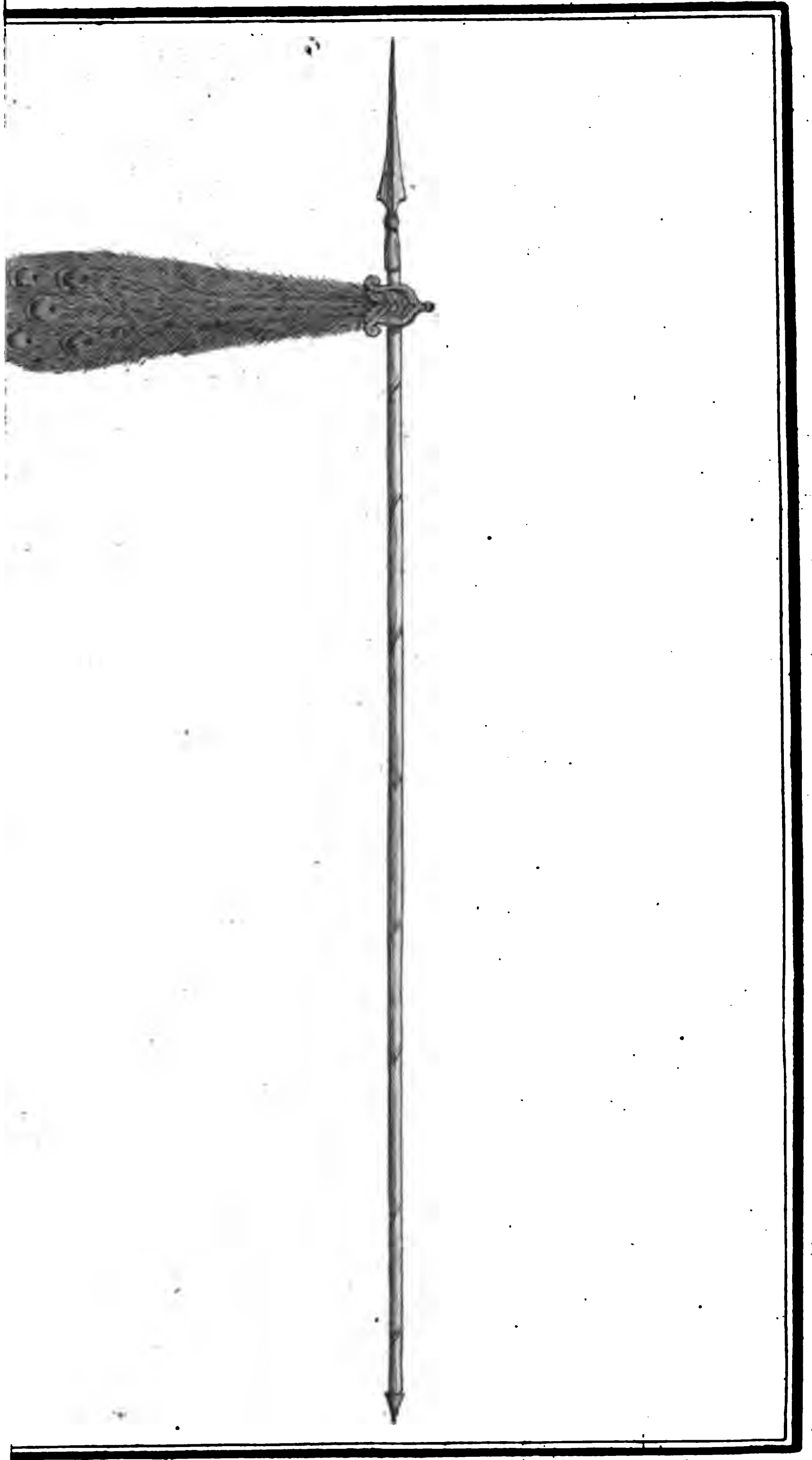
CHAPITRE SIXIEME.

DES DRAPEAUX, OU ENSEIGNES.

LE général de l'armée doit avoir une enseigne que l'on doit toujours porter devant lui comme une marque de sa dignité; d'ailleurs cela a son utilité. Ceux qui le cherchent sçavent d'abord le trouver, surtout dans les batailles; & les troupes qui le voient sçavent qu'elles sont vues de leur général. Monsieur de Montécuculli a eu la même idée : le grand général de Pologne a le *pounchouc* *, qui est une enseigne † avec une aigrette, que l'on porte devant lui à l'armée, lorsque le roi n'y est pas; &, quand le roi y est, c'est devant sa majesté qu'on le porte.

* C'est ainsi que ce mot est écrit dans le manuscrit de M. le maréchal, parcequ'apparemment on le prononce de la sorte. Les Polonois écrivent *Bunczuk* : le porte-enseigne s'appelle *Bunczuczni*.

† Planche LI.



Enseigne du Général.

Comme il n'y a rien de si utile que les drapeaux ou enseignes dans les combats, l'on y doit faire une attention particulière. Ils doivent, premièrement, tous être de couleurs différentes, pour que l'on puisse reconnoître, dans les combats, les corps, les régimens, & les centuries mêmes qui se distinguent. Les soldats de chaque centurie doivent se faire une religion de ne jamais abandonner leur enseigne; il doit leur être sacré; on doit le respecter; & l'on ne sçauroit y attacher assez de cérémonies, pour le rendre respectable & précieux. C'est un point essentiel, parceque, si vous pouvez parvenir une fois à rendre cet objet de conséquence aux troupes, vous pouvez aussi compter sur toutes sortes de bons succès; leur fermeté, leur valeur en seront les suites: & si, dans les affaires périlleuses, un homme déterminé le prend, il rendra toute la troupe aussi valeureuse que lui, parcequ'elle le suivra.

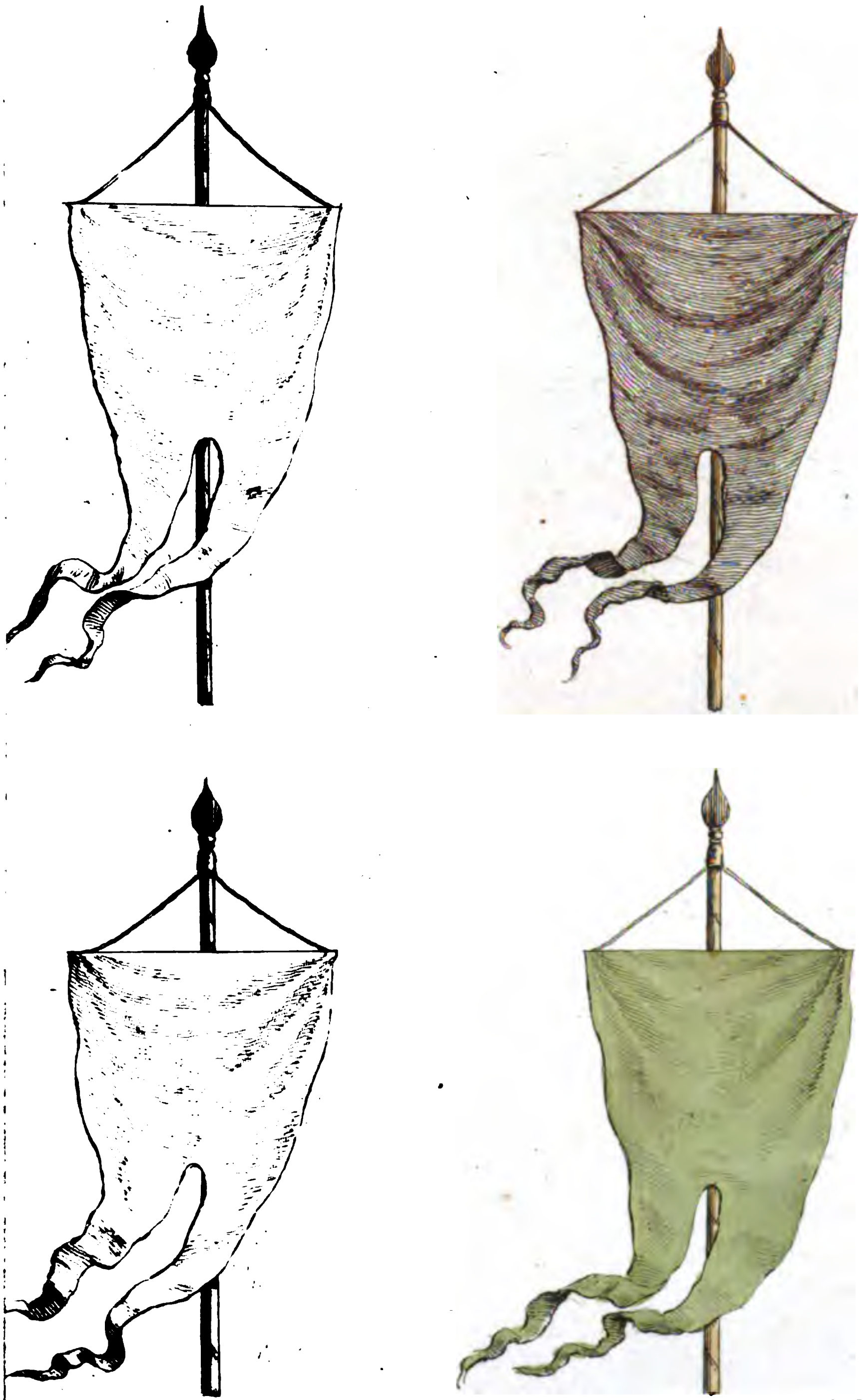
Si vous distinguez par les couleurs ces enseignes, les actions de chaque troupe se remarqueront; ce qui fera une émulation merveilleuse, parceque les officiers & soldats sçauront qu'on les voit; & que leur contenance, leur maintien

& leurs actions, ne sçauroient être ignorés du reste de l'armée. Par exemple : le premier enseigne d'un corps qui fuira, sera vu, distingué & reconnu des généraux & de toutes les troupes. De même : la première centurie qui auroit forcé un passage, franchi un retranchement, ou fondu avec plus d'impétuosité sur l'ennemi, sera reconnoissable, digne de louange, & louée de toute l'armée. Les soldats se communiquent & se parlent, ainsi que les officiers ; l'on s'entretient, dans l'armée & dans les garnisons, des événemens de la campagne ; l'on desire d'imiter les belles actions, parcequ'on les loue : & ces bagatelles répandent un esprit d'émulation dans les troupes, qui gagne l'officier & le soldat, & rend avec le tems les troupes invincibles.

Je voudrois donc que les couleurs signifiassent des nombres*. Le blanc signifieroit la couleur I ; le noir, II ; le jaune, III ; le verd, IV ; le rouge, V ; le bleu, VI ; le caffé, VII ; le cramoisi, VIII ; le verd céladon, IX ; le bleu céleste, X ; le noir & blanc en lozange, XI ; verd & jaune en deux bandes, XII ; jaune & bleu par le coin, XIII ; le fond jaune avec la croix verte, XIV ; le fond blanc

* Planches LII, LIII, LIV, LV, LVI.

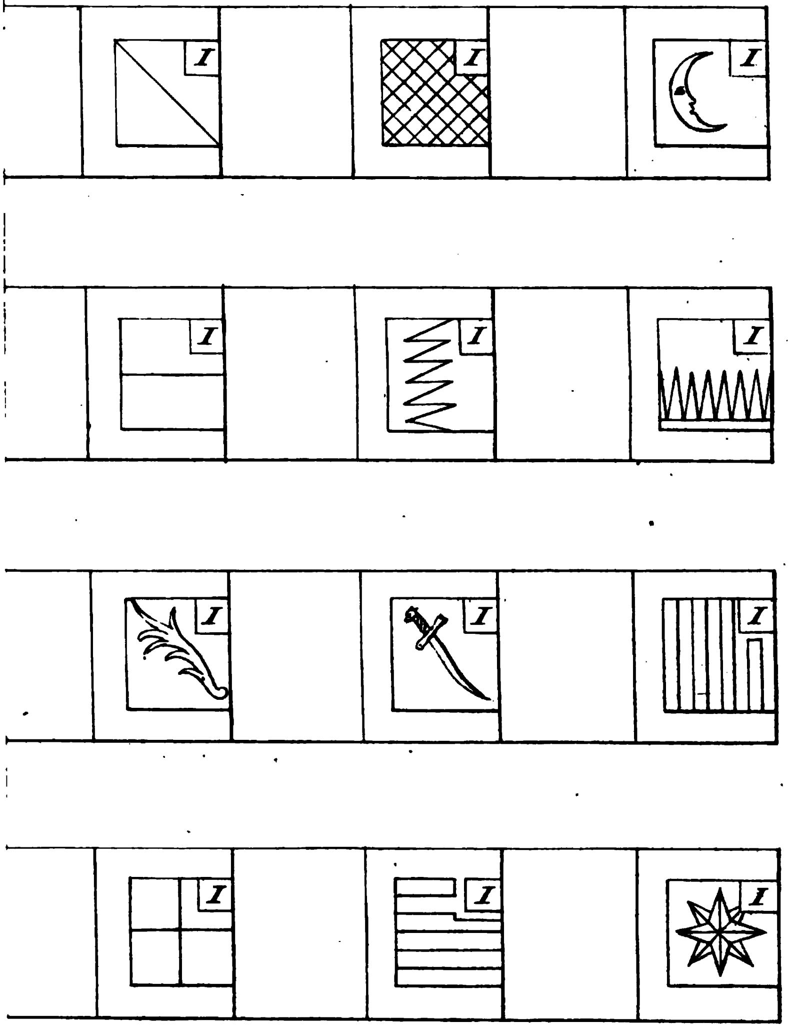
ETENDARDS



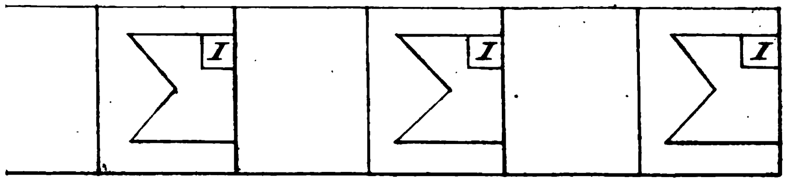
Patte direxit.

DRAPEAUX

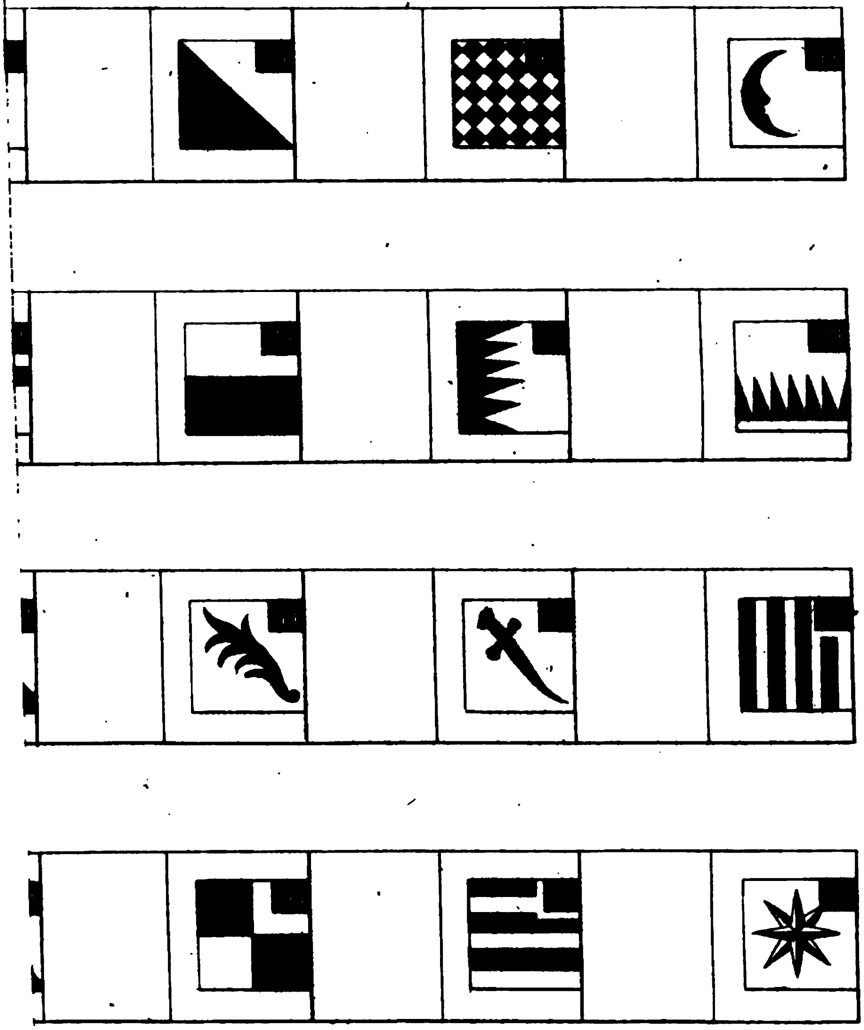
de la premiere Légion.



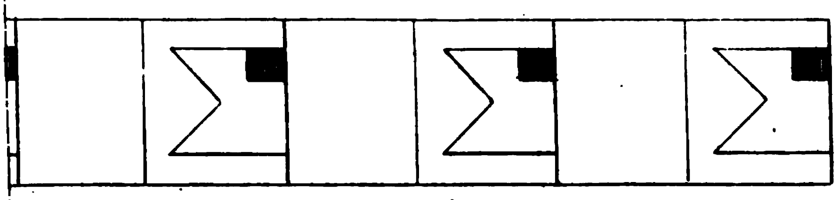
eignes des armés à la légere.



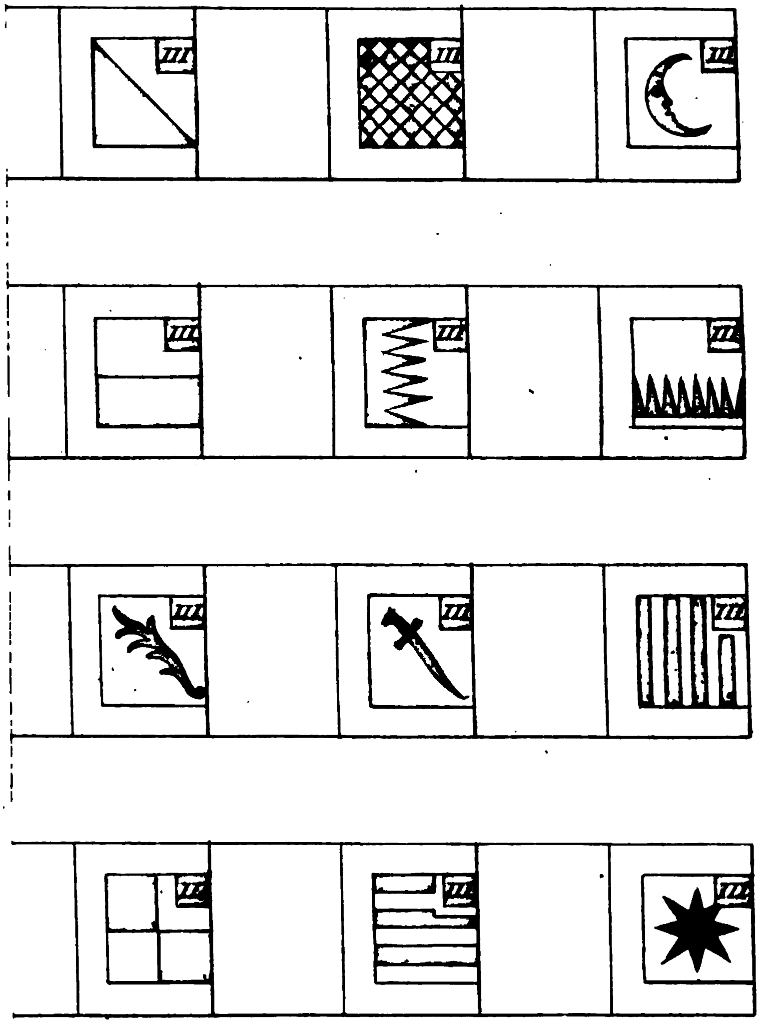
DRAPEAUX
de la deuxieme Légion.



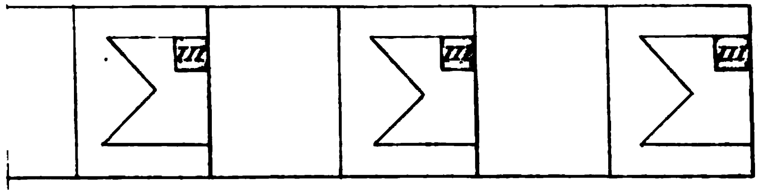
Enseignes des Armés à la légere.



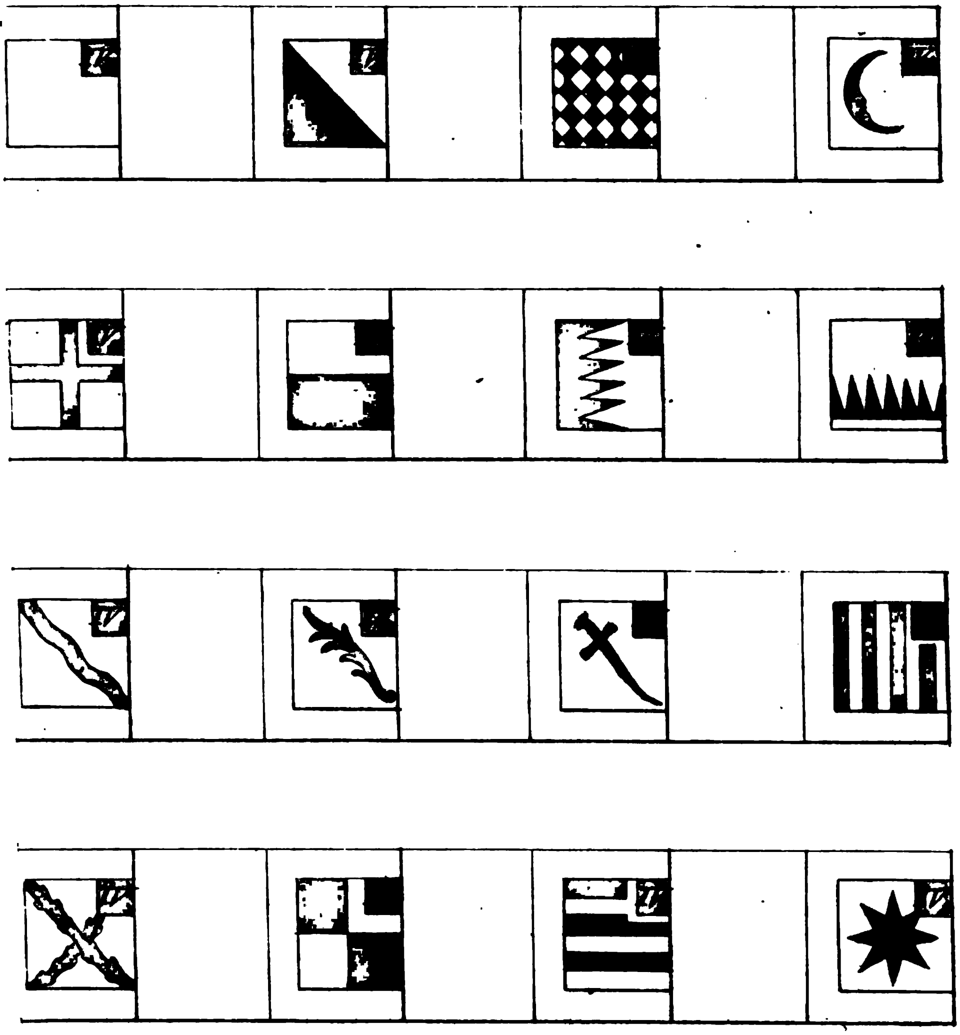
DRAPEAUX
de la troisieme Légion.



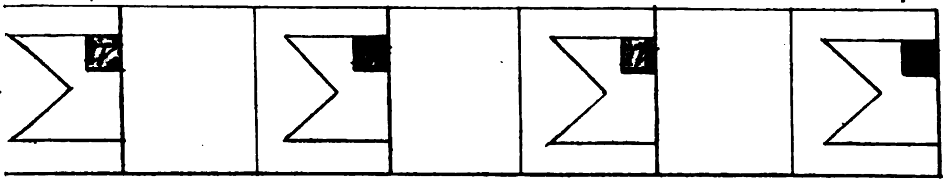
Enseignes des Armés à la légere.



DRAPEAUX
de la quatrieme Légion.



Enseignes des Armés à la légere.



avec une croix de ſaint André rouge, XV ; trois bandes, jaune, verte & rouge, XVI.

Dans toutes les enſeignes, il y auroit un quartier blanc auprès de la pointe, dans lequel ſeroit en chiffre romain le numéro de la légion. Les deſſeins & les couleurs de ces différentes enſeignes diſtingueroient chaque centurie dans chaque légion, & les chiffres des légions.

CHAPITRE SEPTIEME.

DE L'ARTILLERIE, ET DU CHARROI.

JE voudrois que jamais une armée ne fût composée de plus de dix légions, de huit régimens de cavalerie, & de seize de dragons ; ce qui feroit ensemble trente-quatre mille hommes de pied & douze mille chevaux, en tout quarante-six mille hommes. Avec une pareille armée, l'on doit toujours en arrêter une de cent mille, si le général est habile, & qu'il sçache prendre ses camps. Une plus grande armée ne fait qu'embarrasser : je ne dis pas que l'on ne puisse avoir des réserves, mais le corps d'armée qui agit ne doit pas être au-dessus.

Monsieur de Turenne a toujours acquis la supériorité avec ses armées infiniment inférieures à celles des ennemis ; parcequ'il se remuoit plus aisément, & qu'il sçavoit prendre ses positions de manière à n'être pas attaqué, & en se tenant toujours près de l'ennemi.

On

On ne trouve pas quelquefois dans toute une province un terrein à mettre cent mille hommes en bataille; ainſi l'ennemi eſt preſque toujours dans la néceſſité de ſe ſéparer : or ſi cela eſt, je puis attaquer une de ſes parties; & ſi je la défais, je rends l'autre fort timide, & je gagnerai bientôt la ſupériorité. Enfin je ſuis perſuadé que ce que les grandes armées ont d'avantages en ſupériorité de nombre, elles le perdent en embarras, en diverſités de manœuvres qui ne ſont pas faites par la même ame, en défaut de ſubſiſtances, & en d'autres inconvéniens qui en ſont inſéparables. Mais ce n'eſt pas le point dont il s'agit ici, & ce ſont les proportions qui m'ont amené à cette digreſſion.

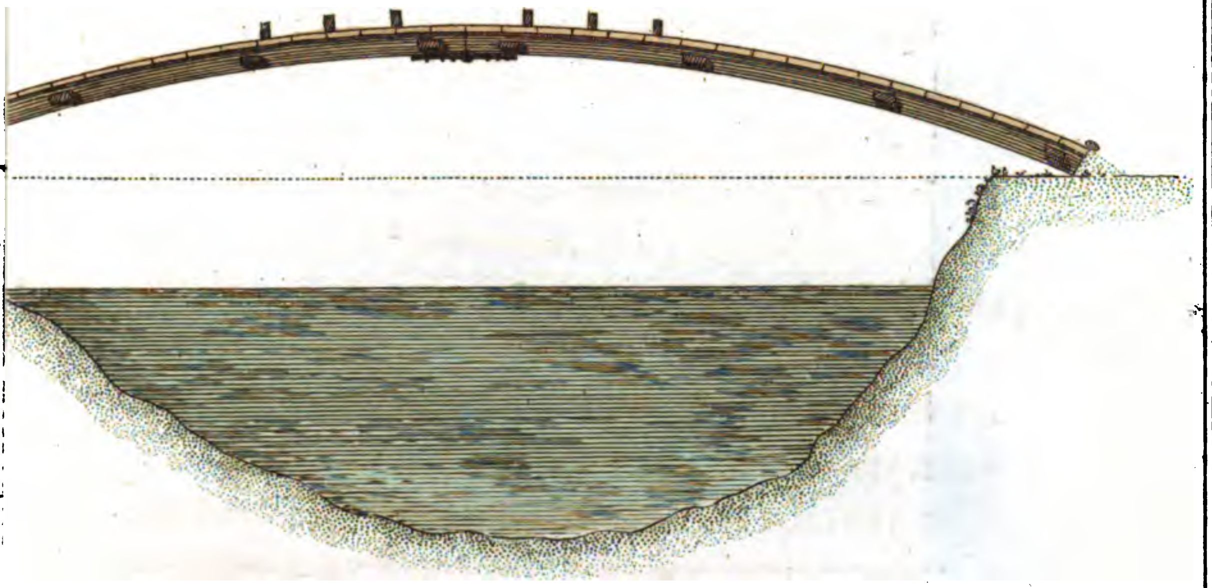
Je voudrois que, pour une armée, il n'y eût que cinquante pièces de ſeize : elles font autant d'effet que celles de vingt-quatre pour battre en brêche, & cauſent moins d'embarras à mener; douze mortiers, & les munitions à proportion; des batteaux pour faire un pont, c'eſt-à-dire, avec tous les agrêts; douze ponts à charnières, qui ſe jettent ſur les petites rivières de vingt & trente pieds de largeur; & toutes les autres machines & uſtenciles néceſſaires. On pourra voir, par le deſ-

ſein ci-joint, les ponts à charnières, avec la manœuvre qu'il faut faire pour les jetter. L'on peut paſſer des colonnes de cavalerie & d'infanterie deſſus, & même du canon. Ils ſe jettent en ſept minutes, & ſe replient de même*: il ne faut pas quatre bœufs pour les tirer. Cela eſt d'une grande utilité pour des paſſages de petites rivières ou pour des canaux, ou pour les communications des armées.

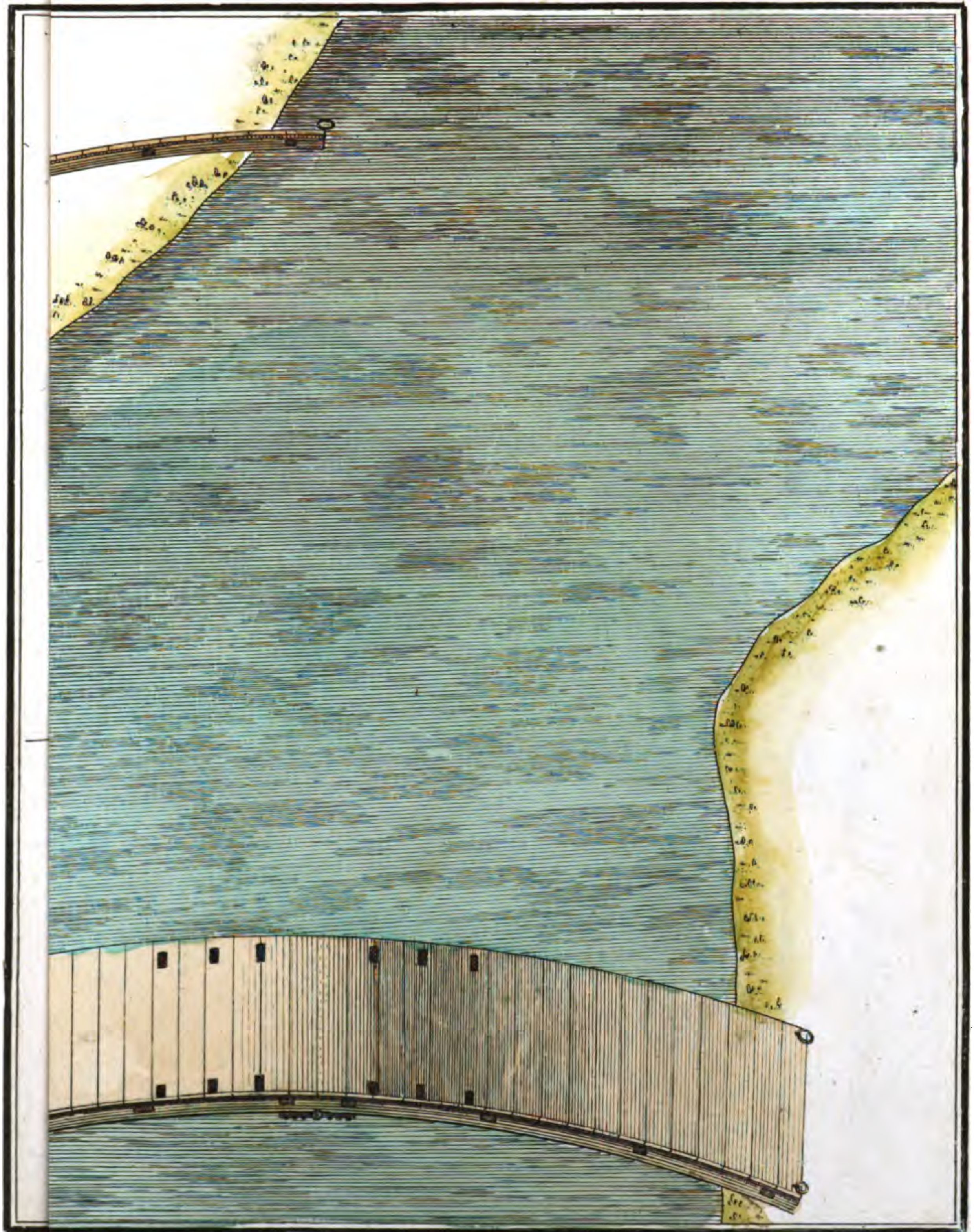
A l'égard du reſte du charroi & des vivres de l'armée, les chariots doivent être de bois ſans aucune ferrure, tels que ſont les chariots Moſcovites, & ceux de la Franche-Comté qu'on voit arriver à Paris: ils vont d'un bout du monde à l'autre, & ne gâtent aucun chemin. Un homme en conduit aiſément quatre; mais il faut les atteler de deux bœufs chacun: dix de nos charettes gâtent plus un chemin que mille de ces voitures.

Si l'on ſonge aux inconvéniens qui arrivent à cauſe de notre charroi, on concevra l'utilité & la conſéquence d'employer celui-ci. Combien de fois les vivres manquent-ils totalement, parceque les voitures ne peuvent plus arriver? Com-

* Planches LVII, LVIII.



Patte Sc.



Patte Sc.

bien de fois les équipages restent-ils derrière le train d'artillerie, & tout le reste, ce qui vous met dans la nécessité de rester-là tout court? Qu'un chemin soit passablement bon, qu'il pleuve, que deux cent voitures y passent, il sera rompu à ne pouvoir plus s'en tirer: on le raccommode, cent autres voitures le mettront en pire état qu'il n'étoit: que l'on y mette des fascines, elles seront coupées en moins de rien par nos charettes, à cause du grand poids qui ne porte que sur deux points.

En général, tout le charroi d'une armée doit être attelé de bœufs, tant à cause de l'égalité du pas, que parcequ'il n'y a nulle perte là dessus; que l'on trouve des pâtures partout; & que, lorsqu'il en manque, on en prend d'autres au dépôt des bœufs de l'armée. Avec cela, il ne faut pas beaucoup de harnois. Dès que vous arrivez, ou que vous faites halte pour quelques tems, vos bœufs paissent & se nourrissent. C'est la même chose dans l'armée, & cela n'est de nul embarras.

Un homme mène quatre chariots attelés de deux bœufs chacun. Il faudroit douze ou quinze chevaux pour conduire ce que ces huit bœufs mèneront: & le fourage qu'ils amènent au camp

ils ne le conſomment pas comme les chevaux, parcequ'on les envoie à la pâture ; les valets coupent & chargent pendant ce tems-là, & le lendemain ils reviennent. Cela vient ſans peine & ſans embarras.

Si un de vos bœufs s'eſtropie, on le tue, on le mange, & on en achette un autre. Toutes ces raiſons font que je leur donne la préférence ſur les chevaux pour le charroi. Mais ils doivent tous être marqués, pour que chacun reconnoiſſe les ſiens dans les pâtures.

CHAPITRE HUITIEME.

DE LA DISCIPLINE MILITAIRE.

APRÈS la création des troupes, la difcipline eft la première chofe qui fe préfente. Elle eft l'ame de tout le genre militaire. Si elle n'eft établie avec fageffe & exécutée avec une fermeté inébranlable, l'on ne fçauroit compter avoir de troupes : les régimens, les armées ne font plus qu'une vile populace armée, plus dangereufe à l'état que les ennemis mêmes.

Il ne faut pas croire que la difcipline, la fubordination & cette obéiffance fervile aviliffe le courage. L'on a toujours vu que, plus la difcipline a été févère, & plus on a exécuté de grandes chofes avec les armées, dans lefquelles elle étoit établie.

Bien des généraux croient avoir tout fait, lorfqu'ils ont ordonné; & ordonnent beaucoup, parce qu'ils trouvent beaucoup d'abus. C'eft un

principe faux : en s'y prenant de cette manière, ils ne remettront jamais la discipline dans des armées où elle s'est perdue ou affoiblie. Il faut ordonner très-peu de choses, mais les suivre avec grande attention ; & punir sans distinction de rang ni de naissance, & ne point avoir de considérations : sans cela vous vous faites haïr. On peut être exact, correct, & se faire aimer en se faisant craindre ; mais il faut accompagner la sévèrité d'une grande douceur : il ne faut pas qu'elle ait l'air de la fausseté, mais de la bonté.

Il ne faut pas que les châtimens soient rudes. Plus ils seront doux, & plus promptement vous remédierez aux abus, parceque tout le monde concourra à les faire cesser.

On a une méthode pernicieuse en France, qui est de toujours punir de mort. Un soldat qui est pris en maraude est pendu : cela fait que personne ne les arrête, parceque chacun répugne à faire mourir un misérable pour avoir été chercher souvent de quoi vivre. Si on les remettoit simplement au prévôt ; qu'il y eût une chaîne, comme aux galères ; qu'ils fussent condamnés au pain & à l'eau pour un,

deux, ou trois mois; qu'on leur fît faire les ouvrages qui se trouvent toujours à faire dans une armée; & qu'on les renvoyât à leurs régimens la veille d'une affaire, ou lorsque le général le jugeroit à propos; tout le monde concourroit à cette punition, les officiers des grandes gardes & des postes avancées les arrêteroient par centaine; & bientôt il n'y auroit plus de maraude, parceque tout le monde courant dessus y tiendroit la main. A présent, il n'y a que les malheureux de pris. Le grand-prévôt & tout le monde, quand ils en voient, détournent la vue. Le général crie à cause des désordres qui se commettent: enfin le grand-prévôt en prend un, il est pendu; & les soldats disent qu'il n'y a que les malheureux qui perdent. Est-ce conserver la discipline? Non. C'est faire mourir des hommes sans remédier au mal. Ah! l'on dira, les officiers en laisseront également passer aux postes. Il y a un remède à cet abus. Il n'y a qu'à faire interroger les soldats que le grand-prévôt aura pris dehors, leur faire déclarer à quels postes ils ont passé; & envoyer dans les prisons, pour le reste de la campagne, les officiers qui y commandent; cela les rendra bientôt vigilans, attentifs & in-

exorables; mais lorſqu'il s'agit de faire mourir un homme, il y a peu d'officiers qui ne riſquent deux ou trois mois de priſon.

Il en eſt de même pour toutes les autres choſes de diſcipline, ſi le châtiment eſt trop rude. Il faut prendre garde auſſi à ne point avilir les châtimens qui ne doivent point être deshonorans, car il en faut de ceux-là. L'on a, par exemple, avili les baguettes en France: *elles* ne devroient point l'être, parceque ce ſont les camarades qui châtient. Comment a-t-on avili ce châtiment? en paſſant par les baguettes les filles de mauvaiſe vie, & les valets, qui ſont du reſſort du bourreau. Qu'en eſt-il arrivé? L'on a été obligé de paſſer le drapeau ſur la tête aux ſoldats *qui* ont paſſé par les baguettes, pour leur ôter, par cette cérémonie, l'idée de l'infamie qui s'eſt attachée aux baguettes; remède pire que le mal. On fait à préſent encore pis. Les capitaines qui craignent la déſertion de leurs ſoldats, leur ôtent l'habit & les chaſſent d'abord après qu'ils ont paſſé par les baguettes. Cela y a mis le comble, de façon qu'à moins d'un cas très-grave, l'on ne paſſe aucun ſoldat par les baguettes; parceque c'eſt un homme perdu pour monſieur

le capitaine,

le capitaine, & que le lieutenant-colonel & le colonel ne résistent pas à la sollicitation que leur font tous les capitaines.

Il y a des choses d'une grande conséquence pour la discipline, ausquelles on ne fait point d'attention, & que les officiers tournent en ridicule; ils traitent même de pédans ceux qui les font exécuter.

Par exemple : ils tournent en ridicule, en France, l'usage introduit chez les Allemands, de ne pas toucher aux chevaux morts. Il est cependant très-prudent & très-sage, s'il n'étoit pas outré. On a voulu empêcher par-là, dans les armées, les soldats de se jetter sur la charogne & d'en manger : ce qui, outre la malpropreté, est très-mal sain. Cela ne les empêche pas, dans des siéges & lorsque le cas le requiert, de tuer leurs chevaux & de les manger. Que l'on juge à présent si l'infamie que l'on y a attachée est utile ou non.

On reproche la bastonnade aux Allemands: elle est établie chez eux comme châtiment militaire. Chez eux, un officier qui injurie un soldat, qui lui donne des soufflets ou des coups de fouët, est cassé sur la plainte du soldat, &

l'officier eſt obligé de lui en faire ſatisfaction l'épée à la main, ſi le ſoldat l'exige, lorſqu'il n'eſt plus ſous ſon commandement, ſans quoi l'officier eſt deshonoré. Il en eſt de même dans tous les grades militaires; & l'on voit ſouvent des généraux faire ſatisfaction, l'épée à la main, à de ſimples officiers, après que ceux-ci ont quitté le ſervice : ils ne ſçauroient le refuſer ſans ſe deshonorer.

En France, on ne fait pas de difficulté de ſouffleter les ſoldats, de leur donner des coups de bâton, parceque le propos de libertinage a détruit cette punition militaire. Il en faut cependant, & de promptes, qui ne ſoient ni flétriſſantes ni deshonorantes. Que l'on balance maintenant les deux uſages; & que l'on juge celui qui va plus au bien du ſervice, & où le point d'honneur eſt le plus ménagé. Il en eſt de même pour la diſcipline des officiers.

Les François reprochent aux Allemands le prévôt & les fers; les Allemands leur reprochent la priſon & les cordes : l'on ne mettra jamais un officier Allemand dans une priſon, ni on ne le livrera entre les mains d'un géolier, où il eſt avec des gens qui ont volé, & qui peut-être ſeront roués dans peu.

Il y a un prévôt à chaque régiment ; & c'eſt toujours un vieux ſergent à qui l'on donne cet emploi, eu égard à ſes ſervices. A l'égard des fers, je ne les ai jamais vu donner que lorſque les affaires étoient criminelles. J'en ai vu chez les François qui étoient liés avec des cordes. Un officier François ne fera point de difficulté de lier un ſoldat avec des cordes, de lui mettre les olivettes : un Allemand n'y touchera jamais. Les ſoldats François mènent les patiens au ſupplice : les Allemands les livrent au bourreau qui les lie. De ce moment, aucun ſoldat ne touche un patient; & ils n'accompagnent le patient, le bourreau & le confeſſeur, que pour contenir la populace. Que l'on balance encore ces méthodes; & je crois que l'on reviendra des préjugés qu'il ne faut jamais prendre, ſans en avoir examiné les cauſes.

Après avoir expoſé mes idées ſur l'infanterie & la cavalerie, ſur la manière de combattre, & ſur la diſcipline, ce qui eſt, pour ainſi dire, la baſe & les fondemens de l'art militaire, je dois entrer dans des parties plus ſublimes. Peu de gens m'entendront peut-être ; mais j'écris pour les connoiſſeurs, & pour m'inſ-

truire moi-même par leur critique. Ils ne doivent pas être offensés de l'assurance avec laquelle j'expose mes idées. C'est à eux à les rectifier ; & c'est le fruit que j'attends de cet ouvrage.

FIN DU PREMIER TOME.

TABLE
DES
CHAPITRES ET ARTICLES
DU PREMIER TOME.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR. *pag.* 1

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA MANIERE DE LEVER DES TROUPES, DE CELLE DE LES HABILLER, DE LES ENTRETENIR, DE LES PAYER, DE LES EXERCER, ET DE LES FORMER POUR LE COMBAT. page 7

ART. I. *De la manière de lever des troupes.* ibid.

ART. II. *De l'habillement.* 12

ART. III. *De l'entretien des troupes.* 18

ART. IV. *De la paye.* 26

ART. V. *De l'exercice.* 29

ART. VI. *De la manière de former les troupes pour le combat.* 39

CHAPITRE DEUXIEME.

DE LA LÉGION. 46

CHAPITRE TROISIEME.

DE LA CAVALERIE; DE SES ARMURES ET DE SES ARMES. DU PIED DE LA CAVALERIE. COMME ELLE DOIT SE FORMER, COMBATTRE ET MARCHER. DES MOUVEMENS. DES FOURAGES AU VERD ET AU SEC. DES PASTURES. DES TENTES, ET DE LA MANIERE DE CAMPER. DES PARTIS OU DÉTACHEMENS. 77

ART. I. *De la cavalerie en général.* ibid.

ART. II. *Des armures de la cavalerie.* 83

ART. III. *Des armes de la cavalerie, & du harnachement du cheval. Dessein des carabines.* 90

ART. IV. *Du pied de la cavalerie. De la manière de se former, de combattre & de marcher.* 99

ART. V. *Des mouvemens de la cavalerie.* 103

ART. VI. *Des fourages au verd, & des pâtures.* 108

ART. VII. *Des fourages au sec.* 112

ART. VIII. *Des tentes, & de la manière de camper de la cavalerie.* 113

ART. IX. *Des partis, ou détachemens de cavalerie.* 116

CHAPITRE QUATRIEME.

ART. I. *Sur la grande manœuvre.* 120

ART. II. *De la colonne.* 126

CHAPITRE CINQUIEME.

DES ARMES A FEU, ET DE LA MÉTHODE DE TIRER. 134

CHAPITRE SIXIEME.

DES DRAPEAUX, OU ENSEIGNES. 140

CHAPITRE SEPTIEME.

DE L'ARTILLERIE, ET DU CHARROI. 144

CHAPITRE HUITIEME.

DE LA DISCIPLINE MILITAIRE. 149

FIN DE LA TABLE DU TOME I.